This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

542.05
R72.5a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Lintilhac

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Lindlhae

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.
54.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

—

COMÉDIES EN PROSE. — TOME XVI.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STEREOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1823.

H.

301985

LES RICOCHETS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. PICARD;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Odéon, le 15 janvier 1807.

Il n'y a qu'à dépeindre la dépendance sous la forme d'une espèce d'échelle. Par exemple, le postillon ou quelque autre petit garçon, dont les grandes maisons sont toujours pourvues, se lève de bon matin pour décrotter le laquais; celui-ci rend ses devoirs à monsieur le valet de chambre; le valet de chambre habille son maître souvent à la hâte, afin qu'il aille faire sa cour à milord; milord se dépêche pour être au lever du ministre, et le ministre pour se rendre auprès du prince.

Les aventures de Joseph Andrews, liv. 2, chap. 13.

PERSONNAGES.

SAINVILLE, jeune colonel, fils d'un ministre.
DORSAY.
LAFLEUR, valet de chambre de Dorsay.
GABRIEL, jokei de Dorsay.
Mme DE MIRCOUR, nièce de Dorsay.
MARIE, jeune femme de chambre de madame de Mircour.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Dorsay.

LES RICOCHETS,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIEL, seul, portant l'habit de Lafleur, et une cage dans laquelle il y a un serin.

L'HABIT, la cravate pour la toilette de M. de Lafleur; la cage et le serin que je me hasarde d'offrir à mademoiselle Marie. Bon! je ne suis point en retard. Pauvre Gabriel! Quand on est tourmenté comme toi par l'amour et l'ambition, on ne dort guère. Moi, jokei, faire la cour à une femme de chambre, nièce d'un valet-de-chambre! Mademoiselle Marie est si gentille! C'est un ange pour la douceur, un démon pour l'esprit. M. de Lafleur, son oncle, est un bon protecteur, qui n'est pas insensible aux petites attentions qu'on a pour lui.

SCÈNE II.

GABRIEL, MARIE.

MARIE.

M. Gabriel.

GABRIEL.

Ah ! vous voilà, mademoiselle Marie !

MARIE.

Peut-on causer ?

GABRIEL.

Oui : votre oncle vient d'achever de coiffer Monsieur, et il se coiffe lui-même, en attendant que j'aie appris, comme vous me l'avez conseillé, mademoiselle Marie.

MARIE.

Et d'ici je peux entendre la sonnette de Madame.

GABRIEL, présentant la cage.

Pour ne pas perdre de tems, Mademoiselle, oserais-je prendre la liberté de vous prier d'accepter....

MARIE.

Oh ! la jolie cage ! Oh ! le joli serin ! C'est

bien honnête à vous, M. Gabriel; mais je ne veux pas demeurer en reste. (*Elle lui donne une cravate enveloppée dans du papier.*) Tenez.

GABRIEL.

Qu'est-ce que c'est? Une cravate de mousseline. Ah! Mademoiselle, quelle bonté!

MARIE.

C'est moi qui l'ai brodée, M. Gabriel.

GABRIEL.

Hélas! que je suis encore loin de mériter tant de faveurs! Quand donc pourrai-je paraître un parti sortable à Monsieur votre oncle?

MARIE.

Patience! les choses sont déjà bien avancées. Voilà dix mois que, par le crédit de mon oncle, je suis entrée femme de chambre chez madame de Mircour, la nièce de monsieur Dorsay, le maître de mon oncle. Voilà quinze jours que, par mon crédit, vous êtes entré comme jokei chez ce même monsieur Dorsay.

GABRIEL.

Et c'est bien agréable de demeurer ainsi dans la même maison.

MARIE.

Oui, tous les matins on se trouve, on jase.

GABRIEL

On fait un échange de petits cadeaux.

MARIE.

Et qui peut répondre des événemens? Tout en m'endormant hier au soir, je lisais, dans un des livres de ma maîtresse, que les plus petites causes peuvent amener les plus grands effets. La pluie qui tombe, un cheval qui bronche, un lièvre manqué à la chasse, ont fait souvent échouer ou réussir des négociations, des conjurations, des batailles. Qu'est-ce que notre mariage auprès de choses si graves? Par exemple, une circonstance qui pourrait nous être bien favorable, M. Sainville fait la cour à ma maîtresse.

GABRIEL.

Qui? Ce jeune colonel, si vif, si pétulant, et à qui mon maître fait la cour de son côté depuis que le père du Colonel a été nommé ministre?

MARIE.

Si le Colonel pouvait plaire à ma maîtresse, je vous ferais entrer valet de chambre à son service, et il n'y aurait pas de raison pour que le mariage des domestiques ne vînt à la suite de celui des maîtres.

GABRIEL.

Et croyez-vous que le Colonel plaira bientôt à votre maîtresse, mademoiselle Marie?

MARIE.

Je crois que oui; un jeune militaire, aimable, fils d'un ministre! Madame ne dépend que d'elle-même, et une veuve de vingt-deux ans est pressée de se remarier, quand ce ne serait que par prudence. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle a des momens de caprice... La meilleure femme du monde ; c'est par accès ; heureusement cela ne dure pas. En moins de dix mois, je l'ai vue tour à tour joueuse, botaniste et dévote. Elle en est maintenant à la manie des animaux. Elle m'a chargée de lui chercher un sapajou, une perruche, et je jurerais qu'hier elle n'a été si aimable au bal, que parce qu'elle était partie enchantée des gentillesses d'Azor, son petit chien.

GABRIEL.

C'est unique de s'attacher de la sorte !

MARIE.

Ils disent que ses caprices ne s'exercent que sur les choses légères; cela n'empêche pas qu'elle ne brusque ou n'accueille ses amis selon qu'elle a bien ou mal dormi, selon qu'elle est plus ou moins satisfaite de la bagatelle qui l'occupe. C'est la faute de ses parens ;

ils ont tellement été au-devant de tous ses désirs, qu'ils l'ont habituée à en changer plus que de robes et de bonnets.

GABRIEL.

Il faut bien supporter les défauts de ses maîtres, Mademoiselle.

MARIE.

Aussi fais-je, M. Gabriel. Ma pauvre maîtresse! elle a trop de qualités, je suis trop bien avec elle pour ne pas lui être attachée; je n'ai pas dix-sept ans, mais tout naïvement, sans qu'elle s'en doute, c'est moi qui gouverne, c'est elle qui obéit. C'est tout simple, quand on a été élevée dans les antichambres...

LAFLEUR, en dehors.

Eh! Gabriel!

GABRIEL.

Ah! mon Dieu! c'est M. de Lafleur qui m'appelle.

MARIE.

Mon oncle? Je m'enfuis.

GABRIEL.

Voyez; à peine a-t-on le tems de se dire deux paroles.

MARIE.

Un seul mot. Voulez-vous me plaire? Dé-

clarez vos sentimens pour moi à mon oncle. Vous le devez par égard pour ma réputation, et s'il y consent, je vous épouse quoique vous ne soyez encore que jokei. Je suis au-dessus des préjugés, moi. Sans adieu, monsieur Gabriel.

(Elle sort.)

GABRIEL.

Eh bien! Mademoiselle, j'essaierai, je me hasarderai. (*Seul.*) Oui, M. de Lafleur ne peut pas blâmer une noble ambition dans un jeune homme. Mais le voici.

SCÈNE III.

GABRIEL, LAFLEUR, en robe de chambre.

LAFLEUR.

GABRIEL. Ah! te voilà? Eh bien! Qu'est-ce que vous faites donc, mon ami? Comment! il faut que je me fatigue la poitrine à vous appeler?

GABRIEL.

Je vous demande bien pardon, monsieur de Lafleur.

LAFLEUR.

Qu'est-ce que c'est que M. de Lafleur? Croyez-vous que je ne sache pas mon nom?

GABRIEL.

Je voulais dire que c'est uniquement par la crainte d'importuner Monsieur, que j'ai tardé à lui présenter mes hommages.

LAFLEUR.

C'est bon ; j'aime à voir que tu te mettes à ta place.

GABRIEL.

Monsieur veut-il passer son habit ?

LAFLEUR.

Eh bien ! eh bien ! as-tu perdu la tête ? Tu te presses. Tu me permettras bien d'essuyer ma poudre ?

(Il s'assied près d'une toilette et essuie sa poudre.)

GABRIEL.

C'est le zèle, c'est l'ardeur de servir.

LAFLEUR.

Oui, à ton âge, j'étais aussi vif, mais pas si gauche. Tu dis donc que....

GABRIEL.

Je dis que je suis enchanté de voir à Monsieur cet air de gaîté, de bonté...

LAFLEUR.

Tu trouves ? Il est gentil, ce petit bonhomme. Ma cravate ?

GABRIEL, donnant celle que Marie lui a donnée.

La voilà. Non, je me trompe; voici la vôtre.

LAFLEUR.

Je te veux du bien, Gabriel. Tu commences à te former; ta gaucherie tient à ton zèle, et je crois que tu n'es pas aussi sot que je l'avais pensé d'abord.

GABRIEL.

Oh! Monsieur est bien bon.

LAFLEUR.

Mon habit? M. Dorsay, ton maître et le mien, est un fort galant homme, très-riche, qui s'est avisé d'avoir de l'ambition; petit génie, quoiqu'il se mêle de versifier. Attache-toi à moi; de la conduite, des mœurs, et... La plume, l'écritoire, j'ai à écrire. Parle toujours; je t'écoute.

GABRIEL.

Les bontés de Monsieur m'encouragent à lui révéler un secret.

LAFLEUR.

Un secret! Tu as des secrets? (*Ecrivant.*) Oui, ma belle amie, que je meure, si je ne meurs d'amour... Eh bien! ton secret?

GABRIEL.

Je vous dirai, Monsieur, que je suis aussi dévoré d'ambition.

LAFLEUR.

Ah! ah! c'est fort bien. Il faut en avoir. Et ton ambition, c'est ?... Allons, ne sois pas timide; je suis content de moi, le moment est propice, tu feras bien d'en profiter.

GABRIEL.

Monsieur a une nièce bien jolie.

LAFLEUR.

Plaît-il? Tu as remarqué que ma nièce était jolie ?

GABRIEL.

Quoique jokei, on a des yeux, on a un cœur... Ce n'est pas que pour le moment j'aie l'impertinence de prétendre à une alliance... vraiment disproportionnée; mais par la suite, aidé des conseils et de la protection de Monsieur, je pourrais devenir valet de chambre.

LAFLEUR.

Diable! c'est fort; tu es bien jeune encore.

GABRIEL.

Enfin, que Monsieur ne me retire pas son appui, et je suis sûr de faire mon chemin.

LAFLEUR.

Fripon, tu cherches à m'attendrir.

DORSAY, en dehors.

Eh ! Lafleur.

LAFLEUR.

J'entends Monsieur. Eh vite ! emporte ma robe de chambre, range ce fauteuil. Ce billet à la soubrette de cette petite danseuse des boulevarts. A ton retour, je te dirai... J'aurai réfléchi...

GABRIEL.

Monsieur ne m'en veut pas de ma témérité ?

LAFLEUR.

Non, je ne t'en veux pas. Sors.

GABRIEL.

Bon ! j'espère.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DORSAY, LAFLEUR.

DORSAY, en robe de chambre, un papier et un bouquet à la main.

Ou vous cachez-vous donc ? Je sonne, j'appelle...

LAFLEUR.

Me voilà, Monsieur.

DORSAY.

Eh! vite, qu'on m'habille, je suis pressé. A-t-on passé chez le colonel Sainville?

LAFLEUR.

J'ai été moi-même lui annoncer la visite de Monsieur. M. le Colonel prie Monsieur de ne pas se déranger. Il doit venir ce matin dans la maison, chez madame de Mircour.

DORSAY.

Chez ma nièce? Raison de plus pour que je me hâte. Je veux absolument le voir chez lui: c'est une attention dont les gens en place vous tiennent toujours compte. Mon habit?

LAFLEUR, habillant son maître.

Je reconnais bien le génie de Monsieur. Il n'oublie aucun détail.

DORSAY.

Fruit de l'habitude, mon pauvre Lafleur.

LAFLEUR.

Oh! non, cela n'est pas donné à tout le monde; moi, par exemple, je ne pourrais pas: il faut une nature particulière.

DORSAY.

Ce bon Lafleur! il ne manque pas d'esprit.

Quel bonheur que ce colonel se soit pris de passion pour ma nièce ! Un jeune homme plein de mérite, qui peut tout pour ses amis, aimable pour tout le monde quand il est heureux. C'est dommage qu'il soit bourru et presque méchant dès qu'il est contrarié.

LAFLEUR.

Comme Monsieur s'entend à faire le portrait de ses amis ! Si Monsieur n'était pas pressé, j'aurais une grâce à lui demander.

DORSAY.

Qu'est-ce que c'est ? Dépêche-toi. Mon épée ?

LAFLEUR.

C'est pour un jeune homme qui est parent d'une jeune artiste de théâtre.

DORSAY.

Ah ! tu as des connaissances dans les théâtres ! C'est ma nièce qui m'inquiète ; c'est bien la petite personne la plus vive, la plus fantasque... une enfant mal élevée.... Eh bien ! ton jeune homme ?

LAFLEUR.

Comme Monsieur va monter sa maison.....

DORSAY.

Qui est-ce qui t'a dit cela ?

LAFLEUR.

Personne ; mais il est à présumer que Monsieur ne tardera pas à être appelé, placé comme il le mérite.

DORSAY.

Oui, ils veulent absolument m'employer. C'est une chaîne que je vais prendre ; mais enfin, on se doit à son pays, à sa famille.

LAFLEUR.

Alors il faut à Monsieur maître-d'hôtel, livrée, équipages.....

DORSAY.

Parbleu ! quand on nous donne des places, à nous autres...

LAFLEUR.

Monsieur ne peut pas se passer d'un secrétaire : mon jeune homme a reçu la plus belle éducation.....

DORSAY.

Combien vous a-t-on promis, M. de Lafleur, pour placer le parent de la jeune artiste ?

LAFLEUR.

Fi donc ! ce n'est pas par intérêt. Je marche sur les traces de Monsieur : il m'a appris à trouver le bonheur dans celui qu'on procure aux autres.

DORSAY.

Eh bien! tu n'es qu'un sot.... Mon chapeau? C'est une folie de donner ses services. Non pas que je vende les miens; mais un homme comme toi! Ma tabatière? Qu'est-ce que c'est? j'entends une voiture. Vois donc, serait-ce le Colonel?

LAFLEUR.

Lui-même.

DORSAY.

Ah! mon Dieu! tu me fais perdre mon tems. Cette chambre en ordre; ferme la toilette; ces lettres à leur adresse; ces vers et ce bouquet à la jeune veuve de la Chaussée-d'Antin.

LAFLEUR.

J'y cours. Prenez mon protégé, Monsieur; il sera si heureux de travailler chez un homme aussi bon, aussi juste, aussi recommandable par son cœur et par son esprit!

DORSAY.

Coquin! tu ne penses pas tout ce que tu dis; mais c'est égal, tu me fais plaisir. Apporte-moi de l'écriture du jeune homme, et si elle est passable.....

LAFLEUR.

Admirable, Monsieur. Voici le Colonel.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DORSAY, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Bonjour, mon cher Dorsay!

DORSAY.

Que je suis ravi, que je suis confus de l'honneur, du bonheur de recevoir monsieur le Colonel! J'allais chez lui.

SAINVILLE.

J'avais promis à madame de Mircour de lui apporter ce matin ces couplets de l'opéra nouveau. En attendant qu'elle soit visible, causons.

DORSAY.

Causons.

SAINVILLE.

Quelle femme charmante que votre nièce! que de grâces! que d'esprit! J'aime jusqu'à ses caprices.

DORSAY.

Hier, en sortant du bal, elle me parlait de monsieur le Colonel, avec un intérêt.....

SAINVILLE.

Vraiment ? Vous m'enchantez. Serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre service ?

DORSAY.

Ne parlons pas de ce qui me concerne, j'aurai l'honneur d'aller vous faire ma cour.

SAINVILLE.

Parlez sur-le-champ, je vous en prie : trop heureux d'être utile à l'oncle de madame de Mircour ! Mais quand donc se décidera-t-elle à m'accorder sa main ?

DORSAY.

Elle est à vous. Les affaires de la succession de son mari sont le seul obstacle. Je vous sers de tout mon pouvoir ; mais ce qui vous sert mieux que moi, mieux que votre grade, mieux que le rang même de M. votre père, ce sont vos qualités, votre mérite.... Oui... sans flatterie.

SAINVILLE.

Oh ! sans flatterie.... Que puis-je faire pour vous, mon cher Dorsay ?

DORSAY.

Eh bien ! puisque vous l'exigez ; le ministre votre père a la plus grande confiance en vous.

SAINVILLE.

Je cherche à la mériter.

DORSAY.

M. le président de Blamon, qui est mon cousin-germain, M. le colonel Dirlac, votre camarade, qui était allié de feu mon épouse, prennent à moi le plus vif intérêt.

SAINVILLE.

Oui, je connais votre famille, vos alliances, votre fortune.

DORSAY.

Loin de songer à l'augmenter, comme tant d'autres, je ne cherche qu'à m'en faire honneur, comme quelques autres. Il y a dans ce moment une place majeure, une place d'éclat à la nomination de M. votre père : j'ai la vanité d'y prétendre.

SAINVILLE.

En avez-vous fait la demande ?

DORSAY.

Oui vraiment; mais un des premiers commis m'a dit que le premier secrétaire lui avait dit que le ministre se proposait de vous consulter.

SAINVILLE.

Eh bien ! mon cher Dorsay !

DORSAY.

Soyez mon protecteur. J'aurai l'honneur de vous porter chez vous des lettres, des titres, des apostilles....

SAINVILLE.

Pas du tout; voyons-les à l'instant : je passe avec vous dans votre cabinet.

Mme DE MIRCOUR, en dehors.

Mais c'est inconcevable! courez donc, cherchez donc; il est impossible qu'il soit perdu.

SAINVILLE.

Attendez..... N'est-ce pas madame de Mircour que j'entends?

DORSAY.

Elle-même.

SAINVILLE.

Allez me chercher vos papiers, mon cher Dorsay, je les attends; ce matin même, je les présente à mon père....

DORSAY.

Un mot de vous, et je suis aussi sûr de réussir que vous l'êtes de plaire à ma nièce. Oui, mon cher neveu..... Pardon, mais je serai si glorieux d'une telle alliance..... Je cours chercher mes papiers.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SAINVILLE, Mme DE MIRCOUR.

SAINVILLE, seul un moment.

Un très-honnête homme, ce M. Dorsay.

Mme DE MIRCOUR, en entrant.

Il faut absolument qu'on le retrouve, entendez-vous ? Oh ! les domestiques ! Ils sont d'une négligence !.... Ah ! vous voilà, Monsieur ?

SAINVILLE.

Oui, Madame ; et j'accours plein d'impatience... Qu'il m'est doux de vous revoir encore plus belle !

Mme DE MIRCOUR.

Laissez-moi. J'ai de l'humeur ; je suis au désespoir.

SAINVILLE.

Eh ! mon Dieu ! que vous est-il donc arrivé?

Mme DE MIRCOUR.

Azor, mon cher Azor, qui s'est échappé ; on ne sait ce qu'il est devenu.

SAINVILLE.

Et qu'est-ce que c'est que cet Azor ?

Mme DE MIRCOUR.

Mon carlin. Vous riez, je crois !

SAINVILLE.

Moi ? pas du tout. Je partage bien sincèrement votre désespoir.

Mme DE MIRCOUR.

Courage ! moquez-vous ; affligez-vous ironiquement. Les hommes veulent toujours montrer du caractère.

SAINVILLE.

Calmez-vous. On le trouvera, et je vous crois trop raisonnable...

Mme DE MIRCOUR.

Raisonnable ! Non, Monsieur, je ne suis point raisonnable, et je n'aime point les gens raisonnables ; ils sont froids, insensibles. Au fait, que me voulez-vous ? Je suis fort étonnée qu'on ne vous ait pas dit que je ne voulais voir personne.

SAINVILLE.

Eh ! mon Dieu ! comme vous me traitez, Madame ! Ces couplets que vous m'avez demandés hier ?...

Mme DE MIRCOUR.

Ces couplets ? Je n'en veux plus ; ils ne

valent rien. En effet, je suis bien en disposition de chanter !

SAINVILLE.

Mais, vous êtes méchante, au moins.

Mme DE MIRCOUR.

Moi, méchante ! c'est vous plutôt qui n'avez pas la moindre sensibilité. Je pleure, je souffre ; Monsieur plaisante, Monsieur rit.

SAINVILLE.

J'étais loin de m'attendre à un pareil accueil. Se peut-il que ce soit la même femme qui, hier, au bal, était si douce, si bonne !...

Mme DE MIRCOUR.

Hier, Monsieur, vous étiez aimable. Tâchez donc de l'être aujourd'hui.

SAINVILLE.

Ma foi, Madame, je désespère de vous paraître tel, tant que vous conserverez cette humeur.

Mme DE MIRCOUR.

Fort bien, vous vous piquez, vous vous fâchez. Oh ! que voilà bien votre vivacité, votre pétulance.

SAINVILLE.

Voilà bien le caprice le mieux conditionné...

Mme DE MIRCOUR.

Le caprice!... On a le malheur de sentir vivement, et l'on a des caprices. Ainsi vous seriez malheureux avec moi; n'est-ce pas là ce que vous voulez me faire entendre?

SAINVILLE.

Allons, je ne peux pas dire un mot que vous ne l'interprétiez de la manière la plus odieuse. Adieu, Madame.

Mme DE MIRCOUR.

Adieu, Monsieur.

SAINVILLE, revenant.

Ainsi, c'est la perte de M. Azor qui nous brouillerait?

Mme DE MIRCOUR.

Ce que vous dites là est affreux; vous savez bien que je ne serais pas assez injuste... Non, c'est le manque d'égards, de procédés, d'indulgence.

SAINVILLE.

Et c'est donc là le prix de l'amour le plus tendre, le plus sincère?...

Mme DE MIRCOUR.

Vous allez vous plaindre, à présent. Je n'aime pas les doléances. Vous vouliez sortir; restez, Monsieur, c'est moi qui vous cède la

place. Oui, je vais m'enfermer pour pleurer toute seule.

SAINVILLE.

Si vous sortez, comptez que vous m'aurez vu pour la dernière fois.

Mme DE MIRCOUR.

Eh bien! Monsieur, tâchez de ne pas oublier cette promesse.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

SAINVILLE.

Non, certes, je ne l'oublierai pas. Il n'est que trop clair que c'est un prétexte que vous cherchez pour rompre avec moi. Tant mieux, je serais très-malheureux avec cette femme-là.

SCÈNE VIII.

SAINVILLE, DORSAY, des papiers à la main.

DORSAY.

En quoi! ma nièce vous a déjà quitté?

SAINVILLE.

Oui, Monsieur.

DORSAY.

Eh bien! toujours de plus en plus épris? Oh! il faut être vrai, ma nièce mérite bien...

SAINVILLE, à part.

Allons, voilà l'oncle qui fait son éloge.

DORSAY.

Comme je vous disais, un cœur excellent.

SAINVILLE.

Une égalité d'humeur admirable.

DORSAY.

Vraiment? Je suis bien aise que vous lui ayez découvert cette précieuse vertu : ainsi, vous êtes enchanté?

SAINVILLE.

Oui, enchanté! Je vous souhaite bien le bonjour.

DORSAY.

Un moment : vous m'avez fait espérer que vous voudriez bien vous charger de mes papiers.

SAINVILLE.

Pardon, je ne puis pas me mêler de cette affaire.

DORSAY.

Eh! mais, Monsieur, vous m'avez promis....

SAINVILLE.

Oui; mais j'ai fait réflexion... En général, je me fais un scrupule de chercher à exercer la moindre influence. Au surplus, rien ne presse, j'annoncerai votre visite à mon père, et demain, après-demain... (*A part.*) Oh! les femmes! Je les reconnais; dès qu'elles sont sûres de nous... (*Haut.*) Je vous salue, M. Dorsay.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DORSAY.

Eh bien! donc, il s'en va. C'est très-injuste, très-malhonnête. Oh! les gens en place, les voilà bien. De belles promesses, et puis des évasions... et la mémoire la plus fugitive! Est-ce que je serai comme cela quand je serai placé?

SCÈNE X.

DORSAY, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Monsieur, la petite veuve vous attend ce soir à souper; elle a été enchantée des vers et du bouquet.

DORSAY.

Va te promener avec ta veuve et ton bouquet! Comptez donc sur les amis! Mais ne suis-je pas bien dupe, avec ma fortune, quand je peux mener une vie libre, indépendante?...

LAFLEUR, tirant un papier de sa poche.

Si Monsieur daignait jeter les yeux sur l'écriture de mon jeune homme, j'en ai un modèle sur moi.

DORSAY.

Je vous trouve bien impertinent d'oser vous mêler de donner des places chez moi; je n'ai pas besoin de secrétaire. Ah! M. Sainville, certainement si je voulais d'autre appui que le vôtre, je n'en manquerais pas.

LAFLEUR.

Je supplie seulement Monsieur de considé-

rer l'écriture, il verra que c'est un cadeau que je lui fais. Quelle belle main!

DORSAY, prenant le papier.

Drôle que vous êtes!... (*Il lit.*) « Extrait » de divers ouvrages. La différence qui existe » entre les gens de quelque chose et les gens » de rien disparaît par échelons. Le laquais » rend le devoir à monsieur le valet de cham- » bre, le valet de chambre habille son maître » souvent à la hâte pour qu'il aille faire sa » cour à milord. » Qu'est-ce que c'est que cela?

LAFLEUR.

Hein! est-ce lisible? Voyez la suite.

DORSAY, lisant.

« Tourmenter les inférieurs, c'est le moyen » pour les subalternes de se dédommager de » leur soumission pour leurs supérieurs. » Comment donc! de la morale, je crois, de la philosophie! et quelle écriture affreuse! Point d'orthographe. Allez, allez, M. de Lafleur, dites à votre protégé qu'avant de prétendre à une place, il apprenne à écrire, à penser. (*Il jette le papier au nez de Lafleur.*) Voilà qui est arrêté, j'ai une autre personne, enfin, qui peut me servir; et si celle-là me manque, je me retire à la campagne, je me jette dans l'étude, et je ne vis que pour moi.

LAFLEUR.

Mais, Monsieur...

DORSAY.

Ne vous avisez plus de me parler pour qui que ce soit, ou je vous chasse.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LAFLEUR.

Pour le coup, je ne m'attendais pas à celui-là. Voilà les maîtres! Attachez-vous donc à eux! Oh! je me vengerai.

SCÈNE XII.

LAFLEUR, GABRIEL.

GABRIEL.

La danseuse a renvoyé sa femme de chambre. On ne sait ce que la pauvre fille est devenue.

LAFLEUR.

Ah! vous voilà, M. Gabriel. Je vous trouve bien impertinent d'oser lever les yeux sur une personne qui m'appartient. Un paresseux,

GABRIEL, ramassant les morceaux du papier que Lafleur a déchiré.

Je n'en sais rien. C'est M. de Lafleur qui l'a déchiré.

MARIE.

Voyons.

GABRIEL.

C'est comme une exemple de maître écrivain..

MARIE, parcourant le papier.

« Le laquais habille le valet de chambre... » Qui va chez milord.... Les subalternes se » dédommagent de leur soumission:.... » Attendez donc; j'y suis; je devine, je crois.

GABRIEL.

Eh ! quoi donc ?

MARIE.

Je sais d'où provient l'humeur de mon oncle. Oui, quand ce papier eût été mis là exprès.... Il est arrivé de grands événemens depuis notre conversation de ce matin.

GABRIEL.

Eh ! quoi donc ?

MARIE.

Ma maîtresse a perdu Azor.

GABRIEL.

Qu'est-ce que c'est qu'Azor?

MARIE.

Son petit chien.

GABRIEL.

Et quel rapport?...

MARIE.

Elle en est au désespoir. Le Colonel est venu pour la voir, je ne sais ce qu'ils se sont dit, mais Madame est rentrée tout en larmes dans son boudoir. J'ai vu le Colonel sortir très-irrité. Il prononçait le nom de Madame et de M. Dorsay. Il jurait de ne plus remettre les pieds dans cette maison... Oui, c'est cela. Le Colonel, maltraité par ma maîtresse, aura maltraité M. Dorsay, qui a besoin de lui. M. Dorsay s'en sera vengé sur mon oncle, mon oncle s'en est vengé sur vous.

GABRIEL.

Vous croyez?

MARIE.

Il vous en veut, parce qu'il a à se plaindre de son maître. Quand je vous disais que souvent les petites causes amenaient les grands effets.

GABRIEL, cherchant son mouchoir, prenant la cravate que Marie lui a donnée, qu'il a mise dans sa poche, et la déchirant sans y prendre garde.

Et moi, je ne peux m'en venger sur por-

sonne.... Ah! qu'on est malheureux de se trouver le dernier de tous dans une maison!

MARIE.

Qu'est-ce que vous déchirez donc là?

GABRIEL.

Ah! ciel! c'est la cravate que vous m'avez donnée.

MARIE.

Vous faites un grand cas de mon cadeau, à ce qu'il me paraît.

GABRIEL.

Pardon, cent fois pardon, mademoiselle Marie; mais je ne sais à qui m'en prendre. C'est ce que je possède de plus cher; et ma foi, dans mon chagrin...

MARIE.

Vous déchirez mon cadeau, vous m'apprenez ce que je dois faire du vôtre.

GABRIEL.

Ah! Mademoiselle, ne me forcez pas à le reprendre, je vous en prie. Gardez-le comme un souvenir du pauvre Gabriel.

MARIE.

Calmez-vous: non, je ne vous forcerai pas à le reprendre. J'entends Madame; laissez-moi; non, revenez. La cage est en bas dans l'office. Eh! vite, allez me la chercher.

GABRIEL.

Mais, Mademoiselle...

MARIE.

Obéissez.

GABRIEL.

Ah! mon Dieu! suis-je assez malheureux!

(Il sort.)

SCÈNE XV.

Mme DE MIRCOUR, MARIE.

Mme DE MIRCOUR.

Eh bien! Mademoiselle, vous me laissez, vous m'abandonnez!

MARIE.

Madame n'avait-elle pas défendu qu'on entrât sans son ordre?

Mme DE MIRCOUR.

C'est vrai. Eh bien! pas de nouvelles?

MARIE.

Oh! mon Dieu! non, Madame. J'ai couru moi-même dans le quartier, chez tous les voisins; on ne l'a pas vu. Pauvre petit Azor! Que sera-t-il devenu? je l'aimais aussi, moi,

Madame; et j'en pleurerais, je crois, si je ne me retenais.

Mme DE MIRCOUR.

Tu es bonne, tu es sensible, toi, ma pauvre Marie; mais conçois-tu ce M. Sainville, qui se fâche, qui s'emporte parce que j'ai de l'humeur?

MARIE.

En vérité, je n'aurais pas cru cela de M. le Colonel.

Mme DE MIRCOUR.

Il venait, tout glorieux, m'apporter je ne sais quels couplets. Je m'embarrasse bien de ses cadeaux. C'est moi qui les lui avais demandés, ces couplets, c'est vrai; mais choisir le moment où je suis désolée! Mon pauvre Azor! Je n'en veux pas avoir d'autre; je ne veux plus m'attacher comme cela à des ingrats.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, GABRIEL, portant la cage.

GABRIEL.

Mademoiselle Marie, voilà ce que vous m'avez demandé.

Mme DE MIRCOUR.

Qu'est-ce que c'est donc que cela?

MARIE.

Un petit serin qu'on m'a donné ce matin.

Mme DE MIRCOUR.

Oh! qu'il est joli! Comment! cet aimable petit oiseau est à toi, ma chère Marie?

MARIE.

Oui, Madame.

Mme DE MIRCOUR.

Tu es bien heureuse!

MARIE.

S'il fesait envie à Madame?...

Mme DE MIRCOUR.

Non, mon enfant; je ne veux pas t'en priver. Mais c'est qu'il est charmant, en vérité.

GABRIEL, bas à Marie.

Eh quoi! Mademoiselle, vous donnez mon cadeau?

MARIE, bas à Gabriel.

Eh! vite, courez chercher le Colonel de la part de Madame.

GABRIEL.

Il a juré de ne plus revenir.

MARIE.

Raison de plus pour qu'il accoure.

GABRIEL.

Mais, Mademoiselle...

MARIE.

Obéissez.

GABRIEL.

Allons, il faut faire tout ce qu'elle veut.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

Mme DE MIRCOUR, MARIE.

Mme DE MIRCOUR.

Je n'en ai jamais vu d'aussi gentil.

MARIE.

En effet, il a les couleurs les plus vives... S'il est à Madame, n'est-ce pas comme s'il était à moi. Madame me ferait beaucoup de peine si elle refusait : je croirais voir une espèce de dédain..

Mme DE MIRCOUR.

Ah ! tu me connais bien mal. Je fais réflexion qu'il y a long-tems que je ne t'ai rien donné ; tu choisiras une de mes robes.

MARIE.

Comme Madame est bonne!

Mme DE MIRCOUR.

Allons, je ne veux pas t'affliger, Marie; j'accepte.

MARIE.

Ce n'est pas là un ingrat qui s'échappera, comme votre Azor.

Mme DE MIRCOUR.

Oh! non, j'y mettrai bon ordre. Or çà, Marie, où placerons-nous cette cage? Dans mon boudoir, n'est-ce pas?

MARIE.

Oui, tout près du piano de Madame.

Mme DE MIRCOUR.

Tu m'y fais songer. Le premier air à lui apprendre, c'est celui des couplets que le Colonel m'apportait. Ce pauvre Colonel! quand j'y pense, je l'ai bien maltraité!

MARIE.

Oh! il reviendra.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, GABRIEL.

GABRIEL, annonçant.

Monsieur le colonel Sainville.

MARIE.

Là, quand je le disais à Madame.

GABRIEL, à Marie.

Je l'ai rencontré comme il entrait dans la maison.

MARIE.

Vous voyez bien. Sortez.

(Gabriel sort.)

SCÈNE XIX.

SAINVILLE, Mme DE MIRCOUR.

Mme DE MIRCOUR.

Ah ! vous voilà, Monsieur ?

SAINVILLE.

Oui, Madame ; c'est encore moi.

Mme DE MIRCOUR.

Vous ne deviez plus revenir.

SAINVILLE.

Ce n'est pas vous que je cherchais, Madame; c'est monsieur votre oncle.

Mme DE MIRCOUR.

Ah! mon oncle?

SAINVILLE.

Oui, Madame, votre oncle.

Mme DE MIRCOUR.

Je vous en remercie pour lui; mais savez-vous que ce que vous me dites n'est pas trop galant?

SAINVILLE.

Comme il paraît que mes visites n'ont pas le bonheur de vous plaire.....

Mme DE MIRCOUR.

Fort bien. Vous me boudez?

SAINVILLE.

J'aurais tort, peut-être?

Mme DE MIRCOUR.

Non; car je suis plus franche que vous, moi. Osez me dire que ce n'est pas pour moi que vous revenez, malgré vos sermens.

SAINVILLE.

Je reviens.... Eh bien! oui, Madame, je reviens pour vous; mais malgré moi, je vous en avertis.

Mme DE MIRCOUR.

Et moi, je conviens que j'ai été méchante, injuste. Écoutez, Colonel ; il faut être indulgent pour ses amis. J'ai beaucoup de défauts, mais vous voyez au moins que je n'ai pas celui de l'obstination.

SAINVILLE, en lui baisant les mains.

Charmante! Et moi, n'ai-je pas été presque aussi enfant que vous, de m'emporter ?

Mme DE MIRCOUR.

Oh ! il y avait sujet. Mais, si je suis capricieuse, bizarre, inconséquente pour des bagatelles, je suis constante en amitié. Je brusque quelquefois mes amis ; je reviens à eux. Avez-vous les couplets que vous m'apportiez ce matin ?

SAINVILLE.

Hélas ! non. Tremblant d'être aussi mal reçu.....

Mme DE MIRCOUR.

Envoyez-les donc chercher bien vite. Mais vous avez des affaires avec mon oncle, je vous laisse ; nous nous reverrons. Songez que j'attends vos couplets. Viens, Marie, emporte cette cage ; il est charmant, ce petit serin ; tu es une bonne fille, et le Colonel est un fort honnête homme.

(Elle sort avec Marie.)

SAINVILLE.

On n'est pas plus aimable que cette femme-là !

SCÈNE XX.

DORSAY, SAINVILLE.

DORSAY, entrant sans voir Sainville.

Allons, il ne faut plus compter sur personne ; je prends mon parti ; je quitte le monde, je me retire à la campagne.

SAINVILLE.

Ah ! mon cher Dorsay, vous voyez un homme enchanté, transporté ; je viens de causer avec votre chère nièce. Ma foi, si elle a quelques momens désagréables, il faut convenir qu'elle s'en accuse avec une grâce, une franchise..... Eh bien ! où en êtes-vous pour cette place ?

DORSAY.

Comment, Monsieur, où j'en suis ?

SAINVILLE.

Ah ! pardon ; vous devez être bien en colère contre moi. Tantôt j'ai refusé de vous servir, assez sèchement, il me semble ; que voulez-vous ? j'étais préoccupé.

DORSAY.

Écoute donc, écoute donc, Lafleur ; pourquoi le gronder ? Je ne t'appelais pas, mais je suis bien aise de te voir. Eh bien ! mon ami, tes pressentimens ne te trompaient pas. Je vais être placé. J'ai la parole et l'appui du Colonel.

LAFLEUR.

J'en fais mon compliment à Monsieur.

DORSAY.

Or çà, mon enfant, comme tu disais tantôt, il faut que je songe à monter ma maison. Vite, les petites-affiches, que je cherche les chevaux à vendre, les hôtels à louer, les cuisiniers sans condition. C'est malheureux que ton protégé n'ait pas une plus belle main.

LAFLEUR.

Mais je vous assure, Monsieur, que je n'écris pas mieux, moi qui vous parle.

DORSAY.

Je le sais, parbleu ! bien. Voyons donc encore une fois cette écriture.

LAFLEUR.

Ma foi, Monsieur, le pauvre garçon, dans son chagrin, a déchiré l'exemple qu'il m'avait remise.

DORSAY.

Tant pis.

LAFLEUR.

J'ai eu toutes les peines du monde à lui en faire écrire une autre sous ma dictée, parce que moi, qui connais toute la bonté de Monsieur.....

DORSAY.

Voyons !

LAFLEUR, lui remettant un papier.

Tenez !

DORSAY, lisant.

« Devoirs des valets envers leurs maîtres. » Soumission, zèle, intelligence. » Eh bien ! c'est cela, c'est écrit, c'est pensé, l'orthographe y est. Un caractère fort net, fort agréable. Où diable avait-il eu la tête d'écrire si mal ce que tu m'avais montré d'abord ?

LAFLEUR.

La crainte de ne pas réussir. La main lui tremblait.

DORSAY.

Qu'il se rassure. Que j'aie ma place, il a la sienne. Oui, il suffit qu'il soit présenté par toi.... Attends donc ; ne m'as-tu pas dit que ce gros financier se jetait dans la réforme ?

LAFLEUR.

Oui, Monsieur, par le conseil de ses créanciers.

DORSAY.

Il faut que je lui écrive sur-le-champ. Son hôtel est peu commode; mais un salon superbe. C'est ce qu'il me faut. Quant à toi, je t'aime; tu restes mon premier valet de chambre, mon confident. Demande, mon garçon, sollicite, et compte toujours sur ton bon maître.

(Il sort.)

SCÈNE XXIII.

LAFLEUR.

Eh bien! à la bonne heure! Voilà ce qu'on appelle un maître raisonnable, reconnaissant!

SCÈNE XXIV.

LAFLEUR, GABRIEL, en redingote, un petit paquet au bout d'un bâton; MARIE, au fond.

MARIE, à Gabriel.

Allons, avancez.

LAFLEUR.

Ah! c'est toi, Gabriel? Eh bien! que signifie ce paquet, cet air triste?

GABRIEL.

Je viens faire mes adieux à Monsieur, et lui demander mon certificat.

LAFLEUR.

Comment! tu veux me quitter sur-le-champ?

GABRIEL.

Monsieur m'a dit qu'on me donnait huit jours pour trouver une condition; mais il me serait trop dur de rester dans une maison, après avoir perdu les bonnes grâces de mon protecteur.

LAFLEUR.

Allons, ne parlons plus de cela. J'ai plaidé ta cause auprès de Monsieur; il te pardonne; tu peux rester.

GABRIEL.

Vrai? Ah! Monsieur, quel bonheur!

LAFLEUR.

Eh bien! mon ami, nous sommes placés. Oui; M. Dorsay a la parole du Colonel. Cette maison-ci va devenir très-bonne. Nous aurons des cliens, des créatures. Monsieur Gabriel, de la probité, au moins; et le moins d'insolence qu'il vous sera possible.

GABRIEL.

Ah! Monsieur peut compter... Et quant à l'objet dont je vous parlais tantôt?...

LAFLEUR.

Écoute, je ne suis pas un méchant homme, moi. J'ai été amoureux comme toi; ma nièce est sage, vertueuse; tu es rangé, soumis, complaisant; et comme je serai là pour vous surveiller...

GABRIEL.

Si Monsieur voulait nous marier, il s'épargnerait la peine de la surveillance.

LAFLEUR.

Approche un fauteuil, fais venir ma nièce; je suis bien aise de vous faire un sermon à tous deux.

MARIE, s'avançant.

Me voici, mon oncle.

LAFLEUR.

Ah! tu étais là. Eh bien! sais-tu ce qui se passe? Sais-tu que ce mauvais sujet de Gabriel a l'impertinence d'être amoureux de toi?

MARIE.

Je le sais, mon oncle.

LAFLEUR.

Tu le sais?... Tu as peut-être la folie de n'en pas être fâchée, toi?

MARIE.

Mon bon oncle, si vous vouliez...

LAFLEUR.

Ah! oui, mon bon oncle; vous me flattez, vous me cajolez, c'est fort bien: mais que diable, attendez donc que Gabriel ait fait son chemin.

MARIE.

Il l'a fait, mon oncle; il est valet de chambre du colonel Sainville. M. le Colonel épouse Madame; c'est moi qui ai arrangé tout cela.

LAFLEUR.

Comment, c'est toi qui as arrangé...

MARIE.

M. le Colonel arrive à l'instant même; j'ai bien fait la leçon à Madame; dans ce moment, elle accorde sa main au Colonel, et lui demande la place de valet de chambre pour mon Gabriel.

LAFLEUR.

Pour ton Gabriel? Tu le regardes déjà comme à toi?

MARIE.

Les voici.

SCÈNE XXV.

LES PRÉCÉDENS, SAINVILLE, Mme DE MIRCOUR, DORSAY, entrant d'un autre côté.

Mme DE MIRCOUR.

Ou est-il, où est-il, mon cher oncle? Ah! le voici. Félicitez-moi, félicitez-vous, remerciez ce digne ami; il vous a bien servi. Comment, après cela, pourrais-je lui refuser ma main?

SAINVILLE.

Ah! Madame, quel bonheur! (*A Dorsay.*) Vous êtes nommé, mon cher Dorsay. Demain vous recevrez votre brevet.

DORSAY.

Ah! Monsieur, quelle obligation! (*A Lafleur.*) Eh! vite, Lafleur; ton jeune homme. Il me faut un secrétaire dès ce soir.

LAFLEUR.

Ah! Monsieur, quelle reconnaissance! (*A Gabriel.*) Je te donne ma nièce.

GABRIEL.

Ah! M. de Lafleur, mademoiselle Marie,

M. Dorsay, M. le Colonel, Madame, et toi surtout, cher petit serin, que de remercîmens je vous dois à tous !

MARIE.

Oui, sans lui, pauvres petits que nous sommes, nous restions accablés sous le poids de la mauvaise humeur de tout le monde; grâce à lui, vous voilà tous contens, vous voilà tous bonnes gens, et nous nous marions.

Mme DE MIRCOUR.

Elle a raison, chaque protégé a recouvré les bonnes grâces de son protecteur, et voilà comme dans cette vie tout s'enchaîne, et tout marche par ricochets.

FIN DES RICOCHETS.

L'AMOUR

ET LA RAISON,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. PIGAULT-LEBRUN;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 30 octobre 1790.

NOTICE

SUR M. PIGAULT-LEBRUN.

Guillaume-Charles-Antoine PIGAULT-LEBRUN naquit à Calais le 8 avril 1753. Son père était président du tribunal appelé les *Traites*, qui jugeait de toutes les causes relatives à la fraude.

Il entra encore jeune au service, et était dans la gendarmerie de la maison du roi, lorsque la révolution arriva. En 1792, il fut inspecteur des remontes. Ce sont les seules fonctions qu'il ait remplies lors des troubles politiques. Long-tems après, le frère de Buonaparte, Jérôme, voulut l'emmener en Westphalie après l'avoir nommé son bibliothécaire; mais l'empereur s'y opposa, et après avoir porté le titre honorifique de cet emploi pendant trois jours, il resta à Paris, et n'alla point en Westphalie comme l'assurent certains recueils peu exacts et quelques libelles mensongers. C'est uniquement la démangeaison de faire de l'esprit aux dépens de la vérité qui a fait dire, dans je ne sais quelle biographie, qu'étant

à la cour du roi Jérôme, il avait été l'*Horace du Mécène Corsico-Westphalien*. Depuis longtems M. Pigault-Lebrun occupe une place dans une administration, et il n'a jamais intrigué pour faire sa fortune, ni ambitionné de parvenir aux honneurs.

M. Pigault-Lebrun jouit de deux réputations littéraires bien distinctes; et sous le rapport d'auteur dramatique, ce n'est plus le même homme considéré comme romancier; ses pièces de théâtre offrent un heureux mélange de sensibilité, de délicatesse et d'esprit, dont il est même trop prodigue et qui le fait remarquer entre tous les auteurs ses contemporains. C'est le successeur le plus distingué qu'ait eu Marivaux, et le meilleur disciple de son école. Toutefois on doit lui reconnaître plus de gaîté avec autant de brillant; mais il lui est inférieur en finesse, en comique de situations. Il est resté loin de son modèle dans l'analyse des sentimens du cœur des femmes, et surtout dans l'observation des convenances.

Avec le beau talent que M. Pigault-Lebrun a reçu de la nature, il eût été l'un des premiers écrivans de son siècle, si dans toutes ses productions il eût mis la circonspection qui

est nécessaire à un auteur pour se faire lire de la bonne compagnie et de toutes les classes du beau sexe.

Voici à peu de chose près la liste des pièces qu'il a composées depuis le commencement de sa longue carrière littéraire, outre celles qui sont insérées dans la présente collection.

Charles et Caroline, comédie, la première qui ait été jouée au Théâtre Français, après qu'il eût pris le titre de *Théâtre de la République*.

Les Dragons et les Bénédictines, et *les Dragons en cantonnement*, comédies, jouées au théâtre de la Cité, en l'an II.

Les Mœurs et le Divorce, comédie, jouée au même théâtre, la même année;

Les Empiriques, comédie, jouée en l'an III au même théâtre.

Le Blanc et le Noir, drame, joué à la Cité, en l'an IV, ainsi que *l'Esprit follet*, comédie.

La Lanterne magique, jouée aussi à la Cité, en l'an VI; *Contre-tems sur contre-tems*, comédie, donnée aux Variétés.

Le Memnon français, comédie, jouée à Saint-Quentin en 1807, et ensuite aux Français.

L'Orphelin, comédie, jouée à la Cité.

En outre il a donné les pièces suivantes,

jouées à divers théâtres : *Le Marchand provençal*, comédie; *La Mère rivale*, comédie; *Séraphine et Mendoce*, comédie; *la Joueuse*, comédie en vers; *L'Orpheline*, comédie; *Les Femmes rusées*, comédie; et *le Cousin et la Cousine*, comédie.

Il a donné à Feydeau *Les Sabotiers* et *le Major Palmer*, opéras-comiques.

Enfin il a fait, en société avec M. Chazet, *Les Comédiens d'une petite ville*, vaudeville; et avec M. Dumaniant, *Les Calvinistes*.

Nous ne donnerons pas ici la nomenclature de ses romans, qui serait longue et inutile. Pendant trente ans il ne s'est guère écoulé de mois qu'on n'en ait vu éclore un de sa composition; nul n'en a fait en aussi grand nombre que lui depuis Retif de la Bretonne, qui d'ailleurs était prodigieusement au-dessous de lui pour le style.

M. Pigault-Lebrun paraît maintenant se livrer à un genre plus sérieux et s'occuper d'ouvrages importans. Il vient de publier une histoire de France, en 6 volumes in-8°. Quel que soit le succès qu'elle obtienne, elle sera toujours jugée au-dessus de celles de Velly, du père Daniel, et autres historiens obséquieux ou prévenus.

M. Barba a recueilli les œuvres de M. Pigault-Lebrun, auxquelles il a fait les honneurs d'un certain luxe typographique. Elles figureront sans doute dans toutes les bibliothèques des amateurs du plaisir et de ceux qui affectionnent un auteur spirituel et amusant, quel que soit le genre où il se soit exercé.

PERSONNAGES.

HORTENSE, jeune veuve.
MONDOR, vieux garçon.
AUGUSTE, cousin d'Hortense, jeune homme de seize à dix-sept ans.
MARTON, suivante d'Hortense.
DUMONT, valet de Mondor.
UN NOTAIRE.
UN LAQUAIS.

La scène se passe dans l'appartement d'Hortense.

L'AMOUR
ET LA RAISON,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSE, MARTON.

(Elles sont assises à quelque distance l'une de l'autre. Hortense brode au métier, et Marton à la main.)

MARTON.

Il arrive aujourd'hui.

HORTENSE, avec un soupir.

Hélas! oui, mon enfant.

MARTON.

Cet hélas part de l'ame.

HORTENSE.

Que dites-vous, Marton?

MARTON.

Madame, je vous plains.

HORTENSE.

Ma chère amie, c'est à Mondor que je dus mon époux, cet époux qui me fut si cher; c'est à Mondor que cet époux mourant confia ma jeunesse, c'est Mondor qu'il nomma, si je devais jamais...

MARTON.

Et voilà bien les hommes. Jaloux de leurs droits pendant leur vie, ils veulent les étendre au-delà du tombeau. Vous aimiez votre époux, c'est fort bien.

HORTENSE.

Il était si aimable!

MARTON.

Oui, Madame, il était charmant; mais son ami ne lui ressemble guère.

HORTENSE.

Marton!

MARTON.

Non, Madame, Mondor ne lui ressemble pas. C'est un ami solide, raisonnable et raisonnant; mais il n'a rien de ce qu'il faut pour remplacer un mari de vingt-cinq ans, et pour consoler une femme de votre âge.

HORTENSE, froidement et avec hauteur.

Il suffit, je crois, qu'il me plaise...

MARTON.

Vous plaire! Il en est loin.

HORTENSE.

Vous prétendez...

MARTON.

Voir mieux que vous dans le fond de votre ame. Non, vous ne l'aimez pas.

HORTENSE, avec humeur.

Mademoiselle!

MARTON, affectueusement.

Même, quand vous boudez vos gens, vous êtes toujours adorable.

HORTENSE.

Allons, finis, ma bonne amie : tu m'aimes, je le sais... Mais...

MARTON.

En ce cas, laissez-moi donc dire. Est-ce mon intérêt qui me détermine? Est-ce moi qui dois épouser Mondor? Que vous êtes étranges, vous autres maîtres! Vous voulez qu'on vous serve, vous voulez qu'on vous aime, vous voulez qu'on vous devine : on vient à bout de tout cela à force de travail et de réflexion; crac, un bon caprice nous déjoue,

nous éloigne, et, pour s'épargner un moment de mauvaise honte, on se condamne à des regrets éternels.

HORTENSE.

Des regrets! Ah! Marton, des regrets avec Mondor!

MARTON.

Oui, Madame, avec Mondor. N'a-t-il pas cinquante ans?

HORTENSE.

Eh! qu'importe? il a du mérite.

MARTON.

Un mérite... sur le retour.

HORTENSE.

Il vient d'assurer ma fortune et mon repos, en terminant avec les héritiers de mon mari le procès le plus incertain.

MARTON.

Le grand miracle! Il n'est pas de mince procureur qui n'en eût fait autant.

HORTENSE.

J'espère que vous ne le confondez pas...

MARTON.

Ma foi, Madame, la comparaison n'a rien de révoltant. Un procureur vous eût pris de l'ar-

gent, Mondor demande votre main : c'est mettre ses services au plus haut intérêt.

HORTENSE.

Il ne demande rien. Tendre, mais soumis, Mondor attend tout de ma délicatesse. Depuis deux ans qu'il s'est éloigné pour me servir, il ne m'a pas écrit une lettre qui ne fût dictée par le plus pur désintéressement. Mais, Mademoiselle, ne lui dussé-je rien, les derniers vœux de mon époux...

MARTON.

Sont sans force dans le cas dont il s'agit. Lui donner pour successeur M. Mondor! c'est trop fort, en vérité, et je ne le souffrirai certainement pas.

HORTENSE.

Vos folies m'amusent quelquefois.

MARTON.

Ce n'est pas folie, c'est raison.

HORTENSE.

A la bonne heure; mais votre raison m'excède, finissez.

MARTON.

Quoi! sérieusement vous voulez...

HORTENSE.

Que vous vous taisiez, Mademoiselle.

MARTON.

Cependant, Madame...

HORTENSE.

Silence! je l'ordonne.

(Elle se lève.)

MARTON.

Soit, je me tais. (*En poussant de côté le métier d'Hortense.*) Il ne sera peut-être pas si facile d'imposer silence à votre petit cousin.

HORTENSE.

Mon cousin? un enfant.

MARTON, finement.

Un enfant? Oh! sans doute.

HORTENSE.

A qui je tiens lieu de mère.

MARTON.

Aussi vous respecte-t-il infiniment?

HORTENSE.

Que d'un coup d'œil je fais tomber à mes pieds.

MARTON.

Et à qui l'attitude plaît beaucoup.

HORTENSE.

Le pauvre enfant n'est pas dangereux.

MARTON.

Cela peut être ; mais il est bien aimable.

HORTENSE.

Il a pour lui la candeur de l'enfance.

MARTON.

Et une figure céleste, convenez-en.

HORTENSE, avec franchise.

Oui, il est bien.

MARTON.

Une gaîté franche...

HORTENSE, se livrant davantage.

Et pleine d'esprit, Marton.

MARTON.

C'est ce que je voulais dire. Riant toujours, et montrant...

HORTENSE.

Les plus belles dents...

MARTON.

Les plus belles dents du monde... Et cette fossette à la joue gauche...

HORTENSE.

Et ses espiégleries...

MARTON.

Charmantes, Madame, charmantes.

HORTENSE.

L'art n'approche pas de tout cela.

MARTON.

Il n'en connut jamais; et quand il vous dit qu'il vous aime, c'est si naturellement...

HORTENSE, reprenant le ton réservé.

Il m'aime, et il le doit.

MARTON.

Oh! il remplit ses obligations dans toute leur étendue.

HORTENSE.

Il sait ce qu'il doit à la reconnaissance.

MARTON.

C'est une belle vertu que la reconnaissance, mais je doute qu'il lui sacrifie son amour.

HORTENSE, avec sévérité.

Son amour! vous avez des expressions...

MARTON.

Bien révoltantes, peut-être, mais bien vraies, convenez-en.

HORTENSE.

Vous m'offensez, je vous en avertis.

MARTON.

C'est un malheur; mais je suis franche.

HORTENSE.

Votre opiniâtreté vise à l'impertinence.

MARTON.

Ah! Madame! Madame!... mais le voici, ce cher enfant; il n'a pas l'air de bonne humeur, et je crains qu'il ne soit plus impertinent que moi encore.

SCÈNE II.

HORTENSE, AUGUSTE, MARTON.

HORTENSE, à Auguste, qui, après l'avoir aperçue, veut s'éloigner.

Approchez, Auguste, approchez.

AUGUSTE.

Je ne voulais plus vous voir, Madame; non, je ne le voulais plus.

HORTENSE, le contrefesant.

Madame... je ne voulais plus vous voir... Quel langage, mon petit cousin?

AUGUSTE.

Non, vous n'êtes plus ma cousine... non, je ne dois plus vous voir, puisque... Enfin, Madame...

HORTENSE.

Ah! mon ami, comme tu me traites!

AUGUSTE.

... vous marier, vous vous mariez, Ma-
... vous ne pensez pas à votre pauvre
... cousin.

HORTENSE.

Je ne vois pas qu'il puisse se plaindre...

AUGUSTE.

Vous ne le voyez pas... vous ne le voyez
pas... Je le crois, Madame; les droits sacrés
de M. Mondor...

HORTENSE.

Ce sont ces droits qui doivent vous interdire les regrets, et même le plus léger murmure.

AUGUSTE.

Vous me jugez d'après vous. Vous êtes si raisonnable!

HORTENSE.

Qui vous empêche de l'être autant que moi?

AUGUSTE.

Il faudrait avoir votre insensibilité, et j'en suis bien éloigné. Croyez-vous, Madame...

HORTENSE.

Auguste, ne me parle donc plus ainsi, tu m'affliges.

AUGUSTE.

Je vous afflige, ma cousine, mon aimable cousine... Mais pensez donc, réfléchissez à ma situation. Je croyais n'avoir pour vous que de l'amitié, le retour de Mondor m'éclaire... Avez-vous cru que je passerais ma vie avec vous sans vous trouver charmante? vous êtes-vous flattée que mon cœur vous disputerait long-tems la victoire? Avez-vous pensé que Mondor pourrait me ravir un espoir?... Il arrive, ce Mondor, et il vous épouse!... Eh! que suis-je donc, moi? S'il vous a rendu service, il n'a fait que ce qu'il a dû, que ce qu'un autre, que ce que tous les hommes à sa place eussent fait avec transport. Quels sont ses titres pour vous obtenir? ses cinquante ans? je voudrais les avoir, s'il les faut pour vous plaire. (*Tendrement.*) Mais je les aurai avec le tems, ma belle cousine. Alors j'en aurai passé trente à vous adorer, à vous rendre heureuse, et dans trente ans je partirai du point où Mondor se trouve aujourd'hui. Pensez-y, divine Hortense, cela vaut la peine d'y réfléchir.

HORTENSE.

Finissez, Monsieur, vous êtes un enfant.

MARTON.

Mais un enfant bien aimable. Vous en conveniez tout à l'heure, Madame.

AUGUSTE.

Un enfant bien aimable! elle me trouve bien aimable, n'est-il pas vrai, Marton?

MARTON.

Oui, Monsieur, charmant, et Madame s'y connaît.

HORTENSE, à Marton.

Par excès d'attachement vous vous ferez congédier.

AUGUSTE.

La congédier! la congédier! Mondor est contre moi, vous êtes contre moi, tout l'univers est contre moi, il ne me reste que Marton, et vous voulez vous en défaire! Eh bien! Madame, congédiez-la, je la prendrai à mon service.

HORTENSE.

Oui, je vous le conseille, cela serait charmant.

AUGUSTE.

Votre Mondor me déplaît à un point... je le hais, au moins, je vous en avertis; je le tuerai... Oh! je le tuerai.

HORTENSE.

Parlons raison, mon enfant.

AUGUSTE.

Il n'y a raison qui tienne, c'est dit, je le tuerai.

HORTENSE.

Monsieur, il a droit à vos respects.

AUGUSTE.

Je n'ai jamais appris à respecter un rival.

HORTENSE.

Continuez, Monsieur, compromettez-moi, exposez ma réputation, affligez un galant homme !...

AUGUSTE.

Un galant homme... qui veut vous épouser !

HORTENSE.

Quel homme faut-il donc que j'épouse ?

AUGUSTE.

Moi, Madame, moi.

HORTENSE.

Vous êtes honnête, sans doute, mais cela ne suffit pas.

AUGUSTE.

Je ne vois pas ce qui me manque.

HORTENSE.

Il faudrait d'abord n'être pas un enfant.

AUGUSTE.

Eh! qu'importe mon âge, si je sais vous aimer?

HORTENSE.

Avoir un état qui...

AUGUSTE.

J'en aurai bientôt un. Aujourd'hui l'honneur, les mœurs, les talens mènent à tout, et je me sens abondamment pourvu de tout cela.

HORTENSE.

Vous êtes modeste.

AUGUSTE.

Je suis amoureux, et l'amour rend capable de tout; entendez-vous, Madame? il rend capable de tout.

HORTENSE.

Ce jeune homme veut me faire la loi.

AUGUSTE, aux genoux d'Hortense.

Vous faire la loi? ah! Hortense, Hortense, qu'avez-vous dit? vous donner des lois, moi qui suis soumis aux vôtres...

HORTENSE, souriant.

Et qui les recevez à genoux.

AUGUSTE.

Me faites-vous un crime de mon entier dévouement?

HORTENSE.

Non, mon ami; mais il est des circonstances où l'amour doit se taire devant la raison. Vous connaissez les motifs qui m'unissent à Mondor; il arrive aujourd'hui, il doit compter sur ma main ; il a ma parole, et bien certainement je ne la retirerai pas.

UN LAQUAIS, annonçant.

Un valet de M. Mondor.

(Il sort.)

HORTENSE, troublée.

Son valet, son valet, Marton. (*A Auguste.*) Si je vous suis chère, mon petit cousin, de grâce, retirez-vous.

AUGUSTE.

Me retirer, Madame! Oh! non, non, bien décidément non.

HORTENSE.

Quand on aime une femme, Monsieur, on ne lui refuse rien.

AUGUSTE.

Quand on fait quelque cas d'un parent, Madame, on le ménage davantage.

MARTON.

Mais voici ce valet.

HORTENSE.

Partez, Monsieur, ou restez, que m'importe? Mais je ne crois plus à votre attachechement, je vous en avertis.

AUGUSTE.

Si vous étiez assez injuste pour en douter un moment...

HORTENSE.

Si vous aviez la moindre délicatesse, vous ne me résisteriez pas.

AUGUSTE.

Je me retire, je me retire, Madame. Que ferez-vous pour le maître, si vous me chassez pour le valet?

(Il sort.)

SCÈNE III.

DUMONT, fesant des révérences. HORTENSE, MARTON.

HORTENSE, à Marton.

Reçois ce garçon, reçois-le... dis-lui... ce que tu voudras; car pour moi, je ne pourrais ni l'entendre ni lui répondre.

SCÈNE IV.

DUMONT, MARTON.

DUMONT.

TRE maîtresse sort bien précipitamment, M emoiselle.

MARTON.

Ce n'est pas ma faute, Monsieur.

DUMONT.

Aurait-elle oublié Dumont ?

MARTON.

M. Dumont a une de ces figures qu'on n'oublie jamais.

DUMONT.

Il joint à ses agrémens personnels les prérogatives d'un ambassadeur.

MARTON.

Ambassadeur ? ah ! de M. Mondor ?

DUMONT.

De M. Mondor.

MARTON.

Il écrit qu'il arrive ?

DUMONT.

Il fait mieux, il arrive en effet.

MARTON.

J'en suis ravie.

DUMONT.

Il me suit.

MARTON.

Il vous suit? Je rejoins ma maîtresse, elle aura besoin de moi pour se préparer à une entrevue de cette importance.

SCÈNE V.

DUMONT.

Quelle conduite originale! la maîtresse m'évite, la suivante s'échappe, et mon maître... Mon maître aurait-il attendu si tard pour faire une sottise? Dois-je la laisser consommer, moi, valet intelligent et attaché? Que ces dames ne se flattent pas de m'en faire accroire! Je suis assez fin pour pénétrer leurs petits mystères, et assez adroit pour faire échouer leurs projets.

SCÈNE VI.

DUMONT, MONDOR.

MONDOR.

Eh bien! m'as-tu annoncé?

DUMONT.

Oui, Monsieur.

MONDOR.

Et on m'attend?...

DUMONT.

Sans impatience, à ce qu'il m'a paru.

MONDOR.

Que dis-tu?

DUMONT.

La vérité. Tenez, Monsieur, je connais le cœur humain, et vous ferez sagement de prendre de mes almanachs.

MONDOR.

Ah! ah!

DUMONT.

Oui, Monsieur. D'abord mon calcul porte sur des faits. Votre mariage est arrangé, vous arrivez; j'accours avec l'empressement d'un homme qui croit apporter une nouvelle agréa-

ble, Hortense disparaît ; je vous annonce à la soubrette, elle me laisse à mes réflexions, et je vous avoue, Monsieur, que je n'en ai pas fa t de bien satisfesantes.

MONDOR.

Je te reconnais là : toujours inquiet et soupçonneux.

DUMONT.

Vous ne doutez de rien, vous, Monsieur : le chien d'amour-propre...

MONDOR.

L'amour-propre ? eh ! j'ai donc de l'amour-propre, moi ?

DUMONT.

Tout comme un autre, Monsieur. Il n'est pas d'homme qui ne soit un peu femme de ce côté-là.

MONDOR.

Enfin tu veux que je me défie d'Hortense, et que je m'en rapporte tout-à-fait à toi.

DUMONT.

Je ne veux rien, Monsieur ; mais je crois qu'il est plus sage de prévenir des regrets, que d'y chercher un remède...

MONDOR.

Qu'on ne trouve pas toujours.

DUMONT.

C'est cela, Monsieur, c'est cela.

MONDOR.

Cependant, si tes observations suffisent pour t'alarmer, elles ne m'autorisent pas à douter absolument de la sincérité d'Hortense. Sans manquer aux égards que je dois à ton discernement, il m'est, je crois, permis de voir les choses par mes yeux, de parler, de pressentir...

DUMONT.

Oui, Monsieur, voyez, parlez, pressentez; adressez-vous même, si vous le voulez, à M. Auguste.

MONDOR.

Auguste est toujours ici?

DUMONT.

Je l'ai aperçu en entrant.

MONDOR.

Il se pourrait fort bien que deux ans d'absence eussent apporté quelque changement dans la façon de penser d'Hortense.

DUMONT.

Oui, certainement, Monsieur.

MONDOR.

Après tout, je ne suis pas encore marié.

DUMONT.

Non, Dieu merci.

MONDOR.

Et pour peu que j'entrevoie du louche...

DUMONT.

Oh! il y a du micmac; vous verrez, vous verrez.

MONDOR.

Dumont?

DUMONT.

Monsieur?

MONDOR.

Il y avait autrefois ici une suivante...

DUMONT.

Marton?

MONDOR.

Oui, Marton.

DUMONT.

Elle y est toujours; fille charmante, en honneur.

MONDOR.

Va me la chercher.

DUMONT.

Elle est fine, ne vous y jouez pas.

MONDOR.

N'importe, je veux l'interroger.

DUMONT, d'un air capable.

Si vous me chargiez de ce soin, Monsieur?

MONDOR.

C'est-à-dire que Monsieur a plus d'esprit que moi.

DUMONT.

Non, Monsieur, mais...

MONDOR.

Va me la chercher, te dis-je, je veux l'interroger.

DUMONT.

J'y vais, Monsieur.

MONDOR.

Que notre conversation soit un secret entre nous, entends-tu ?

DUMONT.

Parbleu ! c'est bien à moi qu'on fait de telles recommandations.

SCÈNE VII.

MONDOR.

Le drôle n'est pas sot, et il serait possible

qu'Hortense... Cependant ses lettres sont positives. Elle m'attend, dit-elle, elle voit avec plaisir approcher le moment... Dans le fait, ses lettres et sa conduite ne s'accordent pas trop. Quelle serait la cause?... Peut-être une de ces raisons dont les femmes ne conviennent jamais, que souvent elles n'osent s'avouer à elles-mêmes, une inclination naissante. Oui, il n'y aurait là rien que de très-ordinaire. Peut-être Hortense craint-elle de revenir sur ses pas, peut-être craint-elle une rupture qui lui ferait perdre de mon estime; mais, dans tous les cas, et comme dit fort bien M. Dumont, il est plus sage de prévenir des regrets que d'en chercher le remède.

SCÈNE VIII.

MARTON, MONDOR.

MARTON, fesant des révérences.

Monsieur me demande?

MONDOR.

Oui, mon enfant.

MARTON, s'approchant, et saluant encore.

Que veut Monsieur?

MONDOR.

D'abord, que tu laisses de côté l'étiquette

qui m'ennuie, et que tu me répondes avec franchise : t'en sens-tu capable ?

MARTON.

La question est captieuse.

MONDOR.

Tu dois la trouver naturelle, si tu aimes ta maîtresse.

MARTON.

Autant que vous.

MONDOR.

C'est beaucoup dire ; mais venons au fait : où est Hortense ?

MARTON.

Dans son appartement.

MONDOR.

Qu'y fait-elle ?

MARTON.

Elle attend la fin d'une horrible migraine...

MONDOR, à part.

Ahi, ahi, ahi.

MARTON.

Que la nouvelle de votre retour a presque entièrement dissipée.

MONDOR.

Serait-elle devenue sujette aux migraines ? Je l'ai toujours connue raisonnable.

MARTON.

L'un n'exclut pas l'autre, Monsieur. Une migraine est quelquefois le fruit de longues et profondes réflexions.

MONDOR.

Et peut-être a-t-elle aujourd'hui ample matière à réfléchir?

MARTON.

Ses réflexions me sont étrangères, Monsieur, ses incommodités me sont connues; parce que je dois ignorer les premières, et que mon devoir est de soulager les secondes.

MONDOR.

Tu as de l'esprit, Marton.

MARTON.

Vous êtes bien bon, Monsieur.

MONDOR.

Tu veux me voir venir, jouer avec moi de finesse; je vais te forcer à répondre catégoriquement : je compte épouser ta maîtresse.

MARTON.

Elle a pris son parti là-dessus.

MONDOR.

Ah! elle a pris son parti là-dessus : pour une fille d'esprit, l'expression est un peu hasardée.

MARTON.

Selon la civilité, cela se peut; selon la vérité, il n'en est pas de plus exactement littérale.

MONDOR.

C'est-à-dire que ta maîtresse n'a pas d'amour pour moi.

MARTON.

Je ne crois pas, Monsieur.

MONDOR.

Cependant elle m'épouse.

MARTON.

Qu'est-ce que cela prouve? Avec de la vertu et de l'amitié, on doit remplir les vœux de l'époux le plus exigeant.

MONDOR.

Fort bien, je ne dois prétendre qu'à de l'amitié dirigée par la vertu.

MARTON.

Que de maris voudraient pouvoir compter sur ce que vous rejetez si dédaigneusement!

MONDOR.

J'aurais tort de me montrer aussi difficile qu'un jeune homme de vingt ans. A mon âge, on ne fait plus la loi, on la reçoit; et comme tu dis, un mari est trop heureux que sa

femme ait pour lui de l'amitié, pourvu toutefois qu'elle n'ait d'amour pour personne.

MARTON.

Oh ! à cet égard-là, Monsieur....

MONDOR.

A cet égard-là?...

MARTON.

Je ne sais rien, Monsieur, absolument rien.

MONDOR,

En vérité ?

MARTON.

D'honneur.

MONDOR, tirant une bourse.

Marton ?

MARTON.

Monsieur ?

MONDOR.

Vois-tu cette bourse ?

MARTON.

Oui, Monsieur.

MONDOR.

Elle est à toi si tu veux...

MARTON.

Si je veux vous tourmenter et mentir.

MONDOR.

Tu ne sais rien ?

MARTON.

Rien du tout.

MONDOR.

En ce cas, je garde ma bourse.

MARTON, avec humeur.

Vous avez raison, Monsieur, on est si souvent trompé par ceux qu'on a bien payés, qu'il est naturel de se défier même de ceux qui disent la vérité.

MONDOR.

Ah ! Marton est piquée.

MARTON.

Piquée pour un peu d'or ! Vous me connaissez mal.

MONDOR.

Ah ! tu n'aimes pas l'argent ? Si cependant je te donnais ma bourse ?

MARTON.

Je la prendrais, Monsieur.

MONDOR.

C'est bien honnête.

MARTON.

Mais aussi tranquillement que je vous ai vu la remettre dans votre poche.

MONDOR.

Eh bien! prends, c'est le présent de noces.

MARTON.

Et si par hasard la noce n'a pas lieu?

MONDOR.

En ce cas-là j'aurai donné sans condition. (*A part.*) Dumont a raison : elle est fine! Je gagnerai davantage à m'expliquer avec la maîtresse.

MARTON.

Monsieur se parle à lui-même?

MONDOR.

Je dis que j'ai la plus grande envie de voir ta maîtresse.

MARTON.

Vous n'attendrez pas long-tems, Monsieur, la voici.

SCÈNE IX.

MONDOR, HORTENSE, MARTON.

MARTON, pendant qu'Hortense et Mondor se saluent.

Tirer de l'argent et ne rien dire, voilà le fin du métier.

HORTENSE, contrainte.

Je vous attendais avec impatience.

MONDOR.

J'étais, Madame, plus impatient que vous encore.

HORTENSE.

Je vous dois des excuses, Monsieur; une légère indisposition...

MONDOR, finement.

Je le sais, Madame, je le sais... Laissons cela, parlons d'abord de ce qui vous touche personnellement. Voilà votre portefeuille, je vous le remets dans un état que ni vous ni moi n'osions espérer. Votre fortune était incertaine; elle est assurée maintenant, et de ce côté ma tâche est remplie.

HORTENSE, prenant le portefeuille.

Mille grâces, Monsieur...

MONDOR.

Il me reste à parler d'un article qui peut-être n'intéresse que moi.

HORTENSE.

Que vous, Monsieur?

MONDOR.

Ou qui du moins m'intéresse plus que personne; notre mariage, Madame.

MARTON, à part.

Ah! voilà le diable.

HORTENSE.

Vous n'avez plus d'intérêts qui ne soient les miens, Monsieur, et un hymen qui peut assurer votre félicité doit remplir tous mes désirs.

MONDOR, à part.

Doit remplir. (*Haut.*) Mon cœur me dit de vous croire.

HORTENSE.

Et votre délicatesse vous en fait une loi.

MONDOR.

Supérieurement raisonné, Madame. Cependant je veux vous mettre à votre aise. Vous m'avez promis votre main dans un de ces momens où la douleur ferme l'ame à toute autre sensation. Mes soins, mes services vous ont fait persévérer dans ce dessein; mais je suis loin de prétendre que vous mettiez plus d'importance à ce que j'ai fait pour vous, que je n'y en attache moi-même : je suis loin d'abuser de votre consentement, de votre reconnaissance, pour vous imposer des lois qui peseraient à votre cœur.

HORTENSE, embarrassée.

Qui peseraient à mon cœur? Le croyez-vous, Monsieur?

MARTON, à part.

Il aurait tort.

MONDOR.

Il ne s'agit pas de mon opinion, Madame ; c'est de votre bonheur futur qu'il faut nous occuper : j'ai cinquante ans, je ne suis pas beau, et j'ai des défauts tout comme un autre.

HORTENSE.

J'ai aussi les miens, Monsieur, et si vous exigez une épouse parfaite...

MONDOR.

De la perfection, Madame, il n'en existe point. Vous avez des défauts moins sensibles, sans doute, en ce qu'ils sont cachés sous les grâces de la jeunesse. N'importe : un homme raisonnable, sans déifier les faiblesses de l'objet aimé, sait au moins fermer les yeux sur celles qui ne tirent point à conséquence. Je connais votre ame, elle est noble et franche, et je m'en rapporterai entièrement à vous.

HORTENSE.

S'il est ainsi, Monsieur, pourquoi multiplier des questions qui ne sont pas flatteuses ?

MONDOR, avec ménagement.

Madame, Madame, il vaut mieux être indiscret la veille d'un mariage, qu'importun le lendemain.

HORTENSE, avec hauteur.

Monsieur !

MONDOR.

Ce n'est pas là le langage à la mode, je le sais, Madame ; mais vous pardonnerez ce que mes expressions ont de désagréable en faveur du motif qui me les arrache. Je reviens. Vous n'avez plus d'intérêts qui ne soient les miens, dites-vous ? Comme ami, je n'en doute pas ; comme époux, c'est autre chose.

HORTENSE.

Continuez, Monsieur, continuez.

MONDOR.

C'est ce que je veux faire, Madame. Je veux m'expliquer entièrement avec vous, pour n'avoir plus qu'à jouir de mon bonheur, quand vous l'aurez assuré. De la fortune, de la raison, de la probité et un sincère attachement, cela peut-il vous suffire ? Si votre cœur est libre, c'en est assez ; s'il est prévenu pour un autre, ces qualités sont insuffisantes, et je me retire sans plainte, sans murmure. Imitez-moi, Madame, et bannissez toute espèce de dissimulation.

HORTENSE.

Je n'ai jamais conçu qu'une femme pût donner sa main sans son cœur. Si elle n'éprouve pas les feux ardens de l'amour...

MONDOR.

Ce n'est pas ce que je demande, ni même ce que je désire.

HORTENSE.

Si elle n'éprouve pas les feux ardens de l'amour, elle doit au moins céder à un sentiment de préférence...

MONDOR.

Et ce sentiment de préférence, vous l'éprouvez, Madame, vous l'éprouvez en ma faveur? vous en êtes certaine?

HORTENSE.

Monsieur, si je connaissais quelqu'un que j'estimasse plus que vous, je ne vous épouserais pas.

MONDOR, *à part.*

Honnêtement, je ne peux pas insister davantage. (*Haut.*) Je n'ai plus de doute, Madame; mon respect ne me permet plus d'en avoir, et vous connaîtrez, par l'ardeur de mes démarches, combien je suis flatté d'être à vous.

SCÈNE X.

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE.

Eh bien ! Marton ?

MARTON.

Eh bien ! Madame ?

HORTENSE.

Que dis-tu de cette explication ?

MARTON.

Elle n'est pas d'un bon augure.

HORTENSE.

Devais-je m'y attendre ?

MARTON.

Oh ! non, sans doute.

HORTENSE.

S'il m'eût jamais écrit ce qu'il vient de me dire...

MARTON.

Les choses seraient moins avancées, je le crois.

HORTENSE.

Mais qu'a-t-il ? Que me veut-il ? Réponds,

réponds donc; car cela est fait pour inquiéter, au moins.

MARTON.

Les hommes sont si bizarres!

HORTENSE.

Il était avec toi; que te disait-il? Que lui répondais-tu? Aurais-tu donné matière à des soupçons?...

MARTON.

J'ai été impénétrable.

HORTENSE.

Il t'a donc aussi questionnée?

MARTON.

Pendant une heure.

HORTENSE.

Et tu n'es convenue de rien?

MARTON.

Convenue de quoi, Madame?

HORTENSE.

Eh! mon Dieu! vous m'entendez de reste! Mais vous êtes ingénieuse à me tourmenter.

MARTON.

Eh bien! j'ai nié, Madame, j'ai nié obstinément.

HORTENSE.

Vous avez nié ! Et qu'avez-vous nié ?

MARTON.

Ce dont je ne pouvais convenir sans vous compromettre.

HORTENSE.

Des bévues ou des impertinences ! voilà tout ce que vous faites ; voilà tout ce que vous savez faire.

MARTON.

Mais, Madame, il y a un désordre dans vos idées.

HORTENSE.

Ce désordre est dans votre tête, Mademoiselle. Avoir aussi peu d'intelligence, cela est inconcevable ! Et me répondre énigmatiquement... Elle ne sauvera rien à ma délicatesse. Voyez si elle parlera.

MARTON.

Mais je ne sais que dire, moi, Madame, en vérité.

HORTENSE.

Insupportable fille ! Mondor vous a-t-il parlé d'Auguste ? Avez-vous prononcé son nom ? avez-vous fait l'aveu...

MARTON.

De quoi, Madame ?

HORTENSE, très-vivement.

Des étourderies de ce jeune homme, de l'embarras affreux où elles me mettent.

MARTON.

Il n'a pas été question de lui.

HORTENSE, hors d'elle-même.

Tant pis, Mademoiselle, tant pis. Mondor sait qu'Auguste est chez moi, qu'Auguste est charmant. Votre affectation à n'en pas parler aura fait naître ces soupçons que j'ai si peu mérités, et dont je ne me consolerai jamais. Quelles conséquences Mondor n'aura-t-il pas tirée de vos petits détours ? Il faudra que je supporte vos étourderies, que je m'excuse... M'excuser ! cet enfant m'aime, est-ce ma faute ? S'il menace, s'il éclate, pourrai-je lui imposer silence ? Avec les intentions les plus pures, on a donc besoin d'indulgence ! Quelle cruelle situation ! Il faut cependant que je déclare tout à Mondor; et comment m'y prendre à présent ? j'aurai l'air de ruser, de vouloir cacher mes démarches, ou de m'en permettre de répréhensibles. Que je suis malheureuse !

MARTON.

C'est moi, Madame, qui suis la seule à plaindre. On me questionne, j'élude ; on me presse, je me défends : je crois bien faire, et je suis blâmée. Parler d'Auguste, n'était-ce

pas mettre à des bagatelles une importance... (*Finement.*) une importance que vous n'y attachez pas, puisque vous n'aimez pas cet enfant.

HORTENSE.

Je ne l'aime pas ! je ne l'aime pas !... Non, sans doute, je ne l'aime pas ; mais ces soupçons de Mondor, sur qui peuvent-ils tomber, si ce n'est sur Auguste ? Vous verrez que je serai forcée de l'éloigner, et vous en serez l'unique cause.

MARTON.

Mais, Madame, s'il était si nécessaire de le rappeler au souvenir de M. Mondor, qui vous a empêchée d'en parler vous-même, et de ?...

HORTENSE.

J'en aurais parlé à Mondor, quand j'ose à peine vous en parler, à vous ; quand je ne puis y penser sans une émotion... bien innocente à la vérité, mais dont Mondor se serait aperçu... Sais-je ce qu'il se serait imaginé? Pauvre Auguste, tu seras malheureux, je le serai de ta peine, et cela parce que cette fille veut avoir de l'esprit ! Quelle sotte prétention ! sur quoi est-elle fondée ? Je voudrais ne vous avoir jamais vue. (*Elle s'éloigne.*)

MARTON, la suivant d'un ton suppliant.

Madame, Madame !

HORTENSE, sortant.

Ne me suivez pas, je vous le défends.

SCÈNE XI.

MARTON.

Les voilà, les voilà bien. Faites tout pour eux, un moment d'humeur rend vos services nuls. On vous cherche des torts que vous n'avez pas, pour se dissimuler ceux qu'on a effectivement. Oh! le sot métier que de servir des gens qui ne sont jamais d'accord avec eux-mêmes, et qui vous imputent leurs sottises, par cela seul qu'ils ne savent à qui s'en prendre.

SCÈNE XII.

MARTON, DUMONT.

DUMONT.

Ah! te voilà?

MARTON, avec humeur.

Après.

DUMONT, après l'avoir regardée fixement.

La journée est nébuleuse.

MARTON.

Croyez-vous cela, M. Dumont?

DUMONT.

Oui, l'air du bureau n'est pas bon pour moi.

MARTON.

C'est malheureux.

DUMONT.

Cependant il serait désagréable de quitter ainsi la partie.

MARTON.

Il est plus prudent de la quitter que de la perdre.

DUMONT.

C'est à peu près la même chose.

MARTON.

Quand on prévoit si bien les coups, on n'expose pas son enjeu.

DUMONT.

Tu es revêche.

MARTON.

Que t'importe?

DUMONT.

Oh! cela m'est égal.

MARTON.

Je le crois...

DUMONT.

Mais la conduite de ta maîtresse...

MARTON.

Es-tu fait pour y trouver à dire ?

DUMONT.

Non pas moi, si tu veux, mais mon maître...

MARTON.

Ton maître ?

DUMONT.

Il commence à penser comme moi.

MARTON.

Aussi sots l'un que l'autre.

DUMONT.

C'est bien flatteur.

MARTON.

Au fait ! que-veux tu ? Tu n'es pas venu ici sans dessein ?

DUMONT.

Te faire part de mes observations.

MARTON.

C'est inutile.

DUMONT.

Mon maître et ta maîtresse vont faire une folie.

MARTON.

Tu n'auras pas le crédit de les en empêcher.

DUMONT.

Ce ne sera pas moi, mais M. Auguste...

MARTON.

M. Auguste?...

DUMONT.

Il adore ta maîtresse.

MARTON.

Qui te l'a dit ?

DUMONT.

Je m'en suis aperçu.

MARTON.

Voyez quel tact !

DUMONT.

Oserais-tu le nier ?

MARTON.

Aurais-tu conçu le projet de m'en faire convenir?

DUMONT.

Pourquoi pas.

MARTON.

Tu te crois bien fin ?

DUMONT.

Assez pour te faire parler

MARTON.

Je t'en défie.

DUMONT.

C'est fait.

MARTON.

C'est fait?

DUMONT.

Oui, tu as avoué.

MARTON.

Il est fort, celui-là.

DUMONT.

Si Auguste n'aimait pas ta maîtresse, au premier mot que je t'en ai dit, tu aurais jeté les hauts cris (je suis l'homme de confiance du futur); si la chose était seulement incertaine, tu te serais défendue. Tu réponds par monosyllabes, tu veux rompre les chiens ; atteinte et convaincue.

MARTON.

Ah ! tu interprètes jusqu'à mon silence?

DUMONT.

Un habile homme tire parti de tout.

MARTON.

Et quand Auguste aimerait ma maîtresse, qu'en conclurais-tu ?

DUMONT.

Qu'ayant pour lui bien des avantages que d'autres n'ont pas, il est payé de retour : n'est-il pas vrai ?

MARTON.

Je suis muette.

DUMONT.

Réponds, Marton ; Auguste est aimé ?

MARTON.

Je suis muette, te dis-je.

DUMONT.

Qui ne dit rien, consent ; prends-y garde.

MARTON, avec force.

Eh ! non, non, non ; Hortense ne l'aime pas.

DUMONT.

Tu me le dis d'un ton qui me persuade le contraire.

MARTON.

Que le diable t'emporte!

DUMONT.

Que le ciel te le rende!

MARTON.

Dumont, jasons d'amitié, et laissons là l'esprit: depuis deux heures le mien ne m'a fait faire que des bévues. Que nous fassions bien ou mal, nos services sont pesés au poids du caprice. Aidons-nous, au lieu de nous nuire.

DUMONT.

Tope. Sois vraie, d'abord. Auguste aime ta maîtresse, et ta maîtresse aime Auguste.

MARTON.

Eh! sans doute; mais...

DUMONT.

Quoi, mais?...

MARTON.

Quel usage veux-tu faire de cet aveu?

DUMONT.

Le reporter à mon maître, qui n'a pas de caprices, et qui pèse mes services au poids de la raison.

MARTON.

Ah! fripon, double fripon.

DUMONT, la contrefesant.

Il vaut mieux quitter la partie que de la perdre.

MARTON.

Dumont, mon ami Dumont, je t'en prie, je t'en supplie!

DUMONT.

Tu verras que mon maître et moi ne sommes pas si sots.

MARTON.

Mon cher petit Dumont!

DUMONT.

Je suis inexorable.

MARTON.

Me voilà renvoyée indubitablement.

DUMONT.

Non pas, non. M. Mondor saura prudemment concilier ses intérêts et les tiens. Vous conserverez, lui, sa liberté, toi, ta condition; il le faut, je le veux, et je viens de te donner un échantillon de mon savoir-faire, qui doit te convaincre de ma capacité.

SCÈNE XIII.

MARTON.

Haïe en secret de Mondor, dont j'ai éventé les finesses, querellée par ma maîtresse,

jouée par ce valet, et cependant plus fine qu'aucun d'eux; tel est mon sort. Si une fille comme moi est impunément ballottée par des êtres de cette espèce, il faudra croire au fatalisme. Vengeons-nous à la fois de tous nos adversaires. Bannissons Mondor et son valet, et punisssons Hortense, en la forçant d'être heureuse.

SCÈNE XIV.

AUGUSTE, MARTON.

AUGUSTE, accourant, hors de lui.

MARTON, ma chère Marton, tu me vois au désespoir. Je suis abandonné, haï, assassiné!

MARTON, à part.

Ah! voilà mon vengeur! (*Haut.*) Qu'avez-vous donc, Monsieur?

AUGUSTE.

Je me suis jeté aux genoux d'Hortense, j'ai supplié, j'ai menacé, j'ai pleuré; elle ne veut rien entendre. Je vais la perdre, et il faut que je me taise : elle me l'a ordonné.

MARTON.

Elle vous l'a ordonné!

AUGUSTE.

Mais d'une manière si pressante et si douce, que l'Amour lui-même eût cédé à la séduction. J'étais à ses pieds; je ne suis pas éloquent, mais le langage du cœur a de la véhémence, et je ne suivais que l'impulsion du mien. Elle écoutait et paraissait émue. Bientôt elle détourne la tête, en oubliant sa main. Je la saisis; je la baise.... Avec quelle ardeur je la baisai, cette main!

MARTON.

Je connais cela, après?

AUGUSTE.

Elle veut la retirer, j'ose lui résister pour la première fois de ma vie; sa main me reste, et je la baise encore. Ses yeux alors se tournent vers moi : ils sont mouillés, mais n'expriment pas de colère. Leur douceur m'enhardit.... je l'embrasse... Ah! Marton, comme on embrasse ce qu'on adore et ce qu'on va perdre! Tout à coup elle s'échappe de mes bras, fuit à l'extrémité de l'appartement, et prenant un air sévère : Finissez, Monsieur, me dit-elle, vous n'êtes plus un enfant, et ces libertés me déplaisent. Je me marie, respectez un lien sacré. Je réplique, elle insiste... Je m'emporte.... Alors, Marton, alors cette femme, oubliant son empire, descend à la prière, emploie à la fois et l'ascendant de la

vertu, et le pouvoir magique de la beauté. Sa colère avait excité la mienne, sa douceur, sa bonté me laissent sans force. Je promets de ménager Hortense, de respecter Mondor. Ma promesse me coûtera mon repos, mon bonheur, et peut-être ma vie; mais je me serai immolé à ce que j'aime.

MARTON.

Non, Monsieur, on ne meurt pas d'amour, et à votre âge on est heureux quand on veut l'être. Céder à une femme attendrie et suppliante!

AUGUSTE.

Que pouvais-je faire?

MARTON.

Son bonheur.

AUGUSTE.

Eh! comment?

MARTON.

En la forçant de renonçer à un mariage de raison, pour épouser Auguste qu'elle aime, quoiqu'elle veuille se le dissimuler.

AUGUSTE.

Elle m'aime, dis-tu?.. Elle m'aime?...

MARTON.

Il faut être aussi modeste pour ne pas s'en

apercevoir, et aussi enfant pour n'en pas profiter.

AUGUSTE.

Marton, ma fidèle Marton, ma seule, mon unique amie, éclaire-moi, conseille-moi, conduis-moi. Tu me rends à la vie, en me rendant à l'espoir; dis-moi, que dois-je faire pour...

MARTON.

Déclarez tout à M. Mondor, peignez-lui votre amour, votre douleur; laissez entrevoir que vous êtes payé du plus tendre retour.

AUGUSTE.

Hortense me désavouera.

MARTON.

Que vous importe? Mondor est vieux, il doit être jaloux. Qu'il renonce à Hortense, ce soir elle est à vous : d'ailleurs vous ne ferez que confirmer à Mondor ce que son valet lui aura déjà dit, et ce que peut-être il n'aura pas voulu croire.

AUGUSTE.

Quoi! Dumont saurait?.....

MARTON.

Oui, Dumont sait qu'on vous aime; Mondor doit le soupçonner, moi j'en suis assurée, ma maîtresse le sent, il n'y a que

vous dans toute la maison qui ne vous en doutiez pas.

AUGUSTE.

Mais j'ai promis à ma belle cousine.....

MARTON.

Vous avez promis.... mais vaincu par les prières d'Hortense, égaré par votre délicatesse, contenu par la crainte de lui déplaire...

AUGUSTE.

Oh ! oui, oui, Marton, tout cela est bien vrai.

MARTON.

Eh bien ! Monsieur, tout acte qui n'est pas libre, parfaitement libre, ne saurait nous engager.

AUGUSTE, vivement.

Tu as raison, tu as raison.

MARTON.

Ne dites rien de notre petit complot ; restez ici, attendez Mondor, ne le tuez pas ; de l'éloquence, de la fermeté, l'amour fera le reste.

SCÈNE XV.

AUGUSTE.

Ah! Marton est charmante. Oui, j'ai promis trop légèrement, et un serment arraché ne m'oblige à rien. Le voici, ce rival heureux; modérons-nous, et abordons-le.

SCÈNE XVI.

DUMONT, MONDOR, AUGUSTE.

MONDOR, à Dumont, en entrant.

J'en ai assez entendu : le notaire est averti, je lui ai fait sa leçon, le reste me regarde.

AUGUSTE, avec timidité.

Monsieur, vous voulez épouser..... vous allez épouser.....

MONDOR, à Dumont, en dissimulant.

Quel est Monsieur ?

DUMONT.

C'est M. Auguste, le cousin et l'ami.....

MONDOR.

Monsieur Auguste, que j'ai vu si jeune,

si intéressant, dont la physionomie promettait ?...

DUMONT.

Et dont la physionomie a tenu parole.

MONDOR.

J'étais loin, Monsieur, de vous croire ici. Hortense ne m'a pas parlé de vous, Marton a gardé le même silence, tout cela m'étonne un peu, je l'avoue : au reste, vous voilà, j'en suis charmé ; vous serez de ma noce, et vous l'embellirez.

AUGUSTE.

Je serai de votre noce !.... vous croyez?.... Vous ne doutez pas que votre triomphe.....

MONDOR.

Qu'avez-vous, Monsieur, vous paraissez troublé ?

AUGUSTE.

Je suis dans un état impossible à dépeindre.

MONDOR.

Vous m'alarmez, mon cher ami.

AUGUSTE.

Dites-moi d'abord, Monsieur, aimez-vous beaucoup ma cousine ?

MONDOR.

Éperdument.

DUMONT, à Mondor.

Eh! non, Monsieur, non; c'est convenu.

MONDOR, à Dumont.

Va-t'en.

DUMONT.

Mais, Monsieur.

MONDOR

Va-t'en, te dis-je.

SCÈNE XVII.

MONDOR, AUGUSTE,

AUGUSTE.

Sérieusement, Monsieur, vous l'aimez éperdument?

MONDOR.

Cela vous étonne?

AUGUSTE.

Au contraire, Monsieur; mais c'est que votre amour.....

MONDOR.

Mon amour?...

AUGUSTE.

C'est que votre amour.....

MONDOR.

Ne s'accorde peut-être pas avec vos désirs secrets ? A votre âge, Monsieur, on aime facilement : à votre âge, on est fort aimable ; mais à votre âge, on ne se marie pas, ou on a tort.

AUGUSTE.

On se marie bien au vôtre, Monsieur.

MONDOR.

On a peut-être tort aussi : cependant la comparaison n'est pas juste.

AUGUSTE.

Pour ceux qu'elle humilie.

MONDOR, avec une feinte colère.

Monsieur, vous me tenez des propos.....

AUGUSTE, avec fierté.

Vous blessent-ils, Monsieur ?

MONDOR, à part.

Il est brave ; voyons s'il est délicat. (*Haut.*) Avant de nous brouiller tout-à-fait, ne serait-il pas prudent de nous entendre, et de nous expliquer ?

AUGUSTE.

Soit, Monsieur, expliquons-nous : vous aimez Hortense, et je l'adore ; vous l'épousez, et moi.....

MONDOR.

Jusqu'ici je ne vois pas de raisons qui puissent me faire renoncer à sa main.

AUGUSTE.

Vous n'en voyez pas, Monsieur ?... Moi, j'en vois mille.

MONDOR.

Ah ! ah !

AUGUSTE.

Et une seule doit suffire.

MONDOR.

Eh bien ! Monsieur, voyons cette raison.

AUGUSTE.

C'est que.... (A part.) Non, elle ne me le pardonnerait jamais.

MONDOR.

Enfin, cette raison ?

AUGUSTE.

C'est que.....

MONDOR.

C'est qu'Hortense vous aime, peut-être ?

AUGUSTE, vivement.

Je ne dis pas cela.

MONDOR.

Elle a agréé ma recherche, l'instant de

notre hymen est fixé ; c'est un sentiment de préférence qui la détermine. (*Ici Auguste fait un mouvement.*) Oui, Monsieur, un sentiment de préférence, ce sont ses propres expressions. Je la crois, parce que je l'estime. Si elle vous eût aimé, peut-être eussé-je sacrifié mon amour.

AUGUSTE, très-vivement.

Vous l'eussiez sacrifié!.... vous l'eussiez sacrifié!.... Ah ! Monsieur.

MONDOR.

Mais Hortense ne vous aime pas, n'est-il pas vrai, elle ne vous aime pas ? Prenez garde, Monsieur, qu'un mot hasardé peut nuire à la réputation d'une femme estimable.

AUGUSTE.

Eh ! Monsieur, que me demandez-vous ? Je vais vous dévoiler mon ame, vous y lirez comme moi. Qu'importe que je sois aimé d'Hortense, que vous importent ses sentimens secrets, puisque vous connaissez sa vertu ? Mais, Monsieur, c'est à la dernière extrémité que je vous implore. A votre âge, on surmonte l'amour ; au mien, c'est un poison qui brûle, qui dévore. Vous avez toute votre raison, et la mienne n'est qu'à son aurore. Je voudrais vous aimer, je le désire, je le puis ; ayez pitié de mes tourmens, ne me forcez pas à vous haïr.

MONDOR.

Monsieur, vous me dites là des choses très-intéressantes, très-vivemement senties, mais qui éludent ma question. Répondez net, s'il vous plaît. Si Hortense vous aime, si seulement elle vous a donné lieu de le croire, je vous la cède; elle m'a trompé, et je la méprise. Si au contraire.....

AUGUSTE, avec force.

Monsieur, estimez ma cousine, et épousez-la.

MONDOR, à part.

C'est un honnête homme, et je suis content de lui.

SCÈNE XVIII.

MONDOR, HORTENSE, AUGUSTE.

HORTENSE, embarrassée.

Monsieur, notre mariage, qui m'a singulièrement préoccupée.....

MONDOR, à part.

Je le crois.

HORTENSE.

Les préliminaires..... les préparatifs.....

AUGUSTE, à part.

Que va-t-elle dire?

HORTENSE.

Tout ce qui tient enfin à une affaire majeure, m'a fait perdre de vue des intérêts moins pressans.

MONDOR, à part.

La conversation va s'animer.

HORTENSE.

J'ai négligé de vous parler de mon cousin... de mon cousin.... que j'aime.

MONDOR, avec intention.

Et qui mérite de l'être.

HORTENSE.

Oui, Monsieur.

MONDOR.

Eh! Madame, quoi de plus simple? vous aimez votre cousin, c'est bien naturel. Il est charmant, le petit cousin, et près de toute autre femme il pourrait être dangereux.

HORTENSE.

Vous vous plaisez aujourd'hui à me dire des choses désagréables.

AUGUSTE, à part.

S'ils pouvaient se brouiller!

MONDOR.

Croyez-moi, Madame, ne perdons pas un tems précieux à disputer sur des mots; revenons, s'il vous plaît. (*La contrefesant.*) Vous avez négligé de me parler de votre cousin..... de votre cousin..... que vous aimez.

HORTENSE, vivement.

Comme on aime un parent.

MONDOR.

C'est bien ainsi que je l'entends. Poursuivez, Madame.

HORTENSE, avec beaucoup d'embarras.

J'ai réfléchi, Monsieur.... j'ai réfléchi....

MONDOR.

Vous avez réfléchi?...

HORTENSE.

Et je l'éloigne de moi.

AUGUSTE, bas à Hortense.

Que dites-vous, Madame?

MONDOR, à part.

Elle l'éloigne, elle le craint.

HORTENSE.

Il est tems qu'il s'occupe de son état et de sa fortune: je l'aiderai de la mienne, et vos conseils guideront sa jeunesse.

AUGUSTE, bas à Hortense.

Je ne partirai pas, c'est un parti pris.

MONDOR.

Je ne vois pas qu'il faille pour cela l'éloigner de vous. Je vais être son parent, et votre affection lui est un sûr garant de la mienne. Vous avez commencé son éducation, il faut la finir; nous le devons, et je vous prie de ne pas vous y opposer.

AUGUSTE, bas à Hortense.

Rendez-vous, cruelle, ou je vais éclater.

HORTENSE, bas à Auguste.

Si vous dites un mot, je ne vous parle de ma vie. (*A Mondor.*) Croyez, Monsieur, que je n'agis pas sans de fortes raisons.

MONDOR.

Il serait dangereux peut-être de vouloir les approfondir: je vous avoue cependant que celles que vous m'opposez ne me persuadent pas, m'étonnent, et peuvent donner lieu à d'étranges soupçons.

HORTENSE.

Eh bien! Monsieur, sachez que je ne fais rien que pour prévenir ces soupçons. Je vais vous faire une confidence dictée par l'honneur, et nécessaire à mon repos: ce jeune homme m'aime.

MONDOR.

Je le sais, Madame.

HORTENSE.

Mais il m'aime... d'amour.

MONDOR.

Je le sais, Madame.

HORTENSE.

Vous le savez, Monsieur?

AUGUSTE.

Oui, Madame, oui, Monsieur le sait.

HORTENSE.

Et vous trouvez étrange que je l'éloigne?

MONDOR, ironiquement.

Oui, Madame, puisque vous n'avez pour lui que de l'amitié.

HORTENSE.

Vous ne cherchez qu'à me tourmenter, Monsieur. Si je ne l'aime pas, vous devez louer ma prudence; si je l'aime, vous devez me savoir gré de mon sacrifice; mais les hommes sont injustes, sont ingrats, sont....

MONDOR.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame. Une jolie femme n'a jamais tort avec moi.

HORTENSE.

Un compliment ne réparera pas ce que vos propos ont de piquant.

AUGUSTE, avec humeur.

Monsieur ne vous a rien dit que de très-sensé, Madame; et c'est vous qui prenez tout si singulièrement aujourd'hui...

HORTENSE, à Auguste.

Joignez-vous à Monsieur, je vous le conseille, je vous en prie; ces deux hommes sont cruels! l'un m'excède...

MONDOR, l'interrompant.

Duquel parlez-vous, Madame?

AUGUSTE.

Quoi qu'il en soit, je ne partirai pas. Je vous adore; votre époux le sait; il veut que je reste, et bien certainement je lui obéirai. Il est raisonnable, lui... et vous!..... Ah! cousine, n'est-ce pas assez de vous perdre, sans être forcé de m'éloigner? Je n'ai plus de parens, je n'ai que vous au monde qui s'intéresse à moi, que deviendrai-je si je vous quitte? Jeune, sans expérience, obligé de me distraire d'une passion malheureuse, je me livrerai malgré moi aux erreurs de mon âge: vous le saurez, et vous en serez tourmentée. Si je reste, au contraire, vos conseils, votre vertu, votre amitié douce et compatissante

rétabliront insensiblement la paix dans mon ame. Je puiserai dans vos yeux la force de supporter mon sort. Ma cousine! ma belle cousine! (*Il tombe à ses genoux, et lui baisant la main.*) Ne me chassez pas, je vous en conjure; ce serait m'arracher la vie!

MONDOR, passant entre Hortense et Auguste.

Bien! cousin, bien!

HORTENSE.

Vous chasser! vous chasser! Je n'en ai jamais eu l'idée; mais il me semble qu'une absence de quelques mois...

AUGUSTE, à Mondor.

Monsieur, parlez pour moi, je vous en prie.

MONDOR.

Malgré la nouveauté du personnage qu'on me fait jouer, je dois vous représenter, Madame, que tant de précipitation peut donner à penser à un monde toujours injuste et malin. On croirait peut-être que le départ de Monsieur serait l'effet de ma jalousie, et je ne suis pas jaloux.

HORTENSE, piquée.

Vous n'êtes pas jaloux?

MONDOR.

Non, Madame, je ne suis pas jaloux.

Je verrais Monsieur passer sa vie à vos pieds, que je n'en prendrais pas le plus léger ombrage.

AUGUSTE, à Hortense.

Eh bien! je ne lui fais pas dire.

HORTENSE, à part.

Quel insupportable homme!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, MARTON, DUMONT, LE NOTAIRE.

DUMONT, annonçant.

Votre notaire.

MONDOR, allant au-devant du notaire.

Approchez, Monsieur, approchez.

AUGUSTE, s'asseyant.

Mon cœur s'en va.

HORTENSE, s'asseyant de l'autre côté.

Comme il souffre, ce pauvre enfant!

LE NOTAIRE, deux contrats à la main, bas à Mondor.

Avez-vous deviné?

MONDOR.

Parbleu! regardez le jeune homme.

LE NOTAIRE.

Charmant! en vérité. (*Prenant le contrat de dessous.*) En ce cas, c'est ce contrat-ci.

MONDOR, présentant la plume à Hortense.

Madame veut-elle bien signer ?...

(Hortense signe d'un air triste.)

MARTON.

Elle a signé! Ah! la pauvre femme!

DUMONT.

Mon maître ne signera pas.

LE NOTAIRE, à Mondor qui a pris la plume pour signer.

Plus bas, plus bas encore.

MONDOR, signant.

Ah! j'entends.

MARTON, à Dumont.

Eh bien! qu'en dis-tu?

DUMONT.

Diable emporte si je m'y attendais!

MONDOR.

Et le petit cousin? Il nous fera aussi le plaisir de signer au contrat. (*Il présente à Auguste la plume et le contrat.* Ici, cousin, ici. (*A part.*) Comme la main lui tremble..... ce cher enfant! il faut lui rendre ses forces. (*Haut.*) Eh! mais.... j'oubliais.... étourdi

que je suis ! Madame a signé sans connaître les articles...

HORTENSE, très-froidement.

Monsieur, je m'en rapporte absolument à vous....

MONDOR.

Cela ne suffit pas. Je crois que les clauses principales ne vous déplairont pas ; mais il faut que vous sachiez... (*Au notaire.*) Lisez, Monsieur, lisez.

LE NOTAIRE, lisant.

Par-devant, et cætera..... Sont comparus Monsieur Auguste Vercour, et Dame Hortense....

HORTENSE, se levant précipitamment.

Monsieur, quelle est cette nouvelle plaisanterie ?

MONDOR.

Celle-ci vaut bien les autres, convenez-en ?

AUGUSTE.

Quoi ! Monsieur...

MONDOR.

Te voilà bien certain de ne pas partir, à moins que Madame ne veuille congédier son époux.

AUGUSTE, sautant au cou de Mondor.

Ah! mon bon ami, mon bon ami!

HORTENSE.

Je n'y consentirai jamais.

MONDOR.

Vous voulez qu'on vous prie...

MARTON, à Mondor.

Pour la forme.

MONDOR.

Oui, pour la forme.

HORTENSE.

Toujours des impertinences?

MONDOR.

Vous n'aurez pas de peine à me pardonner celle-ci.

HORTENSE.

Mais, quelle folie! me faire épouser un enfant!

MONDOR.

Eh! qu'importe?

HORTENSE.

Que dira le monde?

MONDOR.

Tout ce qu'il lui plaira. Monsieur est jeune,

mais il a une belle ame, il m'en a convaincu. Vous serez heureuse, Auguste le sera, je le serai de votre commun bonheur. Nous laisserons dire les sots, et nous jouirons de la vie.

HORTENSE, avec une joie qu'elle voudrait dissimuler.

Vous êtes un terrible homme! vous me faites faire tout ce que vous voulez.

AUGUSTE, sautant.

Elle est à moi!

MONDOR.

Vous m'épousiez par raison, l'amour vous parlait pour ce jeune homme, je m'en suis aperçu, car enfin je n'ai pas cinquante ans pour rien, et je me suis dit : « Il faut savoir aimer ses amis pour eux-mêmes ».

FIN DE L'AMOUR ET LA RAISON.

CLAUDINE DE FLORIAN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. PIGAULT-LEBRUN;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Montansier, le 15 juillet 1797.

PERSONNAGES.

BELTON, jeune Anglais.
AMBROISE, vieux soldat, gagnant sa vie avec ses crochets.
CLAUDINE, jeune Savoyarde.
Mme DERNETTI, veuve, jeune, aimable et enjouée.
HONORINE, femme de chambre de madame Dernetti.
BENJAMIN, fils de Claudine, âgé de quatre ans.

La scène est à Turin.

CLAUDINE DE FLORIAN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique.

SCÈNE I.

AMBROISE.

(Il dispose sa sellette et ses crochets à la porte d'un hôtel garni.)

Préparons-nous à commencer la journée. Celle-ci se passera comme les autres; beaucoup de peine et peu de profit : c'est faire en deux mots notre histoire, à nous, pauvres diables, qui n'avons que nos bras. Voilà pourtant où on en est à Turin après quinze ans de service, six campagnes et deux coups de feu. Que faire à cela? Boire le petit coup, et prendre patience.

SCÈNE II.

AMBROISE, HONORINE, sortant de l'hôtel.

AMBROISE.

Déja levée, mademoiselle Honorine?

HONORINE.

Quand les maîtres sont amoureux, leurs gens ne dorment plus, père Ambroise.

AMBROISE.

Comment donc! madame Dernetti?...

HONORINE.

Paraît se rendre aux grâces de notre aimable Anglais. Logés tous deux dans cet hôtel garni, il a eu cent occasions de voir la séduisante veuve : il a cherché à plaire, et le fripon a plu.

AMBROISE.

Ce M. Belton m'a tout l'air d'un égrillard.

HONORINE.

Ce n'est rien que l'air, s'il s'en tenait là...

AMBROISE.

Ce serait trop honnête. Je crois qu'il serait bien en peine de donner une liste exacte des

femmes qu'il a trompées. Que de veuves, si ce mariage se fesait !

HONORINE.

J'aurais bien peur que ma pauvre maîtresse ne le devînt.

AMBROISE.

Même du vivant de son mari ?

HONORINE.

Mais qu'y faire ? Une figure céleste, un esprit du diable, une fortune immense : quelle femme tiendrait contre cela ?

AMBROISE.

Le pas est glissant.

HONORINE.

Aussi glisse-t-on.

AMBROISE.

Et dès le point du jour on vous met en campagne, vous qui n'aimez personne : cela s'appelle avoir les charges.

HONORINE.

Sans les bénéfices.

AMBROISE, riant.

C'est cela, mademoiselle Honorine, c'est cela. Votre rôle n'est pas gai.

HONORINE.

Mais il est lucratif.

AMBROISE.

Cela console de bien des choses.

HONORINE.

Sans doute. Il faut de la philosophie dans ce monde.

AMBROISE.

Et vous n'en manquez pas ?

HONORINE.

Aujourd'hui chacun a la sienne. Elle a passé du salon au boudoir, et du boudoir à l'antichambre.

AMBROISE.

Elle court les rues, mademoiselle Honorine; je philosophe aussi en portant mes crochets. Je ris de ma misère, je prends le tems comme il vient, et je suis content de moi et des autres.

HONORINE.

Ma philosophie à moi ne va pas toujours jusque-là. Il y a certains jours où la meilleure tête ne peut suffire à tout. Ce soir, par exemple, nous avons concert, souper et bal; c'est déjà un carillon, un tumulte à ne pas se reconnaître.

AMBROISE.

Vous conviendrez que les gens de Madame ne pourront suffire à tout : il est impossible que vous vous passiez de moi ?

HONORINE, souriant.

Eh bien! à ce soir, père Ambroise.

AMBROISE.

A ce soir donc, mademoiselle Honorine.

HONORINE.

Mais je m'amuse à jaser, et j'oublie que je suis sortie pour quelque chose. Je cours chez la marchande de modes. Elle devait rendre hier un ajustement complet, dont l'absence nous a causé une insomnie insupportable.

AMBROISE.

Courez donc, courez donc; les femmes n'aiment pas à attendre.

HONORINE, sortant.

Oh! à cet égard, personne n'est femme comme ma maîtresse.

SCÈNE III.

AMBROISE.

Elle est fort bien, cette fille-là, elle est fort bien. Il y a vingt ans je sais bien ce que j'aurais fait. Je lui dirais encore de belles choses; mais qu'est-ce que cela? Allons, allons. Les portes s'ouvrent; les pratiques vont venir; à ton poste, père Ambroise.

SCÈNE IV.

AMBROISE, BELTON, sortant de l'hôtel, et posant son pied sur la sellette.

AMBROISE.

Comment donc! c'est vous, M. Belton?...

BELTON.

C'est moi-même, mon ami.

AMBROISE, décrottant.

Qui vous faites décrotter au beau milieu de la rue?

BELTON.

Mon valet de chambre m'a quitté.

AMBROISE.

Il a eu tort.

BELTON.

Je le crois.

AMBROISE, toujours frottant.

En attendant que vous le remplaciez, je vous offre mon petit ministère.

BELTON.

J'accepte, père Ambroise. J'aime à vous faire du bien; je considère les vieux soldats,

et j'ai déjà éprouvé votre exactitude, votre fidélité.

AMBROISE.

Oh! la fidélité, c'est l'héritage des Savoyards: ce n'est pas une fortune; mais ça fait dormir d'un bon somme, et nous tenons beaucoup à ça dans la vallée de Chamouni.

BELTON.

La vallée de Chamouni? J'y passai il y a quelques années; j'y eus même une aventure...

(Il sourit.)

AMBROISE.

Une aventure tout entière?

BELTON.

Ma foi, je crois qu'oui.

AMBROISE.

Ah! vous n'en êtes pas bien sûr? (*Quittant le pied de Belton.*) En voilà un brillant comme un miroir. A l'autre, M. Belton. (*Frottant.*) Je monterai donc chez vous tous les matins?

BELTON.

Oui, père Ambroise. Le petit coup d'époussette à mes habits...

AMBROISE.

La cire luisante à l'escarpin...

AMBROISE.

Peut-être bien... Son nom?

CLAUDINE.

Ambroise.

AMBROISE.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser. Que me voulez-vous?

CLAUDINE.

Vous remettre une lettre.

AMBROISE.

Pour porter à qui?

CLAUDINE.

Elle est à votre adresse.

(Elle pose son paquet à terre; Benjamin se couche dessus et s'endort.)

AMBROISE.

Diable! on m'écrit, à moi! Voici du nouveau par exemple! Voyons la lettre. Tu trembles : qu'as-tu, mon petit ami?

CLAUDINE.

C'est mon habitude quand j'aborde un inconnu.

AMBROISE.

Mauvaise habitude; il faut la perdre, mon enfant. Assurance et gaîté, c'est avec cela qu'on fait de bonnes affaires dans notre mé-

tier. Je te donne ce petit conseil en passant, car je crois que tu es un nouveau débarqué.

CLAUDINE.

Hélas ! oui.

AMBROISE.

Il y a seize ans que j'ai quitté le pays ; mais j'aime toujours à en parler ; et quand je rencontre quelqu'un qui y a seulement passé, ça me ragaillardit. Dis-moi un peu : de quel canton es-tu ?

CLAUDINE.

De la vallée de Chamouni.

AMBROISE, vivement.

Et de quel village ?

CLAUDINE.

Du Prieuré.

AMBROISE.

C'est là que je suis né. Ton nom ?

CLAUDINE.

Claude, fils du père Simon.

AMBROISE.

De mon compère ? (*Otant son chapeau.*) Claude, vous êtes le fils d'un honnête homme, un peu dur, mais d'une probité, ah ! ah !... Embrassons-nous, mon petit ami ; et si je puis vous être utile, ainsi qu'à cet enfant...

CLAUDINE.

C'est mon petit frère.

AMBROISE, étonné.

Il est bien jeune.

CLAUDINE.

Et bien à plaindre. De grâce, lisez donc cette lettre.

AMBROISE.

Lisons la lettre. (*Il met ses lunettes.*) « Mon » cher... (*Hésitant.*) Cher... mon cher par- » rain... » Ah! c'est ma filleule qui m'écrit : c'est fort honnête de sa part.

CLAUDINE, à part.

Que je souffre!

AMBROISE, lisant.

« J'ai commis.... j'ai commis une grande » faute, dont je suis.... je suis cruellement » punie. » Diable! qu'est-ce que c'est donc que cette faute? « Cha.... chassée par mon » père... » C'est donc une faute capitale?

CLAUDINE, à part.

Malheureuse!

AMBROISE, l'sont.

« Je n'ai plus d'espoir qu'en vous... » Elle a tort de compter sur moi. Son père est un

bon père; et s'il a chassé sa fille, c'est que sa fille l'a mérité.

CLAUDINE, sanglotant.

Poursuivez, poursuivez.

AMBROISE.

Ne pleure pas, mon ami, ne pleure pas, les fautes sont personnelles; ce n'est pas à toi que j'en veux.... (*Cherchant.*) « D'espoir » qu'en vous. » M'y voilà. « Mon repentir » et.... mes larmes.... » Ah! elle a pleuré; c'est quelque chose. « M'ont peut-être rendue » digne de votre pitié, et si vous me refusez » votre... votre assistance, il ne me reste que » le désespoir et la mort. Votre filleule, CLAU- » DINE. » Tout ça est bel et bon; mais avant de m'attendrir, je veux savoir de quoi il est question. Tu es sans doute au fait; voyons: qu'est-ce que c'est que cette faute? Ça me chiffonne, ça!

CLAUDINE.

Mon récit sera court.

AMBROISE.

Tant mieux; je n'ai pas de tems à perdre.

CLAUDINE.

Claudine avait quatorze ans.

AMBROISE.

Bon.

CLAUDINE.

On la trouvait jolie.

AMBROISE.

Après.

CLAUDINE.

Tous les jours elle menait paître le troupeau de son père sur le Montanverd.

AMBROISE, impatienté.

Ah! voilà une histoire qui ne va plus finir.

CLAUDINE.

Le printems ramenait déjà les voyageurs qui viennent tous les ans visiter nos glaciers. Claudine était à l'écart avec son troupeau. Un étranger passe près d'elle, elle le regarde par curiosité ; il lui parle, l'honnêteté l'oblige à répondre. Il était jeune, la jeunesse intéresse. Il était beau, Claudine trouvait du plaisir à le regarder. (*Avec embarras.*) Enfin... enfin...

AMBROISE.

Elle oublie son troupeau.

CLAUDINE.

Elle s'oublie elle-même.

AMBROISE, avec chaleur.

Et son devoir et son père?

CLAUDINE.

Elle ne connaissait de devoirs que ceux qu'elle remplissait depuis sa naissance. Elle ne savait pas qu'elle pût offenser son père. L'étranger jura, promit...

AMBROISE.

Et ne tint rien ; c'est la règle.

CLAUDINE.

Claudine n'était pas revenue à elle qu'il était déjà loin. Elle pressentit son malheur, et soupira.

AMBROISE.

C'est la ressource des filles trompées. Elles pleurent; elles soupirent.

CLAUDINE.

Plus de gaîté, plus de chansons. Triste et pensive, elle errait sur le Montanverd; elle passait, repassait au lieu fatal.

AMBROISE.

Enfin ?

CLAUDINE.

Enfin elle s'aperçut que sa faute avait des suites funestes.

AMBROISE.

Ah ! nous y voilà !

CLAUDINE.

Elle se confia à sa sœur Nanette.

AMBROISE.

Et que fit-elle, cette sœur Nanette?

CLAUDINE.

Elle se chargea d'adoucir son père.

AMBROISE.

Et n'y réussit pas ?

CLAUDINE.

Vous connaissez la sévérité de mon père. Il s'écria que Claudine l'avait perdu d'honneur, et qu'il ne la verrait plus. Je prends le ciel à témoin que la pauvre fille ignorait ce que c'est que l'honneur.

AMBROISE.

Voilà le diable. Si l'on connaissait le danger, on se tiendrait sur ses gardes .. Heureusement aujourd'hui les jeunes filles savent à quoi s'en tenir. Ah çà, mais cet étranger, il a donc passé comme la foudre, qui ne laisse de souvenirs que par ses ravages? Son pays? son nom?

CLAUDINE.

Hélas! que me demandez-vous? il ne reste de lui...

AMBROISE.

Que son enfant, n'est-il pas vrai ?

CLAUDINE.

Et une bague, que depuis Claudine a toujours portée sur son cœur.

AMBROISE.

Enfin qu'est-elle devenue cette pauvre fille?

CLAUDINE.

Sa sœur la conduisit chez le curé de Salenches, qui l'accueillit avec douceur, qui fut touché de sa peine. Il la mit chez une femme honnête, qui parvint à calmer le chagrin qui la consumait. Madame Félix éclairait son esprit; elle lui apprenait à lire, à écrire, à penser; et lorsqu'elle devint mère, l'active et compatissante amitié répandit sur ses blessures un baume consolant.

AMBROISE.

Voilà d'honnêtes, de braves gens! Est-il sûr de ne jamais faillir celui qui ne sait pas pardonner une faiblesse?

CLAUDINE.

Monsieur le curé voulait éloigner l'enfant; Claudine voulut le nourrir. Vous vous ôtez tout espoir de retour auprès de votre père, lui disait-il. Je ne réparerai pas une faute par un crime, lui répondit-elle en pleurant; je n'abandonnerai pas cet innocent à des mains

étrangères, je ne le punirai pas du malheur d'être né.

AMBROISE.

C'est une brave fille, ma filleule. Ça me remue, ça me touche.

CLAUDINE.

Les années s'écoulaient. Monsieur le curé avait beaucoup fait pour elle, et il a des pauvres qu'il doit également soulager : madame Félix n'est point opulente. Ils s'expliquèrent enfin avec Claudine. Humiliée d'être à charge, décidée à repousser la misère à force de travail, elle prend son fils par la main, elle sort de Salenches, et s'achemine vers Turin, après m'avoir remis cette lettre pour vous.

AMBROISE.

Dans le fait, c'est un terrible homme que le père Simon. Quel chien de plaisir trouve-t-on à haïr? Eh bien! où est-elle ta sœur? A tout péché miséricorde : que diable! je ne sais que ça, moi.

CLAUDINE.

Peut-elle se flatter de quelque indulgence?

AMBROISE.

Eh! sans doute. Où est-elle?

CLAUDINE.

Compter sur votre secours ?

AMBROISE.

Eh ! oui, oui, cent fois oui. Où est-elle ? finissons.

CLAUDINE, se jetant à ses pieds.

Elle est à vos genoux.

AMBROISE, la relevant.

Relève-toi, mon enfant. C'est celui qui t'a trompée, trahie, abandonnée, qui doit tomber à tes pieds. Mes bras s'ouvrent au repentir; viens que je te presse sur mon sein. Jamais le cœur du père Ambroise ne fut sourd au cri de l'innocence et de la douleur. (*Elle se jette dans ses bras.*) Eh bien ! ne voilà-t-il pas que nous pleurons tous deux. Remettons-nous, mon enfant ; des larmes ne servent à rien. Voyons, quels sont tes projets ?

CLAUDINE.

Je pouvais chercher une condition ; mais on ne m'eût pas reçue avec mon enfant.

AMBROISE.

C'est clair.

CLAUDINE.

Je me suis dit : ce déguisement me mettra à l'abri des écueils de mon âge.

AMBROISE.

Oui, un garçon est toujours moins exposé qu'une fille.

CLAUDINE.

J'irai trouver mon parrain ; je travaillerai sous ses yeux, je mangerai à sa table, je logerai sous son toit ; et, si jamais son témoignage peut m'être utile, il attestera mon repentir, ma sagesse, ma patience, et peut-être qu'un jour je lui devrai la paix de l'ame, et le pardon de mon père.

AMBROISE.

J'approuve ton plan : je te fournirai les outils du métier. Si ton travail ne suffit pas d'abord, je t'aiderai de mes épargnes. Reprends courage, mon enfant; je te plains, je t'estime, et je mériterai la confiance que tu as en moi. Tu vois cette maison ? monte jusqu'au toit, la petite porte à gauche de l'escalier; voilà la clef. La huche est en face de la croisée; tu y trouveras de quoi te rafraîchir. Un méchant lit à droite ; tu t'y reposeras avec ton fils, et moi je penserai aux moyens de te servir, et je te servirai. Va, ma filleule, va.

(Claudine lui baise les mains avec transport ; il lui tend les bras ; elle l'embrasse et sort avec Benjamin.)

SCÈNE VII.

AMBROISE.

Pauvre fille! pleurer la faute d'un autre, et en supporter seule tout le poids; ne rien attendre de l'avenir, voilà son sort. Oh! les hommes, les hommes! je ne les reconnais plus, ou le diable m'emporte! J'ai été jeune aussi, j'ai fait l'amour, et gaillardement même; mais jamais je n'ai trompé personne. Mademoiselle, avais-je grand soin de dire, je suis soldat, je vous aime, et je suis à vous jusqu'au premier coup de tambour; cela vous arrange-t-il? Voilà des procédés! une conduite! c'est moral, ça! Cette pauvre Claudine! ah! mon Dieu! mon Dieu!... Enfin, si elle a à se plaindre du sort, je dois des actions de grâces au ciel. O Providence! je te remercie; tu m'envoies une occasion de faire du bien.

SCÈNE VIII.

BELTON, AMBROISE.

BELTON.

Le père Ambroise réfléchit?

AMBROISE, avec humeur.

Comme un autre. Eh! pourquoi pas?

BELTON.

Le père Ambroise a de l'humeur?

AMBROISE.

Non pas contre vous, M. Belton, diable! mais j'ai une ame, Monsieur, et cette ame n'est point de bronze.

BELTON.

Il n'y a qu'un moment que je t'ai laissé avec cette gaîté inaltérable, cette heureuse insouciance qui ne te quittent jamais : qui a pu les troubler en si peu de tems? réponds-moi, je le veux.

AMBROISE, entre ses dents.

Je le veux! je le veux!

BELTON.

Oui, je le veux! ma bienveillance me donne le droit de m'exprimer ainsi. Qu'as-tu? dis-le-moi.

AMBROISE.

Eh! parbleu! j'ai que.... mon filleul vient d'arriver du pays, et m'a conté certains événemens qui vous sont étrangers à vous, M. Belton; mais qui me tourmentent, qui me désolent... Ce malheureux filleul!

BELTON, avec intérêt.

Il est malheureux? Que vient-il faire à Turin?

AMBROISE.

Il est venu se jeter dans mes bras, me demander les moyens de gagner sa vie.

BELTON.

Et que comptes-tu faire pour lui?

AMBROISE.

Ma foi, je n'en sais trop rien, je vous l'avoue. Ça n'est pas rompu au travail; ça souffrira.

BELTON.

Quel âge a-t-il, ton filleul?

AMBROISE.

Mais... dix-huit ans, ou environ.

BELTON.

De l'intelligence?

AMBROISE.

Beaucoup même, beaucoup.

BELTON.

Un peu de figure?

AMBROISE.

Que trop, de par tous les diables!

BELTON.

Je le prends à mon service.

AMBROISE, vivement.

Non pas, s'il vous plaît, M. Belton, non pas, non.

BELTON, piqué.

Par exemple, M. Ambroise, je ne m'attendais pas à un refus.

AMBROISE.

Je sais bien que vous n'y êtes pas accoutumé.

BELTON.

Et par quelle singularité vous opposez-vous au bien-être de ce filleul qui paraît vous intéresser? Un homme raisonnable donne au moins des raisons.

AMBROISE.

D'abord il a avec lui un petit frère qui vous incommoderait, sans pouvoir vous être utile.

BELTON.

Quelle pitoyable difficulté! j'ai de la fortune; cet enfant s'élèvera dans la maison, et plus tard on en fera quelque chose.

AMBROISE.

Mais, Monsieur, mon filleul n'est pas au fait du service, c'est gauche, timide...

BELTON.

Eh! qu'importe, puisqu'il est intelligent?

Je lui donnerai des avis ; il se laissera conduire. Je suis doux, facile ; il se trouvera bien avec moi, je m'applaudirai d'avoir quelqu'un qui tienne au père Ambroise, et qui s'attache à moi autant par affection que par devoir : les bons domestiques sont si rares !

AMBROISE, à part.

Je ne sais plus que lui dire.

BELTON.

C'est une affaire terminée, ou je me brouille avec vous.

AMBROISE, à part.

La meilleure de mes pratiques !

BELTON.

Vous me le présenterez quand vous voudrez.

AMBROISE.

Si cependant vos propositions ne lui convenaient pas ?

BELTON.

J'en serais fâché ; mais je ne veux pas le contraindre.

AMBROISE.

Je vous remercie, Monsieur, et je vais le prévenir. (*Sortant.*) Je vais lui faire sa leçon.

Claudine chez un pareil homme! elle pourrait bien y retrouver le Montanverd.

SCÈNE IX.

BELTON.

Je vais, je viens, je sors, je rentre, madame Dernetti me suit partout. Son image me charme et m'obsède... Allons, pour la première fois de ma vie, me voilà sérieusement amoureux. Ma foi on le serait à moins : une figure enchanteresse, un sourire plein de grâces, un esprit séduisant, un enjouement si vrai!... Oh! oui, je t'aime, et je t'aimerai toujours. Malheur à l'homme qui peut te résister! la nature lui a refusé une ame.

SCÈNE X.

BELTON, Mme DERNETTI, sortant de l'hôtel.

BELTON.

Je parlais de vous, Madame.

Mme DERNETTI.

Et à qui donc?

BELTON.

Oh ! je n'ai besoin de personne ; mon cœur et moi nous nous entendons à merveille.

Mme DERNETTI.

Et que vous disait-il votre cœur ?

BELTON.

Ce qu'il me disait ?

Mme DERNETTI.

Oui ; contez-moi cela, mon cher Belton.

BELTON.

Je lui permettrai de parler, si le vôtre veut lui répondre.

Mme DERNETTI.

Une conversation sentimentale !

BELTON.

Cela vous fait peur ?

Mme DERNETTI.

Non pas précisément, mais je me défie un peu de vous ; vous êtes fort aimable, M. Belton.

BELTON.

Jamais je n'ai tant désiré de l'être que depuis que je vous connais.

Mme DERNETTI.

Il n'y a pas de mal à cela : un homme aimable devient charmant par le désir de plaire.

BELTON.

Et cet homme charmant, qu'en fait-on ?

Mme DERNETTI.

La question est un peu vive.

BELTON.

Ici ce n'est pas moi qui parle, c'est mon cœur.

Mme DERNETTI.

Et vous exigez que le mien lui réponde ?

BELTON.

Je n'exige rien, je supplie.

Mme DERNETTI.

Vous avez une manière de supplier, vous autres hommes, à laquelle je ne saurais m'accoutumer.

BELTON.

Et que lui trouvez-vous de si effrayant ? Vous ne me faites pas l'honneur de me croire dangereux ?

Mme DERNETTI.

Eh ! eh ! mon cher ami, l'homme que nous redoutons le plus n'est pas toujours celui à qui nous voulons bien le dire.

BELTON.

Je vous supplie alors de ne pas ajouter un mot.

Mme DERNETTI.

Et vous interpréterez mon silence à votre manière ?

BELTON.

Je ne lui donnerai pas le sens le plus défavorable.

Mme DERNETTI.

Comptez-vous réussir avec ces petits moyens-là ?

BELTON.

Réussir ! mais je n'ai pas de projets, moi.

Mme DERNETTI.

Comment, vous n'avez pas de projets ?...

BELTON.

Non, je vous assure.

Mme DERNETTI.

Vous êtes un impertinent.

BELTON.

Et vous êtes charmante.

Mme DERNETTI.

Vous verrez tout à l'h ure que c'est moi qui fais la cour à Monsieur !

BELTON.

Vous en êtes bien la maîtresse.

Mme DERNETTI.

C'est trop honnête, en vérité.

BELTON.

Si je voulais cependant, je vous dirais de fort belles choses.

Mme DERNETTI.

Ah! voyons cela.

BELTON.

Eh! vous m'en puniriez.

Mme DERNETTI.

Ah! vous faites le cruel; cela n'est pas bien, M. Belton.

BELTON.

Non, en vérité, non, je ne suis pas cruel; mais je tiens à mes intérêts. Je vous vois à chaque instant du jour toujours aimable, toujours séduisante; je vous parle, vous me répondez : une saillie est payée par ce sourire qui n'est qu'à vous, que je n'ai vu qu'à vous; un doux enjouement est l'ame de nos entretiens; votre cœur se livre à cette heureuse sécurité que produit l'absence des passions; enfin, vous me traitez en homme sans conséquence.

Mme DERNETTI, vivement.

Après, après.

BELTON.

Si je dis un mot, je perds tous mes avantages; je vous donne l'éveil, je vous force au silence.

Mme DERNETTI.

Ce mot est donc bien terrible?

BELTON.

Oh! épouvantable.

Mme DERNETTI.

Voyons toujours ce mot.

BELTON.

Vous me l'ordonnez?

Mme DERNETTI.

Mais je crois qu'oui.

BELTON.

Eh! bien, Madame, je vous adore

Mme DERNETTI.

Que de peine il a fallu pour vous amener-là!

BELTON.

Si j'osais donner à votre réponse le sens que sans doute vous n'y attachez pas...

Mme DERNETTI, lui souriant avec tendresse.

Osez, osez.

BELTON.

Eh bien ! j'ose, et je suis heureux.

Mme DERNETTI.

Mon ami, je suis de moitié.

BELTON.

Madame...

Mme DERNETTI.

Monsieur.

BELTON.

Je justifierai votre choix.

Mme DERNETTI.

Je l'espère.

BELTON.

Je le jure.

Mme DERNETTI.

Ne jurez pas : aimez ; cela vaut mieux.

BELTON.

Si j'aimerai ! jusqu'à la mort. N'avoir qu'un désir, celui d'être à vous ; qu'un bonheur, celui de vous plaire; n'éprouver aucune sensation dont vous ne soyez l'objet ; vivre pour vous seule enfin, voilà mon plan, mon espoir, ma destinée.

Mme DERNETTI.

Que répondre à cela ? Je pensais précisément ce que vous venez de dire.

BELTON, après lui avoir baisé la main.

Prenons maintenant nos petits arrangemens.

Mme DERNETTI.

Des arrangemens !

BELTON.

Sans doute ; il faut penser à ses affaires.

Mme DERNETTI.

Voyons vos arrangemens.

BELTON.

D'abord je vous épouse.

Mme DERNETTI.

Rien que cela ?

BELTON.

Pas davantage.

Mme DERNETTI.

Le reste ne sera pas difficile à arranger.

BELTON.

Je vous conduis dans mes terres. Un site agreste et romantique nous sépare de tout l'univers. Ici des chênes, vieux comme le monde, offrent leur ombrage au mystère ; là

des rochers escarpés semblent défier nos efforts; nous les gravissons ensemble. Une main délicate s'appuie sur la mienne, et fait passer jusqu'à mon cœur le plus doux frémissement. Plus loin, une eau claire et rapide nous oppose une barrière, que vous franchissez dans mes bras. De l'autre côté, un boulingrin nous attire, et nous invite au repos. La main bienfesante du plaisir appesantit nos paupières, et l'amour nous attend au réveil.

Mme DERNETTI.

C'est charmant! c'est charmant! Mais que devient-on ensuite? on ne se promène pas toujours.

BELTON.

Nous rentrons avec un appétit dévorant; on sert et on se retire. Je vous présente un siége, je m'assieds, tantôt en face, pour m'enivrer du plaisir de vous voir, tantôt à vos côtés, pour respirer votre haleine; le mets le plus délicat est celui que vous avez touché; le meilleur vin est celui que je bois dans votre verre.

Mme DERNETTI.

Voilà un repas délicieux. Après.

BELTON.

Nous passons dans ma bibliothèque; je prends un de ces auteurs qui disent avec tant de charme ce que je sais si bien sentir. Le

gentil Bernard me tombe sous la main ; nous l'ouvrons ensemble. Votre bras est passé autour de mon cou, et vos yeux répondent aux miens. L'Art d'aimer ne nous apprend rien : c'est notre histoire que nous lisons, et cependant nous nous arrêtons à chaque vers. A chaque vers l'Amour nous dit à l'oreille : Bernard n'a fait qu'écrire ; c'est moi qui lui dictais.

Mme DERNETTI.

Ensuite ?

BELTON.

La nuit nous couvre de ses voiles...

Mme DERNETTI.

Et le lendemain ?

BELTON.

Le soleil reparaît pour éclairer encore cette scène touchante d'enchantement et de plaisirs.

Mme DERNETTI.

Que tout cela est joli ! Mon ami, votre plan n'a qu'un défaut.

BELTON.

Lequel ?

Mme DERNETTI.

De n'avoir pas le sens commun.

BELTON.

Oh ! par exemple, c'est un peu fort.

Mme DERNETTI.

Vous allez en convenir. Nous voilà ensevelis dans une terre fort agréable sans doute, puisqu'on y est avec vous...

BELTON.

Eh bien ?

Mme DERNETTI.

Le premier jour est divin, le second séduit encore; mais le troisième !..... Que de réflexions amène celui-là ! Plus rien qui pique la curiosité, rien de nouveau à se dire. J'aime, je suis aimé; tout se réduit à cela; il faut toujours en venir là, et l'uniformité tue le sentiment. Mon ami, voici mon plan à moi, que vous aurez la complaisance d'adopter. Nous passerons l'hiver à Turin : ce n'est que dans une grande ville que l'oisiveté échappe à l'ennui. Dans la belle saison, nous visiterons vos terres. Vous y aurez vos amis, et j'y conduirai les miens; je tiens à mes habitudes. La chasse, la pêche, la danse, mille petits jeux partageront nos loisirs. Mais du monde, beaucoup de monde, et surtout des femmes aimables. Elles voudront vous plaire; je m'efforcerai de le mériter. Vous me quitterez avec peine; vous me chercherez dans la foule; vous me retrouverez avec transport, et votre cœur sera long-tems neuf auprès d'une épouse aimante qui saura faire du plus saint des devoirs le plus délicieux des plaisirs.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE.

HONORINE.

Dans deux heures, Madame, la corbeille sera chez vous.

BELTON.

Une corbeille !

HONORINE.

Pour la fête de ce soir. Un ajustement d'une élégance ! d'une fraîcheur !...

Mme DERNETTI, jouant l'humeur.

Mademoiselle, je ne vous pardonnerai pas ce trait-là. M'ôter le plaisir de le surprendre ! c'est d'une cruauté...

BELTON.

De quelque manière que vous vous mettiez, vous serez toujours la plus belle, la plus aimable et la plus aimée.

HONORINE.

Vous conviendrez, Madame, qu'on n'est pas plus galant que cela.

Mme DERNETTI, souriant.

Ne voyez-vous là que de la galanterie, Mademoiselle ?

HONORINE.

Mon Dieu! Madame, je ne dis jamais ce que je veux dire. On n'est pas plus vrai que Monsieur.

Mme DERNETTI.

Que je suis folle, mon enfant!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE, CLAUDINE, BENJAMIN, dans le fond.

CLAUDINE.

Je sens la solidité de vos raisons.

(Ambroise et elle se parlent bas.)

BELTON.

Il ne serait pas généreux de tourner les têtes, et de conserver la vôtre.

(Jeu muet entre lui et madame Dernetti.)

CLAUDINE, descendant la scène.

Oui, je lui marquerai ma crainte de ne pas le satisfaire.

AMBROISE.

Le désir de m'aider dans ma vieillesse.

CLAUDINE, à Belton.

Monsieur, je suis pénétré de vos bontés,

et je n'y peux répondre que par... (*Elle cherche ses traits.*) que par... (*Elle le reconnaît.*) Ah !

(Elle tombe dans les bras d'Ambroise.)

Mme DERNETTI.

Voyez, Honorine ; il se trouve mal.

BELTON, à Ambroise.

Est-ce là ton filleul ?

AMBROISE.

Hélas ! oui, Monsieur.

Mme DERNETTI.

Il revient, il revient. Il est fort bien ce jeune homme-là.

BELTON, à madame Dernetti.

Je le prends avec moi.

Mme DERNETTI.

Je suis contente de vous ; j'aime à vous voir faire du bien.

CLAUDINE, revenue à elle.

Je ne peux répondre à vos bontés que par mon zèle, mon désintéressement...

AMBROISE, à Claudine.

Qu'est-ce que tu dis donc là ?

CLAUDINE, à Belton.

J'éprouve déjà du plaisir à penser que je

vous serai utile. J'obtiendrai peut-être votre estime, votre bienveillance.

AMBROISE, bas à Claudine.

Nous ne sommes pas convenus de cela, Claudine.

BELTON.

Laisse-le donc dire, Ambroise; il s'exprime très-bien.

HONORINE, présentant l'enfant à sa maîtresse.

Voyez donc, Madame, le joli petit enfant.

AMBROISE.

C'est son frère.

Mme DERNETTI, à Claudine.

Il est bien intéressant, ton frère. (*Elle l'embrasse et le présente à Belton.*) Embrassez-le donc, vous qui aimez les enfans.

(Belton l'embrasse.)

CLAUDINE, à part.

Ce baiser a été jusqu'à mon cœur; il m'a payé de bien des larmes!

HONORINE.

Mais, Madame, vous ne pensez pas que vous recevez ce soir la meilleure compagnie de Turin; vous avez des ordres à donner.

Mme DERNETTI.

C'est vrai. (*A Belton.*) Vous faites tout

oublier, méchant homme que vous êtes. Honorine, vous aurez soin de ce jeune homme, et surtout du petit frère. (*Rentrant avec Belton.*) Il est si doux de donner, de faire des heureux! et cela coûte si peu quand on a du superflu!

BELTON.

C'est le plaisir des belles ames.

Mme DERNETTI.

Celui-là ne vieillit jamais.

HONORINE, à Claudine.

Suivez-moi, mon bon ami; je me félicite d'avoir à remplir des ordres aussi agréables.

(Elle rentre avec Benjamin.)

SCÈNE XIII.

CLAUDINE, AMBROISE.

AMBROISE, d'un ton sévère.

Ah! çà, Claudine, expliquons-nous. Je n'ai pas été maître tantôt d'un certain mouvement... là... dont un bon cœur ne peut jamais se défendre; mais un soldat ne badine pas avec l'honneur, et je ne serai pas votre complice.

CLAUDINE, très-animée pendant cette scène.

Mon complice ! Eh ! quel crime ai-je donc médité ?

AMBROISE.

Belton est un libertin.

CLAUDINE.

Il n'est plus à craindre pour moi. C'est lui... c'es tlui...

AMBROISE.

Eh bien ! c'est lui... Achève

CLAUDINE.

C'est le père de mon fils.

AMBROISE.

Belton ?

CLAUDINE

Lui-même.

AMBROISE.

C'est une raison de plus pour le craindre.

CLAUDINE.

C'en est une de le chercher, de l'attendrir, de le vaincre.

AMBROISE.

Vous avez perdu votre innocence, gardez du moins votre vertu.

CLAUDINE.

Je la conserverai : je le jure au ciel, à mon père, à vous.

AMBROISE.

Vous n'avez qu'un moyen : c'est de fuir.

CLAUDINE, en désordre.

Cet homme que je n'ai vu qu'un moment, que je ne connais que par mes malheurs, m'a toujours été présent. Je ne sais quelle voix intérieure me répétait sans cesse : tu le reverras, et il te rendra justice.

AMBROISE.

Qu'espères-tu ? réponds. Te jeter à ses pieds ? le gagner par tes larmes ?

CLAUDINE.

Je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je ferai. Ce n'est pas par des soupirs, par des plaintes qu'on inspire de l'amour. Non, l'amour ne se persuade pas. Celui-là seul a tort, qui ne sait pas plaire, et ce tort-là ne se pardonne jamais.

AMBROISE.

Tout à l'heure ce sera le séducteur qui aura raison.

CLAUDINE, dans une sorte de délire.

Il ne m'a pas séduite ; il n'en a eu ni le tems ni la pensée. Mon cœur a volé au-de-

vant du sien : c'est mon cœur seul qui
perdue ; et c'est là qu'il est gravé en t
ineffaçables.

AMBROISE.

Claudine, écoutez-moi : revenez à v

CLAUDINE, reprenant avec plus de force.

Et mon fils n'a-t-il pas des droits sac
Dois-je les oublier ? Puis-je ne pas les so
nir ? Cher et malheureux Benjamin ! t'a
cherai-je à ton père au moment où tu v
de le retrouver ? Tu vivras près de lui ;
verra, il te parlera, il t'aimera, je me
à le croire ; un sentiment secret éclairera
ame. Voilà ma consolation, voilà mon uni
espoir. Eh ! quelle mère ne s'y livrerait
comme moi ?

AMBROISE.

Elle n'entend plus rien : sa tête se trou

CLAUDINE, dans le plus grand désordre.

Plus de considérations qui m'arrêtent,
d'obstacles qui m'intimident : je vais, j'e
dans cette maison.

AMBROISE.

Je t'y suis.

CLAUDINE, s'éloignant de lui.

Pourquoi faire ?

AMBROISE.

T'abandonnerai-je dans l'état où je te vois ?

CLAUDINE, se rapprochant et lui prenant les mains.

Ah ! venez, venez ; j'ai besoin d'un cœur sensible dans lequel je puisse épancher le mien. Eh ! que deviendrait l'amour malheureux s'il ne lui restait pas l'amitié ?

(Ils entrent à l'hôtel.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon commun, auquel aboutissent les appartemens de madame Dernetti et de Belton.

SCÈNE I.

AMBROISE, CLAUDINE, habillée en jokei élégant.

AMBROISE.

Me laisseras-tu parler? Ton imagination va un train...

CLAUDINE.

De grâce, écoutez-moi avant de prononcer.

AMBROISE.

Eh! depuis une heure je ne fais que cela. Écoute-moi à ton tour.

CLAUDINE.

Qu'entendrai-je, qui ne m'afflige davantage? Vous êtes désespérant!

AMBROISE.

C'est que je ne suis pas amoureux, moi, que je ne rêve pas tout éveillé; c'est que j'ai une expérience qu'on n'a pas à vingt ans,

quoique, d'ailleurs, on soit très-jolie et fort intéressante. En un mot comme en cent, ton entreprise est folle.

CLAUDINE.

Quel plaisir trouvez-vous à me répéter cela ?

AMBROISE.

Je ne veux pas que tu oublies que j'ai tout fait pour t'en dissuader ; j'ai employé l'autorité ; je t'ai parlé raison, amitié...

CLAUDINE.

J'ai tout entendu.

AMBROISE.

Et tu n'as rien écouté. Finissons. Veux-tu partir ? veux-tu rester ?

CLAUDINE.

Partir ! Je ne le peux pas... je ne le peux pas... l'effort est impossible. L'espérance et la crainte me séduisent, me tourmentent tour à tour. L'amour, cet aveugle amour qui ne sait rien calculer, qui ne peut rien prévoir, mais qui subjugue toujours, l'amour m'entraîne vers Belton ; les convenances m'éloignent de lui ; la nature m'y ramène, et la nature trompe-t-elle jamais ?

AMBROISE.

Je me rends : je ne veux pas que tu me

reproches un jour de t'avoir fait perdre l'occasion de ramener à toi le père de Benjamin.

CLAUDINE.

Voilà de la raison : c'est senti ce que vous me dites-là.

AMBROISE.

Je dois cependant te faire part d'un obstacle que tu n'as pas prévu, qui n'est pas facile à surmonter.

CLAUDINE.

Est-il rien d'impossible à l'amour ?

AMBROISE.

Non, quand on est deux; mais quand on aime un homme qu'un autre objet engage...

CLAUDINE, s'écriant.

Il en aimerait une autre !

AMBROISE.

Charmante, pour ton malheur.

CLAUDINE.

Mon cœur se serre !

AMBROISE.

Riche, considérée.

CLAUDINE.

Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous me

dites ? La connaissez-vous bien, cette femme charmante ?

AMBROISE.

Si je la connais! c'est madame Dernetti, que tu as vue avec lui.

CLAUDINE, tristement.

Elle est bien belle, cette dame-là!

AMBROISE.

La plus belle femme de Turin.

CLAUDINE.

Sait-elle aimer?

AMBROISE.

Qu'importe! Elle sait plaire; voilà le grand art.

CLAUDINE, soupirant.

Et je l'ignore! je n'ai pour moi que mon cœur.

AMBROISE.

Et tu crois le réduire au silence, leur cacher à tous deux tes combats, ta jalousie et tes larmes? La moindre indiscrétion te décèle, te fait congédier.

CLAUDINE.

Je me contiendrai.

AMBROISE.

Ta tristesse lui donnera des soupçons.

CLAUDINE.

J'apprendrai à sourire; je composerai mon visage, je paraîtrai gaie.

AMBROISE.

C'est bien difficile.

CLAUDINE, riant d'un air forcé.

Vous voyez bien que je le suis.

AMBROISE.

Ta gaîté est d'une vérité... (*Lui prenant la main.*) Pauvre Claudine! pauvre Claudine!

CLAUDINE.

Plaignez-moi, mais ne m'ôtez point l'espérance. Si c'est une illusion, elle me soutient et me console. J'attendrai tout du tems, des circonstances; j'aurai l'esprit du moment, j'y ploierai mon caractère, je caresserai l'indifférence, je flatterai une rivale redoutable, je ferai... je ferai ce que m'inspireront mon cœur et Benjamin.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE.

HONORINE.

ALLONS donc, père Ambroise, allons donc;

vous passez le tems à causer avec ce jeune homme, et nous n'en avons pas à perdre. Rien n'est encore prêt pour ce soir. Du soin, de l'activité, un retour de jeunesse, père Ambroise.

AMBROISE.

Ma foi, mademoiselle Honorine, je suis toujours jeune auprès de vous.

HONORINE.

Je ne crois pas aux miracles, père Ambroise.

AMBROISE.

Bien des femmes en ont fait, et ne vous valaient pas.

HONORINE.

Ces vieux militaires sont toujours aimables. On se forme au service.

AMBROISE.

On s'y déforme aussi.

HONORINE.

A l'ouvrage, à l'ouvrage ; si quelque chose manque, c'est à moi qu'on s'en prendra.

AMBROISE.

Je vous demande pardon, mademoiselle Honorine ; mais il a bien fallu donner à ce jeune homme ses premières instructions.

HONORINE.

Je me charge de ce soin-là; je serai son institutrice.

AMBROISE.

Remercie donc, Claude.

CLAUDINE, avec embarras.

Mademoiselle, en vérité...

HONORINE, le contrefesant.

Mademoiselle... en vérité... Vous êtes trop poli, Claude; entre camarades on se traite plus familièrement.

AMBROISE, bas à Claudine.

Est-ce ainsi que tu composes ton visage? Tu ne passeras pas la journée ici.

CLAUDINE, gaîment.

Puisque vous le permettez, je serai familier, très-familier, je vous en réponds.

HONORINE, minaudant.

Jusqu'à un certain point cependant...

CLAUDINE.

Ne craignez rien; je m'arrêterai à propos.

AMBROISE, bas à Claudine.

A la bonne heure, voilà le ton qui convient.

HONORINE, à Ambroise.

Voyez s'il finira. Ce cher homme aime à parler ! il aime à parler !...

AMBROISE.

Il faut bien qu'il me reste quelque chose. Vous êtes née vingt ans trop tard, mademoiselle Honorine.

HONORINE.

Pas du tout, monsieur Ambroise, je ne suis pas née trop tard ; c'est vous qui êtes né trop tôt.

AMBROISE.

Cela revient au même.

HONORINE.

Pour vous ; mais pour moi ? Partez, vous dis-je, partez.

AMBROISE, sortant.

J'aurai du moins près de vous un mérite que les années ne m'ôteront jamais.

HONORINE.

Lequel ?

AMBROISE.

Celui de ne pas être importun.

HONORINE, riant.

Je le crois.

SCÈNE III.

CLAUDINE, HONORINE.

HONORINE.

Il est galant, votre parrain.

CLAUDINE.

Vous n'en devez pas être étonnée.

HONORINE.

Cela ne m'étonne pas du tout; c'est assez l'habitude de tous les hommes qui me connaissent.

CLAUDINE.

Ah! vous y êtes accoutumée ?

HONORINE.

Très-accoutumée, j'en conviens.

CLAUDINE.

Ainsi cela vous flatte peu ?

HONORINE.

Au contraire : il est toujours flatteur de plaire, même à celui qu'on ne veut pas aimer.

CLAUDINE.

Mais c'est de la coquetterie cela

HONORINE.

Il en faut pour mener les hommes.

CLAUDINE.

J'entends. L'amour n'est pour vous qu'un simple amusement.

HONORINE.

Les dupes seules en font une affaire sérieuse.

CLAUDINE.

Je connais bien des dupes.

HONORINE.

Et moi aussi; voilà pourquoi j'ai grand soin de ne pas l'être.

CLAUDINE, cherchant à la pénétrer.

Madame Dernetti pense-t-elle comme vous?

HONORINE.

Je l'ai prise pour modèle.

CLAUDINE.

Ainsi, elle ne tient à mon maître que par une sensation agréable, mais légère.

HONORINE.

Je ne sais pas précisément à quel degré est son amour; mais, fidèle à son système, elle badine le sentiment, elle rit d'un soupir, elle résiste pour enflammer davantage, elle évite

pour attirer; elle s'arrête enfin, car il faut bien finir par là. Quand les Grâces fuient devant l'Amour, c'est toujours pour se laisser prendre.

CLAUDINE.

Vous ne me donnez pas une haute idée de votre maîtresse.

HONORINE.

Soyez tranquille; Madame vaut bien Monsieur.

CLAUDINE.

Je conclus de tout ceci que nos maîtres ne se conviennent pas du tout.

HONORINE.

Ce ne sont pas nos affaires.

CLAUDINE.

Non, ils ne se conviennent pas; il faut rompre cette liaison; absolument il le faut.

HONORINE.

Comme il décide! comme il tranche ce petit Claude!

CLAUDINE.

Entendons-nous pour cela, ma chère Honorine.

HONORINE, souriant, à part.

Ma chère Honorine! cela promet.

CLAUDINE.

Unissons nos efforts; détournons-les tous deux d'un penchant qui ferait le malheur de leur vie.

HONORINE.

Ce serait, je crois, le parti le plus sage; mais la sagesse a tort quand le cœur a parlé. Dire du mal à une femme de l'amant en faveur, c'est bien le moyen de se faire écouter, vraiment! Et vous, croyez-vous réussir auprès de votre maître en attaquant ses goûts, en lui parlant raison? Prétendez-vous, avec vos dix-huit ans et votre jolie figure, vous ériger en Caton? Mon cher ami, j'ai promis à votre parrain de faire votre éducation; je vois que je vous suis nécessaire, et je tiendrai ma parole.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bonne assurément.

HONORINE.

Oh! je ne ferai rien que pour moi; j'ai certains petits projets...

CLAUDINE, souriant.

Auxquels je vous conseille de renoncer.

HONORINE.

Vos yeux me disent le contraire.

CLAUDINE.

Mes yeux vous trompent.

HONORINE.

Oh ! Je les en défie ; je me connais en hommes.

CLAUDINE.

Je le vois bien.

HONORINE.

Vous manquez d'usage du monde ; cela viendra.

CLAUDINE.

Croyez-vous ?

HONORINE.

Je vous en réponds : vous avez de l'esprit, beaucoup d'esprit même pour un Savoyard.

CLAUDINE.

Vous me flattez.

HONORINE.

En trois ou quatre leçons je ferai de vous un petit homme accompli. Je retourne près de Madame : il faut quelquefois sacrifier ses plaisirs à son devoir. Nous nous reverrons dans le courant de la journée. Adieu ! Claude ; adieu ! mon bon ami.

SCÈNE IV.

CLAUDINE.

Je ne puis rien attendre d'un semblable caractère : légère, inconsidérée, Honorine ne compatira pas à des peines qu'elle ne peut éprouver. Cachons-lui donc un mystère dont elle abuserait, sans méchanceté peut-être, mais dont l'abus me perdrait sans retour.

SCÈNE V.

BELTON, CLAUDINE.

BELTON, très-gaîment.

Ah ! te voilà, Claude.

CLAUDINE, poussant un cri de joie et de surprise.

Ah !

BELTON.

Je suis bien aise de te rencontrer ; j'ai un besoin de parler, d'être entendu... d'avoir quelqu'un qui me réponde... Il ne suffit pas d'être heureux, il faut trouver à qui le dire... De ma vie je n'ai eu de jour aussi complétement agréable que celui-ci... Je suis enchanté

de tout ce qui m'environne ; il n'y a pas jusqu'à ce petit Benjamin...

CLAUDINE, vivement.

N'est-il pas vrai qu'il est charmant?

BELTON.

Oui, charmant, c'est le mot.

CLAUDINE,

Vous l'aimerez, Monsieur, vous l'aimerez.

BELTON.

Eh! comment s'en défendre? c'est le petit être le plus aimable... il court, il s'assied, il rit, il boude, il caresse, il égratigne; et tout cela dans l'intervalle d'une seconde. Le contrarie-t-on, il se met dans une colère, mais dans une colère à faire rire aux éclats; d'un coup de pied il vient de me casser le plus joli déjeuner de porcelaine...

CLAUDINE.

Oh! je le gronderai, Monsieur, je le gronderai.

BELTON.

C'est inutile; je l'ai puni.

CLAUDINE, avec une sorte de crainte.

Vous l'avez puni?

BELTON.

Je l'ai mis à même d'un tas de gimblettes,

et je lui ai déclaré très-sérieusement que, s'il en laissait une, il ne casserait plus rien chez moi.

CLAUDINE.

Ah! vous avez l'âme d'un père.

BELTON.

C'est vrai au moins. Je lui en tiendrai lieu, je te le promets.

CLAUDE, très-tendrement.

Vous ferez plus ; vous le serez, Monsieur, vous le serez.

BELTON.

Il est certains momens où je crois l'être en effet. Ses petites mains caressent-elles mes cheveux, ses lèvres effleurent-elles mes joues, j'éprouve une douce émotion qui m'était inconnue.

CLAUDINE, à part.

Quel espoir vient ranimer mon cœur! (*Pendant le couplet suivant elle s'afflige par degrés.*)

BELTON.

Il me semble alors être au sein du plus heureux ménage. Madame Dernetti est à moi ; c'est son fils, c'est le mien que je caresse. De mes bras il passe dans les siens ; il s'échappe, nous lui sourions, nous l'appelons à la fois, et notre Benjamin, incertain, interdit, ne

sait auquel se rendre. Son embarras nous amuse, ses grâces naïves nous attirent. Nous nous approchons insensiblement, et bientôt unis tous les trois dans ces étreintes délicieuses dont l'amour seul sait connaître le prix, nous nous félicitons d'avoir doublé notre existence, nos sensations, notre bonheur.

CLAUDINE, laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

BELTON.

N'est-il pas vrai que ce tableau est enchanteur?

CLAUDINE.

Pour vous, Monsieur.

BELTON.

Et pour la mère de l'enfant chéri.....

CLAUDINE.

Que le père n'a pas rejetée.

BELTON.

Il faudrait être un monstre...

CLAUDINE.

Il y a pourtant des hommes comme cela.

BELTON.

Impossible.

CLAUDINE.

J'en connais, moi, Monsieur...

BELTON.

En vérité, Claude ?

CLAUDINE.

Qui méprisent, qui oublient la victime infortunée...

BELTON.

De tels êtres sont une erreur de la nature.

CLAUDINE.

Qui, toujours inaccessibles à la honte, se livrent au délire de leur imagination, tracent gaîment des scènes de bonheur...

BELTON.

Tu ne sais pas ? celle-ci je vais la réaliser.

CLAUDINE, avec effroi.

Vous allez, dites-vous ?...

BELTON.

J'épouse madame Dernetti.

CLAUDINE, s'écriant.

Vous vous mariez !

BELTON.

Cela t'étonne ? Le mariage seul peut fixer un homme dissipé.

CLAUDINE.

S'il m'était permis de m'expliquer librement...

BELTON.

Parle, mon ami ; ton esprit est vif, cultivé, et je t'avoue que je tiens à toi par un sentiment que je ne puis définir, mais qui m'attache fortement. Explique-toi, Claude, sans crainte, sans détour.

CLAUDINE.

Vous me le permettez ?

BELTON.

Je t'y engage.

CLAUDINE.

Eh bien ! Monsieur, les vertus domestiques n'ont de charmes que pour celle qui a été élevée dans la médiocrité et le travail.

BELTON.

Il est d'heureuses exceptions.

CLAUDINE, se livrant davantage.

Non, Monsieur, ce n'est pas dans un état distingué qu'on trouve une femme sensible.

BELTON, avec sévérité.

Claude !

CLAUDINE.

La dissipation, suite ordinaire de la fortune, l'orgueil que donne la considération, les jouissances continuelles de l'amour-propre, l'indifférence qu'amène insensiblement la sa-

tiété, tout éloigne vos grandes dames des plaisirs simples et innocens. Elles plaisent, on les épouse : bientôt le prestige se dissipe ; il ne reste qu'une femme frivole, dont la tête est toujours exaltée et le cœur toujours froid ; à qui l'imagination tient lieu de sentiment, l'affectation de naturel. Charmante pour tout le monde, hors pour son mari, on la rencontre partout ; lui seul ne la trouve jamais. Elle sourit avec grâce au mot le plus insignifiant ; lui seul n'est jamais écouté. Le mépris ulcère son cœur ; il veut s'expliquer, il parle raison ; on le persifle. Il s'emporte, on en rit ; il déplore son malheur, on lui refuse jusqu'à la compassion, qui ne guérit pas les plaies de l'ame, mais qui en adoucit l'amertume.

BELTON.

Comme ce garçon pense ! comme il parle !

CLAUDINE.

Par combien de nœuds, au contraire, celle qui tient tout de son mari ne s'y attache-t-elle pas ! elle ne peut jouir de sa fortune présente sans se rappeler son état passé. Elle ne met à son amour d'autres bornes que celles de sa reconnaissance, et sa reconnaissance n'en connaît pas. Elle voit dans un seul homme son amant, son époux et son bienfaiteur. Quels droits il a acquis sur elle ! quel doux empire est le sien ! S'il est sans éclat, qu'il a

de charmes cet empire qui soumet les ames ! Convenez-en, Monsieur, vous qui êtes fait pour l'apprécier et en jouir.

BELTON.

Dites-moi, Claude, qui vous en a tant appris ?

CLAUDINE, avec timidité.

Apprend-on à sentir ?

BELTON.

On apprend à parler.

CLAUDINE.

Les mots viennent d'eux-mêmes au-devant de la pensée.

BELTON.

Claude !

CLAUDINE.

Monsieur ?

BELTON.

Mon étonnement seul m'a fait vous entendre jusqu'à la fin. Je vous conseille, à vous qui savez tant, d'apprendre encore à respecter les convenances, les affections de votre maître, à ménager surtout une femme que vous ne connaissez encore que par ses bienfaits, mais qui s'est acquis des droits à votre reconnaissance et à votre respect. Souvenez-vous de cette leçon, et ne me forcez pas à

vous parler un langage que vous entendriez avec peine, et dont je ne me servirais qu'à regret.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, Mme DERNETTI.

(Pendant cette scène Claudine s'approche, s'éloigne et écoute en feignant de s'occuper de ranger, etc. Elle exprime, par un jeu muet, ses alarmes, sa douleur, etc.)

Mme DERNETTI, d'un petit air piqué

Vous êtes bien aimable, M. Belton; depuis une grande heure on est seule, on vous attend, on vous désire... On vous croit à des affaires sérieuses, et on vous trouve en conversation réglée avec votre jokei !

BELTON.

Et même avec mon jokei, je ne m'occupais que de vous.

Mme DERNETTI.

Eh ! que m'importe à moi, que vous disiez à tout l'univers que vous m'aimez, que je vous aime ! c'est à moi seule qu'il faut le dire ; c'est moi qui veux vous le répéter. Mon cher ami, l'amour seul sait bien entendre; il n'est que lui pour bien répondre. Vous ne vous doutez pas

de tout cela, vous; vous ne savez rien prévoir; il n'y a pas de ressources avec vous.

BELTON, finement.

Ah! je ne sais rien prévoir! Je ne conviendrai jamais de cela.

Mme DERNETTI.

Vous en conviendrez quand il en sera tems. Je vous réserve une surprise...

BELTON.

Qui ne vaut pas celle que je vous ai ménagée.

Mme DERNETTI.

Ah! c'est trop fort. Eh bien! je vais vous en convaincre. Vous avez peut-être cru, comme beaucoup d'autres qui seront ce soir chez moi, que je n'ai voulu donner une fête que pour étaler un certain faste, pour échapper à l'ennui, à la faveur de la foule et du bruit?

BELTON.

Ah! ce ne sont pas là vos motifs?

Mme DERNETTI.

Non, Monsieur, ce ne sont pas là mes motifs. Le sentiment et un grain de malignité m'ont donné l'idée que je vais vous communiquer. Au moment où certaines dames fort intéressantes se permettent près de vous ces jolis petits riens inintelligibles pour tant de

gens, mais que vous savez si bien entendre ; où certains messieurs, très-complétement enuuyeux, m'excèdent le plus tendrement du monde, je me lève et je dis avec une dignité comique : « Le moyen le plus simple » et le plus gai de faire une confidence à ses » amis, c'est de les réunir à table. Je vous dé- » clare donc ici, avec une satisfaction que vous » allez partager, qu'au premier jour j'épouse » Belton, que j'aime de tout mon cœur, par- » ce qu'il est fort aimable. Félicitez-moi, » embrassons-nous, et passons dans la salle » du bal ». Je m'amuse intérieurement de l'embarras de ces dames ; vous jouissez du dépit de vos rivaux : nous nous regardons, nous nous entendons ; nous sommes contens l'un de l'autre, et tout cela ne vous a coûté ni adresse ni prévoyance.

BELTON.

C'est quelque chose que cela ; il faut que j'en convienne.

Mme DERNETTI.

Ah ! vous en convenez !

BELTON.

Oui, j'aime à vous rendre justice. Cependant votre prévoyance pouvait aller plus loin. Au reste, j'ai prévu pour vous, et cela revient au même.

Mme DERNETTI.

Voyons ce qu'a produit votre féconde imagination?

BELTON.

A l'instant où l'on ne respire que le plaisir, où il anime tous les yeux, où une douce chaleur colore toutes les joues de l'incarnat du désir; à l'instant enfin où l'on ne danse plus pour les autres, mais pour soi, je fends la presse, je parais au milieu du cercle tracé par l'amour et la folie. On s'arrête, on s'étonne à l'aspect de l'homme noir que je conduis par la main, et dont rien n'altère l'extérieur sérieux, maniéré et important. Cet homme, Madame, est un notaire.

Mme DERNETTI.

Ah! ah!

BELTON.

Je pique la curiosité, j'éveille l'attention. On se presse, on nous entoure; je prends la parole à mon tour, et je dis avec une dignité tragique : « Mesdames et Messieurs, madame » Dernetti vous a fait part de son mariage; moi, » je vous invite à signer au contrat. Cela vous » fatiguera moins qu'une anglaise, et sera bien » aussi agréable ». L'un arrache le parchemin, l'autre saisit une plume, un troisième court après l'écritoire. En cinq minutes, soixante personnes ont signé, et vous aussi,

Madame, sans réflexion et sans lire. Vous savez que l'amour a rédigé les articles, et il n'est pas spéculateur.

Mme DERNETTI.

C'est quelque chose que cela.

BELTON.

Ah! vous en convenez!

Mme DERNETTI.

Oui, j'aime à vous rendre justice.

BELTON.

Voyons là suite.

Mme DERNETTI.

Ah! il y a une suite.

BELTON.

Mon chapelain est prêt, il nous attend où vous savez, à quatre pas d'ici. Je dis un mot, je pars comme l'éclair; on vous entraîne, et vous êtes tout étonnée d'être ma femme, sans que cela vous ait coûté ni adresse ni prévoyance.

Mme DERNETTI.

Ah! par exemple! ce tour-là est un peu gai.

BELTON.

Je crois qu'il vaut bien tous les vôtres.

Mme DERNETTI.

Je suis vaincue, il faut que je l'avoue ; mais je me vengerai. Vous allez être mon mari, c'est là que je vous attends.

BELTON.

Un mari toujours sensible, toujours délicat, toujours empressé, n'a jamais rien à craindre.

Mme DERNETTI.

Mon cher ami, voilà la véritable recette ; tâchez de vous en souvenir.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE.

HONORINE.

MADAME, votre marchande de modes.

BELTON.

Ah ! voyons l'ajustement de noces.

Mme DERNETTI.

J'avoue encore que je n'en avais pas prévu l'usage.

BELTON.

Oh ! j'ai prévu bien autre chose, et pour peu que cela vous plaise....

Mme DERNETTI, riant et sortant avec Belton.

Non, non, je ne suis pas fâchée qu'il me reste quelque chose à prévoir.

SCÈNE VIII.

CLAUDINE, HONORINE.

CLAUDINE, dans le plus grand désordre.

C'EN est donc fait! cette nuit rompt à jamais tous les nœuds... Infortunée!

HONORINE, un peu derrière.

Ah! mon Dieu! qu'a-t-il donc, ce cher enfant?

CLAUDINE.

Cruelle Dernetti!

HONORINE.

Il se plaint de Madame.

CLAUDINE.

Mon courage m'abandonne. Que répondre? que faire?... Je fuirai... oui, je fuirai; je ne serai pas témoin de ce fatal mariage... Dernetti!... Belton!

HONORINE.

C'est un amant déguisé. Ah! M. Ambroise!

CLAUDINE, avec force.

Que dis-je ? il n'est pas fait, ce mariage !... il ne l'est pas !.... On peut le rompre..... je le romprai. Un infortuné qui se noie saisit tout d'une main désespérée, tout, jusqu'à la vague qui va le submerger.

HONORINE.

Et moi qui, modestement, avait des vues sur lui !....

CLAUDINE.

Je vais trouver Belton : je me nomme, je me déclare... Non, je ne le verrai pas. Dominé par ses passions, entraîné par son amour, est-il en état de m'entendre ? C'est à madame Dernetti que je peindrai mon état, mon désespoir. Elle est femme; elle doit être délicate et sensible ; elle aura pitié de moi.

HONORINE.

J'en doute un peu.

CLAUDINE.

Oui, c'est le seul parti auquel je puisse m'arrêter, et je vais à l'instant.... (*Elle va pour sortir et aperçoit Honorine.*) Ah ! c'est vous, mademoiselle Honorine... Je vous en prie, je vous en supplie, que je voie Madame; que je la voie, il le faut.

HONORINE.

Si vous aviez agi selon les règles, si vous

vous étiez confié à moi, je vous aurais averti des difficultés.....

CLAUDINE.

Eh ! je les connais toutes ; je sais trop que je n'ai plus rien à redouter.... Allez, allez donc ; chaque minute est un siècle qui ajoute à l'horreur de ma situation.

HONORINE.

Puisque Monsieur me l'ordonne...

CLAUDINE.

Ai-je des ordres à donner? un peu de complaisance, voilà tout ce que j'espère, tout ce que j'ose attendre de vous.

HONORINE, à part.

Par quelle fatalité ne s'attache-t-on jamais à l'objet à qui l'on sait plaire? S'il m'avait aimée moi...

CLAUDINE.

Eh ! par grâce, Honorine...

HONORINE.

J'y vais, Monsieur, j'y vais.

SCÈNE IX.

CLAUDINE.

Elle va venir, elle va me connaître.... Me pardonnera-t-elle d'oser aimer Belton, de me déclarer sa rivale ?... Si cet aveu, loin de la toucher, révoltait son orgueil ; si un éclat humiliant était le seul fruit d'une démarche... Ah ! Benjamin ! Benjamin ! je m'exposerai à tout ; ton intérêt, mon devoir me l'ordonne, et je dois n'écouter qu'eux. On vient... je tremble ; mes genoux ploient... Je ne me soutiens plus.

SCÈNE X.

HONORINE, CLAUDINE, Mme DERNETTI, dans le fond.

Mme DERNETTI.

Et c'est à moi qu'il veut parler ? cela me paraît étonnant.

HONORINE.

Son trouble, le désordre de ses idées, annoncent une confidence qui pourra vous amuser.

Mme DERNETTI.

Il suffit ; laisse-nous.

SCÈNE XI.

CLAUDINE, Mme DERNETTI, s'approchant.

Mme DERNETTI.

Claude, vous avez, dit-on, quelque chose d'important à me confier ?

CLAUDINE.

Oui, Madame, j'ai voulu vous voir, vous parler, vous confier mes peines ; je l'ai demandé avec ardeur... maintenant les mots expirent sur mes lèvres... je ne puis...

Mme DERNETTI, affectueusement.

Qu'avez-vous, mon ami ? quels peuvent être vos chagrins ?

CLAUDINE.

Des chagrins ! ah ! oui, j'en ai !... Faut-il vous les faire partager ?...

Mme DERNETTI.

Vous m'étonnez, Claude. Que peut-il y avoir de commun entre nous ?

CLAUDINE.

Vous voyez ma timidité, mes alarmes....

daignez me rassurer. Arrachez-le-moi ce malheureux secret qui me fatigue, qui m'oppresse, et qui ne peut s'échapper.

Mme DERNETTI, avec réserve.

Je n'imagine pas, Claude, que vous puissiez me rien dire qui soit indigne de moi.

CLAUDINE.

Hélas! puis-je offenser personne? c'est moi qui fus outragée, et c'est moi qui fus punie. Cet enfant... ce malheureux enfant...

Mme DERNETTI.

Poursuivez, mon ami.

CLAUDINE.

Cet enfant... ah! Madame!

Mme DERNETTI.

Eh bien! cet enfant?

CLAUDINE.

Un étranger traverse notre village : il trouve à l'écart une pauvre fille qui, pour son malheur, avait quelque beauté; elle ne soupçonnait pas qu'il existât des vices, et cet homme, abusant de son innocence, la laissa en proie aux regrets qui suivirent un crime dont elle ne fut pas même la complice.

Mme DERNETTI, d'un ton pénétré et impatient.

Achevez, achevez donc!

CLAUDINE.

Elle devint mère. Son respectable père rougit pour la première fois ; il ne put accoutumer ses yeux à des objets qui sans cesse lui rappelaient sa honte. Il chassa sa malheureuse fille, qui traîna dans les montagnes son enfant, sa misère et son désespoir.

Mme DERNETTI, en désordre.

Mais le père... le père de l'enfant ?... c'est de lui qu'il faut m'entretenir.

CLAUDINE.

Tout entier à d'autres amours, il oublie son fils et sa déplorable mère. Cette nuit il élève entre eux et lui une insurmontable barrière.

Mme DERNETTI, s'écriant.

Belton est le coupable !

CLAUDINE, tombant à ses genoux.

Et voilà sa victime !

Mme DERNETTI.

Cruelle fille ! que m'avez-vous appris ! (*Très-froidement.*) Mademoiselle, votre situation me touche ; cependant je ne vois pas ce que je puis faire pour vous.

CLAUDINE, tristement.

Vous ne le voyez pas ?

Mme DERNETTI.

Parlez, Mademoiselle, que me demandez-vous ?

CLAUDINE.

Tout, Madame, tout. Hélas ! je n'ai pour vous toucher que l'excès du malheur. Jugez de l'horreur de mon sort par l'état humiliant où je ne crains pas de m'abaisser ! C'est la mère de Benjamin qui embrasse les genoux de celle qui va lui ravir son père, qui est réduite à implorer sa générosité, sa protection... Ne condamnez pas mon enfant à une éternelle proscription ; délivrez-nous tous deux du poids de l'infamie ; entendez ma voix suppliante ; que ce ne soit pas en vain que j'aie rougi devant vous. Ne me repoussez pas, Madame, ne me repoussez pas. Il est là-haut un être qui compte les larmes de l'innocence, et qui bénit celui qui les essuie.

Mme DERNETTI, la relevant.

Levez-vous, levez-vous donc, Mademoiselle ! (*Après un tems.*) Vous m'embarrassez beaucoup... je ne sais que vous répondre... Je voudrais, je ne puis... (*Très-vivement.*) Mais par quelle singularité m'avoir choisie pour un aveu de cette espèce ? Voilà ce qui ne s'est jamais vu, et il faut que cela m'arrive à moi ! Votre confidence ne me flatte pas du tout, Mademoiselle ; elle est déplacée, pénible, inconcevable.

CLAUDINE.

Je souffre, Madame, vous le voyez, et vous ne prononcez pas !

Mme DERNETTI.

Je souffre aussi, Mademoiselle. Croyez-vous que je vous aie entendue de sang-froid? Mais enfin que pouvez-vous raisonnablement attendre de moi? dois-je me punir d'une faute qui m'est tout-à-fait étrangère? D'ailleurs, dépend-il de moi de ramener à vous un homme (*Adoucissant le ton.*) qui paraît vous avoir oubliée, qui m'aime, qui m'est cher, et avec qui je ne romprai pas parce que vous avez à vous en plaindre?

CLAUDINE.

Ainsi donc personne ne répond au cri de ma douleur ! Les cœurs se ferment, me rejettent!.. La mort, la mort, voilà ce qui me reste !

Mme DERNETTI.

Elle m'accuse maintenant; tout ceci est bien extraordinaire. Dites-moi, fille injuste, que me reprochez-vous? vous traité-je avec dureté? douté-je de votre candeur? soupçonné-je un récit dont vous seule attestez la vérité? Je vous plains, je partage votre peine, je ferai tout pour l'adoucir; mais je ne puis renoncer à Belton; le sacrifice est au-dessus de mes forces; je ne vous le dois point, il

serait absurde de l'exiger, il est même indécent de me presser ainsi. (*Claudine se trouve mal; madame Dernetti court à elle.*) Mademoiselle... Mademoiselle... Et personne pour la secourir! Ma bonne amie, reprenez vos sens, revenez à vous... je n'ai pas voulu vous affliger davantage; s'il m'est échappé quelque chose... (*Elle cherche dans ses poches.*) Et je n'ai pas mon flacon!.. au contraire je dois l'avoir... (*Elle cherche encore.*) Eh! non, je ne l'ai pas!... En honneur je ne sais plus à mon tour ce que je fais, ni ce que je dis. (*Elle appelle.*) Honorine! Honorine!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, HONORINE.

Mme DERNETTI.

Eh! venez donc, Mademoiselle. J'appelle, je m'écrie, et vous n'entendez rien.

HONORINE.

Qu'avez-vous donc, Madame?

Mme DERNETTI, montrant Claudine.

Ce que j'ai! ne le voyez-vous pas?

HONORINE, soulevant Claudine.

Je vais le conduire chez son maître.

Mme DERNETTI.

Chez son maître! Non, Mademoiselle, vous ne le conduirez pas chez son maître. (*A part.*) Je ne veux pas qu'elle rentre là.

HONORINE.

Donnez-moi du moins vos ordres, Madame. Où le conduirai-je donc?

Mme DERNETTI.

Partout, excepté là. Dans votre chambre, si vous voulez.

HONORINE, souriant.

Dans ma chambre, Madame?

Mme DERNETTI.

Dans la vôtre, dans la mienne, qu'importe?

HONORINE.

Dans la mienne, puisque cela est indifférent.

Mme DERNETTI.

A la bonne heure.

HONORINE.

Ses grands yeux se rouvrent, il reprend ses sens. Comme cet air de langueur lui va bien! voyez-le donc, Madame.

Mme DERNETTI.

L'observation est heureuse... voyez si elle finira! Cette fille est d'une maladresse!

Sortez ; sortez donc, je le veux, je vous l'ordonne.

SCÈNE XIII.

Mme DERNETTI.

Quel fâcheux incident! quelle position est la mienne! Au moment où je touche au bonheur, le sort me trouve une rivale je ne sais où; elle entre ici je ne sais comment; et je m'alarme je ne sais pourquoi, car elle ne peut être à craindre; et s'il fallait juger les hommes sur certains écarts de jeunesse... L'occasion, d'ailleurs, se présente quelquefois si naturellement, qu'en vérité on ne peut leur faire un crime... Cette fille cependant ne paraît pas méprisable. Son air, son langage, sa douceur ont un caractère... Ce M. Belton avait bien affaire de courir les montagnes de la Savoie!... Voilà comme ils sont tous, parlant sans cesse d'aimer, et ne connaissant que le plaisir; sans reconnaissance, sans humanité; sacrifiant la femme qu'ils ont trompée à celle qu'ils veulent tromper encore; promettant le bonheur, et ne fesant que des victimes. Par combien de bassesses, de mensonges ils arrivent à une vieillesse prématurée, qu'empoisonne le mépris, que poursuit le remords!.... Tout cela est bien beau, bien vrai, ces réflexions

sont sublimes; mais elles ne décident rien, et il faut prendre un parti.

SCÈNE XIV.

Mme DERNETTI, HONORINE.

HONORINE.

MADAME appelle?

Mme DERNETTI.

Non, Madame n'appelle pas.

HONORINE.

Madame paraît inquiète.

Mme DERNETTI.

De quoi vous mêlez-vous?

HONORINE.

Si Madame voulait me dire...

Mme DERNETTI.

Si Mademoiselle voulait se taire. Quelle fureur avez-vous donc de vouloir me pénétrer malgré moi? Envoyez-moi Ambroise; envoyez-le-moi à l'instant. C'est un homme droit; je veux l'interroger. Et vous, Mademoiselle, gardez le silence le plus absolu, et sur vos conjectures, et sur les conséquences que vous ne manquerez pas d'en tirer.

SCÈNE XV.

HONORINE.

Elle a de l'humeur, beaucoup d'humeur. Le prétendu Claude s'est déclaré, voilà ce que je conjecture : il a déplu, voilà ma conséquence. Cependant on est préoccupée, irrésolue, et rien de si aisé que de se défaire d'un importun. D'ailleurs, on veut interroger Ambroise... Il y a quelque chose... il y a quelque chose. Voilà ce que je grille de savoir, ce que j'ignore, et ce qui est humiliant, désespérant, diabolique. Exécutons les ordres de Madame : amenons-lui Ambroise. On ne me renverra pas, je l'espère. D'ailleurs, j'entends fort bien par le trou de la serrure, et ce sera mon pis-aller.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

HONORINE.

Je ne reviens pas de ma surprise! Ce petit Claude, si joli, si séduisant, que j'étais si disposée à aimer, que j'aimais peut-être déjà, dont j'ai envié un moment la conquête à Madame, ce petit Claude n'est plus qu'une jeune fille bien intéressante et bien malheureuse, que le trop aimable Belton a trompée comme cent autres. Et je n'ai pas deviné cela! et le bonhomme Ambroise a mis en défaut ma pénétration! s'est joué de ma crédulité! Il n'est pas possible d'être plus complétement dupe de soi-même et des autres.

SCÈNE II.

AMBROISE, HONORINE.

AMBROISE.

Que je suis aise de vous rencontrer, mademoiselle Honorine!

HONORINE, d'un air piqué.

Vous n'y gagnerez pourtant rien, M. Ambroise.

AMBROISE.

Quoi! refuserez-vous de m'instruire des desseins de Madame sur notre pauvre Claudine?

HONORINE.

Vous instruire, vous adresser à moi, dont vous vous êtes éloigné avec affectation, que vous n'avez pas jugée digne de votre confiance! Vous êtes perdu dans mon esprit, mais perdu sans retour.

AMBROISE.

Pouvais-je vous confier un secret qui n'était pas le mien, demander vos bons offices dans une entreprise que je condamnais, et dont j'aurais voulu détourner cette infortunée? Mademoiselle Honorine, ne vous jouez pas de mon inquiétude: rassurez-moi sur le sort de cette enfant. Je vous ai laissée avec Madame; qu'a-t-elle fait? qu'a-t-elle dit? qu'a-t-elle résolu? Répondez-moi, de grâce, répondez-moi.

HONORINE.

Ce cher Ambroise! Dissipez vos alarmes: une femme enjouée, sensible et généreuse, concevoir une méchanceté, et la consommer

froidement! Cela ne se peut pas. Claudine n'a rien à craindre.

AMBROISE.

Je ne sais, mademoiselle Honorine; mais je ne suis pas sans inquiétude. Madame écoutait mon récit avec bonté; elle paraissait touchée, lorsqu'un sentiment contraire a paru l'agiter... Elle se lève, me fait retirer...

HONORINE.

Elle se promène à grands pas dans son appartement. Elle s'assied, se lève encore, s'arrête devant une glace, se regarde avec complaisance, et dit à demi-voix : oui, je le fixerais si un tel homme se fixait jamais. Un soupir allait s'échapper; elle voit que je l'observe, et se met à son piano. L'instrument est sourd, discord, deux ou trois morceaux sont détestables : on essaie des pastels : la main est pesante, on efface, on recommence, on déchire, et les crayons volent en éclats. Enfin, on s'aperçoit qu'on fait l'enfant; on en convient de bonne foi; un sourire annonce le calme, et on me fait la grâce de m'adresser la parole. On conçoit d'abord mille projets extravagans, inexécutables; on réfléchit ensuite, et on s'arrête à celui-ci : nous avons dans les vallées du Piémont une jolie habitation et quelques arpens; Claudine en aura la propriété; mais elle partira sans voir Belton, et sans espoir de le revoir jamais.

AMBROISE.

Non, Mademoiselle, non; Claudine est malheureuse, elle n'est pas méprisable, et personne n'a le droit de l'avilir. Qui osera mettre un prix à son honneur, et se flatter de le lui faire recevoir? Tant que je lui resterai, elle ne sera à la merci de personne. Qu'on me la rende, qu'on me la rende à l'instant. Je l'arrache de cet hôtel, je la conduis hors de la ville, je lui donne tout ce que je possède au monde, et je me repose sur l'active et bienfesante Providence du soin de la soutenir et de la consoler.

HONORINE.

Plaisanterie à part, voilà de la véritable grandeur : l'entourage n'est quelque chose que quand l'individu n'est rien. J'entends quelqu'un; c'est Madame sans doute. Laissez-moi; je vais lui parler encore, et vous pouvez tout attendre de l'intérêt que vous m'inspirez.

AMBROISE.

Veillez, mademoiselle Honorine, veillez exactement sur cette triste victime; instruisez-moi des moindres détails, et surtout que personne ici n'oublie que je représente son malheureux et respectable père, et que j'ai seul le droit de prononcer sur son sort.

SCÈNE III.

HONORINE, Mme DERNETTI.

HONORINE, voyant venir madame Dernetti.

Son air est tranquille, enjoué même. Voilà l'état où elle doit être pour m'entendre. Madame paraît remise?

Mme DERNETTI.

Mais, je le crois.

HONORINE.

Il était difficile de se défendre d'un moment d'humeur...

Mme DERNETTI.

Et cela fait un mal, mais un mal!...

HONORINE.

Qui dure peu quand on a de la raison.

Mme DERNETTI.

On pardonne un moment d'erreur, de faiblesse...

HONORINE.

Sans doute; ces messieurs sont faits ainsi.

Mme DERNETTI.

Mais se faire un jeu de la séduction, de la perfidie! ériger les vices du cœur en princi-

pes! perdre sans pitié un enfant de quatorze ans!...

HONORINE.

Oh! c'est affreux.

Mme DERNETTI.

A-propos, et Claudine?

HONORINE.

Elle se dispose à partir.

Mme DERNETTI.

A-t-elle paru satisfaite de mes arrangemens?

HONORINE.

Elle n'a pas répondu, Madame; elle a pleuré.

Mme DERNETTI.

Mais c'est répondre...

HONORINE.

Sans rien dire. Des pleurs marquent également la surprise, la joie, la tristesse; c'est tout ce qu'on veut que des pleurs. D'ailleurs, Madame s'inquiète peu que ses ordres flattent ou non.

Mme DERNETTI.

Pas du tout, Honorine; je voudrais la savoir heureuse : elle est vraiment à plaindre cette fille-là.

HONORINE.

Mais, Madame, je fais un raisonnement...

Mme DERNETTI.

Tu raisonnes donc?

HONORINE.

Rarement; cela fatigue : mais que ne fait-on pas pour vous!

Mme DERNETTI.

Eh bien! ce raisonnement...

HONORINE.

Si un penchant décidé eût uni Belton à Claudine, si l'on avait à craindre qu'il reprît ses premiers fers, il serait prudent de les séparer pour jamais. Mais si le premier minois fripon a le droit de lui tourner la tête, si la fantaisie, le caprice l'entraînent sans cesse vers des objets nouveaux, si l'habitude lui fait un besoin de l'inconstance, qu'aurez-vous gagné en éloignant cette fille? Il trouvera mille Claudine dans Turin, et vous n'exilerez pas toute la ville.

Mme DERNETTI.

Tu as raison.

HONORINE.

Il a déjà eu ici quelques petites aventures...

Mme DERNETTI.

Je le sais, et tout cela est effrayant.

HONORINE.

Dans le fait, c'est une terrible chose que le mariage!

Mme DERNETTI.

Tous les dangers sont pour nous.

HONORINE.

Un homme ne risque rien...

Mme DERNETTI.

Que de faire le malheur de sa femme.

HONORINE.

Qui a bien, à la vérité, certains petits moyens de consolation...

Mme DERNETTI.

Honorine!

HONORINE.

Mais qui ne s'en sert jamais; c'est convenu. Ainsi, une femme, jeune, aimable, sensible, que néglige un époux volage, est absolument sans ressources. Se plaint-elle...

Mme DERNETTI.

Il l'évite...

HONORINE.

Et la voilà seule avec sa vertu...

Mme DERNETTI.

Qui fait supporter bien des choses...

HONORINE.

Mais qui n'a rien de bien amusant.

Mme DERNETTI.

C'est pourtant là le sort de la plupart des femmes.

HONORINE.

Il serait dur d'en augmenter le nombre. Au reste, quand on a prévu le danger, il est facile de s'y soustraire.

Mme DERNETTI.

Quand on n'aime pas.

HONORINE, vivement.

Vous êtes sauvée.

Mme DERNETTI.

Tu prétends...

HONORINE.

Non, Madame, vous ne l'aimez pas; vous avez désiré la conquête d'un homme à la mode qui ne devait pas vous échapper. Quelques agrémens personnels, un caractère facile, des attentions flatteuses, certains rapports d'esprit et de goût, ces entretiens si vifs, si variés, ces tableaux piquans, enfans d'une aimable folie, mais étrangers au senti-

ment, tout cela vous a plu, vous a amusé un moment. Votre imagination brillante a paré l'illusion des formes de la vérité. Que vous dirai-je enfin? Vous avez cru vous aimer; vous vous êtes trompés l'un et l'autre. Cela est si vrai, qu'en ce moment même votre cœur n'est pour rien dans les combats que vous vous livrez : ce n'est pas lui qui souffre; l'amour-propre seul est affecté. Le regret de n'avoir adopté qu'une chimère; le désagrément d'en convenir; la crainte, l'embarras d'une rupture, voilà ce qui vous agite. Mais de l'amour! si vous en avez, vous en avez si peu, si peu, qu'en honneur ce n'est pas la peine d'en parler.

Mme DERNETTI.

Tu es bien sûre de cela, Honorine?

HONORINE.

Oh! très-sûre, Madame; je vois mieux que vous dans votre cœur. Vous avez du caractère, et sans effort, sans faiblesse vous remercierez Belton avec cette gaîté, cette amabilité qui vous caractérisent.

Mme DERNETTI.

Quoi! si brusquement? sans réfléchir, sans attendre?...

HONORINE.

Qu'il n'y ait plus de remède? On vous

épouse ce soir, et vous gémirez demain. Non, Madame, vous ne vous sacrifierez pas au plaisir de faire un ingrat; vous conserverez votre repos et votre liberté. La société vous réclame, continuez d'en faire l'ornement et les délices : vivez pour vous et pour ceux qui vous savent bon gré de vouloir bien être charmante.

Mme DERNETTI.

Rompre avec Belton ! c'est d'une bizarrerie, d'une extravagance...

HONORINE.

L'épouser serait d'une témérité, d'une déraison...

Mme DERNETTI.

Mais le ridicule ?

HONORINE.

On s'en moque.

Mme DERNETTI.

La malignité ?

HONORINE.

On la brave.

Mme DERNETTI.

Le monde ?

HONORINE.

Est un sot.

Mme DERNETTI.

Qu'il faut ménager...

HONORINE.

Quand on lui fait l'honneur de le craindre ; avec un peu d'esprit, on en fait ce qu'on veut. Voici Belton.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, BELTON.

Mme DERNETTI.

Il est vraiment bien cet homme-là.

HONORINE.

Où serait le mérite de désoler un magot ?

BELTON, s'approchant.

Une conférence secrète !

Mme DERNETTI.

Honorine, il me vient une idée.

HONORINE.

Il faut la suivre, Madame.

Mme DERNETTI, après lui avoir parlé bas.

Enfin, une mise élégante, mais simple.

HONORINE.

Je vous devine : charmant ! délicieux !

Mme DERNETTI.

N'est-il pas vrai ? Va donc, va.

BELTON.

Comment donc ! du mystère ?

HONORINE, sortant.

Pas d'impatience, on ne vous fera pas languir.

SCÈNE V.

Mme DERNETTI, BELTON.

BELTON.

Du mystère deux heures avant la noce ?

Mme DERNETTI.

Cela vous étonne ?

BELTON.

Et me pique.

Mme DERNETTI.

Que voulez-vous, les femmes sont comme cela. Oh ! elles ont des défauts cruels !

BELTON.

Et vous en convenez ? vous êtes modeste.

Mme DERNETTI.

Vous ne l'auriez pas cru ?

BELTON.

Je l'avoue. Il est des femmes à qui un peu de vanité sied tant ! à qui elle est si pardonnable !

Mme DERNETTI.

Moi je ne me pardonne rien ; j'ai un défaut capital, et j'en conviens de bonne foi.

BELTON.

Ah ! ah !

Mme DERNETTI.

Quoi ! vous n'avez pas remarqué ma légèreté, mon inconséquence ? Jamais je ne suis d'accord avec moi-même, jamais je ne sais ce que je veux.

BELTON.

Savez-vous que vous m'inquiéteriez si j'étais moins sûr de vous ?

Mme DERNETTI.

Savez-vous que je tremblerais si je comptais moins sur votre indulgence ?

BELTON.

Ah ! bon Dieu ! ceci devient sérieux.

Mme DERNETTI.

Beaucoup plus que vous ne pensez. Je croyais vous aimer....

BELTON.

Moi je vous en réponds.

Mme DERNETTI.

Je me flattais de posséder votre cœur....

BELTON.

Il est tout à vous.

Mme DERNETTI.

Pas du tout. Nous n'avons fait qu'un rêve agréable: l'instant du réveil est venu, et le charme s'évanouit.

BELTON.

Voilà la lubie la mieux conditionnée ...

Mme DERNETTI.

Tout comme il vous plaira.

BELTON.

Enfin, femme capricieuse et charmante, où voulez-vous en venir?

Mme DERNETTI.

A une conséquence toute simple. Le mariage est une affaire beaucoup trop sérieuse pour nous, et nous resterons où nous en sommes, si vous voulez bien le permettre.

BELTON, piqué.

Par exemple, Madame...

Mme DERNETTI.

Non, nous ne nous convenons pas du tout. D'ailleurs, mon cher ami, je sais de vos nouvelles.

BELTON.

Quoi ! des liaisons sans conséquences, de pures bagatelles vous paraissent...

Mme DERNETTI.

Des bagatelles ! l'expression est heureuse. Ah ! un voyageur voit les choses en grand, et ne s'arrête pas aux détails.

BELTON.

Un voyageur !

Mme DERNETTI, le regardant fixement.

Rien n'est plus dangereux que la manie des voyages ; elle isole, elle flétrit le cœur : l'habitude de ne voir que des objets nouveaux fait qu'insensiblement on se détache de tout.

BELTON.

Vous pourriez bien avoir raison.

Mme DERNETTI.

On passe, on s'inquiète peu de ce qu'on laisse après soi. S'occupe-t-on à cinquante lieues de ceux qu'on a condamnés aux larmes, au désespoir ? On s'étourdit sur le mal qu'on a fait ; on l'oublie. Ceux qui souffrent ne l'oublient pas.

BELTON.

Je ne crois pas avoir à me reprocher...

Mme DERNETTI.

Vous ne le croyez pas! et votre voyage aux Glaciers? et la vallée de Chamouni? et le Montanverd?

BELTON, avec timidité, cherchant à la pénétrer.

Le Montanverd?...

Mme DERNETTI.

Vous le connaissez, le Montanverd?

BELTON, baissant les yeux, et balbutiant.

Oui, Madame, j'y ai passé.

Mme DERNETTI.

Vous vous en souvenez?

BELTON.

Je m'en souviens.

Mme DERNETTI.

Et votre cœur ne vous fait pas des reproches!

BELTON.

De grâce, épargnez-moi.

Mme DERNETTI.

La ruine de cette enfant n'est-elle à vos yeux qu'une chose sans conséquence, qu'une pure bagatelle? Sa jeunesse, son innocence, ne devaient-elles pas vous la rendre respectable?

Vous en êtes-vous depuis occupé un moment? Vous êtes-vous informé de son sort? Avez-vous même pensé aux maux incalculables que vous avez accumulés sur sa tête?

BELTON, avec timidité.

Elle est en effet malheureuse?

Mme DERNETTI.

Et sa misère est votre ouvrage.

BELTON.

Je l'en garantirai.

Mme DERNETTI.

Je vous ai prévenu.

BELTON.

Vous, Madame?

Mme DERNETTI.

Moi, qui ne lui dois rien.

BELTON

Vous la connaissez donc?

Mme DERNETTI.

Je la connais.

BELTON.

Et sa conduite?

Mme DERNETTI.

Fut toujours digne d'éloges.

BELTON.

Elle était sage ! Ah ! qu'ai-je fait ?

Mme DERNETTI.

Vous ne connaissez encore que la moitié de vos torts.

BELTON.

Achevez donc, Madame.

Mme DERNETTI.

Vous l'avez rendue mère.

BELTON.

Grand Dieu !

Mme DERNETTI.

Méconnue par un père vertueux et rigide, abandonnée de toute la nature, livrée aux horreurs de l'indigence, mais toujours fidèle à ses devoirs, elle vous a conservé votre fils ; elle l'a nourri de ses sueurs, des bienfaits des ames sensibles ; elle l'a conduit dans vos bras, et c'est lui que vous avez embrassé.

BELTON, s'écriant.

Benjamin ! (*Avec un serrement de cœur.*) Ah ! Madame, que je me sens humilié !

Mme DERNETTI, lui serrant la main.

Bien, mon ami, bien ! Celui qui rougit de ses fautes n'est pas loin de les réparer. Honorine, faites entrer.

BELTON.

De grâce, Madame, éclairez-moi, conseillez-moi, conduisez-moi.

Mme DERNETTI.

Qui se repent ne prend conseil que de soi-même. Interrogez votre cœur, consultez votre conscience; voilà les juges incorruptibles qu'il faut seuls écouter.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE, en habit de son sexe, mise avec une élégante simplicité, conduite par Honorine, et tenant Benjamin par la main.

(On s'observe quelque tems du coin de l'œil. Honorine envoie Benjamin vers Belton. Celui-ci l'embrasse avec transport, et s'approche vivement de sa mère. Il s'arrête à quelques pas. Belton, Claudine sont l'un vis-à-vis de l'autre, les yeux baissés.)

Mme DERNETTI, à Belton.

Allons, mon cher ami, un peu de courage: n'en avez-vous que pour vous rendre coupable? Reprenez cet air ouvert, riant, qui annonce un homme content de lui, ou bien près de le devenir. Mais regardez-la donc : elle est jolie, sensible, spirituelle. (*Belton jette un coup d'œil à la dérobée sur Claudine.*) C'est la mère de Benjamin. (*Elle prend Claudine et Belton*

par la main, et les attire l'un à côté de l'autre. Ils restent comme madame Dernetti les a placés, toujours les yeux baissés.) Ils sont interdits, embarrassés. Honorine, retirons-nous ; nous sommes de trop ici.

(Elle baise Claudine au front, et sort avec Benjamin et Honorine.)

SCÈNE VII.

BELTON, CLAUDINE.

BELTON.

Je l'avoue, Mademoiselle, je suis dans un extrême embarras.

CLAUDINE.

Hélas ! Monsieur, vous voyez le mien.

BELTON.

J'ose à peine vous fixer.

CLAUDINE.

Vous me haïssez donc ?

BELTON.

Je vous crains.

CLAUDINE, avec une extrême douceur.

Vous me craignez, M. Belton ?

BELTON.

J'ai tant de reproches à me faire !

CLAUDINE.

Eh ! vous en fais-je aucun ?

BELTON.

Vous avez tant souffert !

CLAUDINE.

Je l'avais oublié.

BELTON.

Ah ! malheureux ! quel cœur j'ai déchiré !

CLAUDINE.

Ne parlons plus de cela ; c'est moi qui vous en prie.

BELTON.

Quoi ! vous me pardonnez !

CLAUDINE.

N'êtes-vous pas le père de Benjamin ?

BELTON.

Ce mot me dicte mon devoir. Une éducation vicieuse, une jeunesse ardente, trop d'opulence, l'exemple d'un monde corrompu, tout a contribué à ma perte. Ce moment me rend à l'honneur ; il ne sera pas perdu pour la vertu. Vous avez oublié mon crime ; je n'ai qu'un moyen de le réparer : mettez le comble à vos bontés ; acceptez ma fortune et ma main.

Je vous demanderai votre cœur quand je l'aurai mérité.

CLAUDINE, lui présentant la main.

Que le vôtre soit le prix du mien !

(Belton saisit sa main et la baise.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE, BENJAMIN, Mme DERNETTI, HONORINE.

AMBROISE, frappant sur l'épaule de Belton.

A MERVEILLE, à merveille, M. Belton ! tous les hommes font des fautes ; bien peu les réparent comme vous.

Mme DERNETTI.

Embrassez-moi, Belton. (*Ils s'embrassent.*) (*A Claudine.*) Ma chère amie, il voulait des conseils ; j'avais lu dans son ame, je me suis bien gardée de rien dire. Jouissez de son retour ; il lui appartient tout entier. (*A Belton.*) Mon ami, Ambroise prendra votre voiture ; il nous amenera le père Simon : vous accueillerez un vieillard à qui vous devez un dédommagement ; et le bonheur de sa fille est le plus doux que vous puissiez lui offrir. Allons, mon ami, l'heure approche ; préparons-nous pour une fête dont le but ne sera pas manqué : elle célébrera votre réunion. Belton, l'homme noir

n'aura qu'un nom à changer; ce que je voulais faire pour vous, je le ferai pour Claudine. (*A Claudine.*) Mon enfant, les dons de l'amitié n'humilient jamais; vous ne me refuserez pas; c'est le tribut d'un bon cœur qui a vu vos peines, qui les a partagées, et qui s'applaudit de pouvoir contribuer à votre bonheur.

FIN DE CLAUDINE DE FLORIAN.

LES

UX D'EUX-MÊMES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. PIGAULT-LEBRUN;

présentée, pour la première fois, au théâtre de la Cité-Variétés, le 9 août 1798, et au Théâtre-Français, en 1799.

PERSONNAGES.

DERVAL, } officiers de cavalerie au même
FORVILLE, } régiment.
DUPONT, aubergiste et maître de poste.
UN GARÇON D'AUBERGE.
Mme DERVAL.
LISE, suivante de Mme Derval.
OFFICIERS de différens corps.
UN CHEF de cuisine.
GARÇONS d'auberge.

La scène est dans une auberge de village, à six lieues de Paris, sur la route de Flandre.

Nota. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs.)

LES

RIVAUX D'EUX-MÊMES,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon commun, avec des portes de côté. A droite est une table avec papier, plumes et encre.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN CHEF DE CUISINE, DUPONT, GARÇONS D'AUBERGE.

DUPONT.

Allons, enfans, de l'activité, du zèle. Que toutes les chambres soient prêtes, et surtout de la plus grande propreté. Ou je me trompe fort, ou la journée sera bonne. Nous sommes sur la route de Flandre; les officiers blessés à Fontenoy se font transporter à Paris; il y en aura qui auront besoin de repos, d'autres seront obligés d'attendre mes postillons et mes chevaux; nous les recevrons de notre mieux, et nous les garderons le plus long-tems que

nous pourrons. Ne perdons pas de tems, que chacun se rende à son poste.

(Les garçons sortent.)

SCÈNE II.

LE CHEF DE CUISINE, DUPONT.

DUPONT.

Vous, M. le chef de cuisine, courez le village avec vos aides, et prenez ce que vous trouverez de mieux : il n'y a rien de trop bon pour des vainqueurs. Allez, mon ami, allez.

SCÈNE III.

DUPONT.

C'est un homme bien précieux que ce maréchal de Saxe ! Il bat les Anglais, et fait les affaires des aubergistes et des maîtres de poste ; c'est vraiment un homme admirable ! Tâchons de faire notre métier, comme il vient de faire le sien. (*Écoutant.*) Oh ! oh ! une voiture ! c'est de bonne heure. Voyons ce que c'est.

SCÈNE IV.

DUPONT, UN GARÇON D'AUBERGE.

LE GARÇON.

C'EST une demoiselle dans un cabriolet.

DUPONT.

La demoiselle dans ce salon, le cabriolet sous la remise, et le cheval à l'écurie.

(Le garçon sort.)

SCÈNE V.

DUPONT.

UNE demoiselle! je n'en suis pas fâché : nos officiers ne les haïssent pas. Si celle-ci est aimable, la conversation s'engagera, et quand on cause, le tems s'écoule, et on ne pense pas à partir.

SCÈNE VI.

DUPONT, LISE.

DUPONT.

EH! c'est la femme de chambre de madame Derval!

LISE.

Mieux que cela : c'est madame Derval elle-même.

DUPONT.

Elle arrive?

LISE.

Elle me suit.

DUPONT.

Seule?

LISE, d'un air de mystère.

Seule. Elle vient attendre ici quelqu'un...

DUPONT.

Vous me dites cela d'un air de mystère....

LISE.

Mais, c'est qu'il y en a beaucoup.

DUPONT, souriant d'un air intrigué.

Ah! vous nous conterez cela, mademoiselle Lise.

LISE.

J'ai pris le devant tout exprès.

DUPONT.

En vérité ?

LISE.

Ecoutez-moi, mon cher Dupont.

DUPONT.

Je ne perds pas un mot.

LISE.

On a marié ma maîtresse...

DUPONT.

A l'âge de dix ans ; je sais cela.

LISE.

Monsieur Derval...

DUPONT.

N'en avait encore que quatorze. Après ?

LISE.

Mais il donnait dès lors les plus belles espérances. C'est le fils d'un excellent officier, qui, de simple soldat, est parvenu, à force de mérite, aux grades supérieurs, et qui, je ne sais dans quelle affaire, a sauvé la vie à notre vieux maître. Enfin c'était un de ces arrangemens d'amitié et de convenance...

DUPONT.

Qui ne sont pas sans exemple. D'ailleurs, je reconnais là le cœur de M. d'Heynel ; je lui dois ma petite fortune, et certes... Mais continuez, Mademoiselle.

LISE.

Vous concevez qu'une demoiselle de dix ans, et un jeune homme de quatorze....

DUPONT.

Ne se marient que pour la forme.

LISE.

C'est cela précisément. Le jeune homme, en descendant de l'autel, monta dans une chaise de poste avec son gouverneur...

DUPONT.

Et partit avec résignation?

LISE.

Avec assez d'humeur.

DUPONT.

Voyez-vous? le petit espiègle!...

LISE.

On lui obtint du service dans un régiment de cavalerie; et, au retour de ses voyages, il fut joindre l'armée devant Prague.

DUPONT.

Sans voir sa femme?

LISE.

Depuis six ans, il n'a point approché de Paris.

DUPONT, souriant.

Madame a donc aussi voyagé?

LISE.

Elle n'a point quitté sa mère, et n'est point sortie de la banlieue.

DUPONT.

Quelle patience !

LISE.

Et quel ennui ! Une femme de seize ans, vive, sensible...

DUPONT, souriant.

Et peut-être un peu curieuse ? Enfin?...

LISE.

Derval a eu l'honneur de prendre un drapeau à la bataille de Fontenoy ; il a obtenu un congé...

DUPONT.

Ah ! c'est trop juste.

LISE.

Et il arrive aujourd'hui à Paris avec l'empressement d'un mari de vingt-ans, qui brûle de connaître sa femme, dont les lettres lui ont provisoirement tourné la tête.

DUPONT.

Je ne vois rien de mystérieux dans tout cela.

LISE.

M'y voici.

DUPONT.

Je redouble d'attention.

LISE.

Ma maîtresse, faite comme les Grâces, jolie comme les Amours, fine comme un lutin, et persuadée de ce qu'elle vaut...

DUPONT.

C'est tout simple.

LISE.

Se défie cependant de la bizarrerie des hommes.

DUPONT.

Et peut-être n'a-t-elle pas tort.

LISE.

Son mari s'est fait d'elle une si haute idée, qu'en dépit de sa petite vanité, elle craint parfois de ne pas réaliser la chimère qu'il s'est créée. Elle sent que Derval, délicat, bien élevé, ne laissera rien percer des sensations qui pourraient lui être défavorables, et elle veut être bien sûre de la façon de penser de son mari. Depuis six ans, il ne l'a pas vue, elle est devenue méconnaissable pour lui; elle compte se présenter à son jeune époux sans en être connue, et elle vous prie d'aider au succès de sa petite ruse.

DUPONT.

La fille de mon bienfaiteur n'a que des ordres à me donner.

LISE.

Elle s'appellera madame d'Alleville; elle sera partie pour se rendre près de son mari, dangereusement blessé à Fontenoy; vous n'aurez de chevaux pour personne; vous mettrez M. Derval dans une chambre voisine de la sienne...

DUPONT.

J'y suis, j'y suis. Il s'impatientera, il tempêtera; je le prierai de ménager l'épouse du général d'Alleville, dont la chambre touche à la sienne : en homme qui sait vivre, il demandera la permission de la saluer, madame d'Alleville l'accordera; M. Derval se présentera; et, ma foi...

LISE.

A merveille, à merveille.

DUPONT.

Holà ! quelqu'un !

SCÈNE VII.

DUPONT, UN GARÇON, LISE.

DUPONT.

Tous les postillons à cheval; tous les chevaux à la première poste, sur le chemin de

Paris ; un seul bidet ici pour aller chercher les autres quand il en sera tems.

(Le garçon sort.)

SCÈNE VIII.

DUPONT, LISE.

DUPONT.

Vous voyez, mademoiselle Lise, que j'entends au premier mot, et que je vais au-delà de vos intentions.

SCÈNE IX.

DUPONT, LE GARÇON, LISE,

LE GARÇON.

Un vis-à-vis à quatre chevaux.

DUPONT.

Venant de Flandre ?

LE GARÇON.

De Paris.

LISE.

Amenant une dame ?

LE GARÇON.

Et jolie ! mais jolie !...

LISE.

C'est elle, je cours la recevoir.

DUPONT.

Et moi, je vais tout ordonner.

SCÈNE X.

DUPONT, LE GARÇON.

DUPONT, indiquant une porte à sa gauche.

Un joli dîner dans cette chambre; deux couverts.

LE GARÇON.

Mais cette dame est seule.

DUPONT.

Deux couverts, et point de réflexions. Du vin de Constance...

LE GARÇON.

De celui que vous faites?

DUPONT.

Non, du petit caveau. Les domestiques, au numéro 10, au bout de la petite galerie; la tranche de jambon, et le Bourgogne à discrétion. Marche.

SCÈNE XI.

DUPONT.

En occupant les gens à boire, on les empêche de se mêler des affaires de leurs maîtres : il faut penser à tout.

SCÈNE XII.

LISE, Mme DERVAL, DUPONT.

Mme DERVAL.

Eh ! bonjour, mon cher Dupont.

DUPONT, avec un sérieux comique.

J'ai l'honneur de présenter mes respects à madame d'Alleville.

Mme DERVAL.

Bien, très-bien. Voilà le ton qu'il faut prendre.

DUPONT, de même.

Le général d'Alleville n'est plus à plaindre, Madame ; votre empressement lui fera chérir sa blessure, et votre seul aspect hâtera sa convalescence.

Mme DERVAL.

Comment donc! de la galanterie?

DUPONT, de même.

Auprès de vous, Madame, on n'est jamais galant.

LISE.

On est vrai, et vous le savez bien.

Mme DERVAL.

De mieux en mieux. Mais laissons cela, et revenons à nos petits arrangemens.

DUPONT.

Tout est arrangé, Madame, comme vous l'avez désiré. Voilà votre chambre. (*Il indique la porte à sa gauche.*) Celle d'à côté est pour Monsieur; vos gens vont s'enivrer à l'extrémité du bâtiment. Je suis discret, Mademoiselle vous est attachée, vous êtes charmante, M. Derval est tendre; le reste va de suite. Je vous salue, et je retourne à mes affaires.

SCÈNE XIII.

LISE, Mme DERVAL.

Mme DERVAL.

Cet homme est vraiment aimable.

LISE.

Eh! pouvez-vous en trouver d'autres?

Mme DERVAL.

Tu ne me flattes pas?

LISE.

Incapable, Madame.

Mme DERVAL.

Je puis donc espérer que Derval?...

LISE.

Daignera vous rendre justice, et sentir tout son bonheur.

Mme DERVAL.

Ah! c'est que les maris...

LISE.

A la vérité, ils ont quelquefois des torts.

Mme DERVAL.

On le dit.

LISE.

Ils ont aussi leur joli côté.

Mme DERVAL.

C'est ce qu'on dit encore.

LISE.

Vous jugerez bientôt de l'un et de l'autre.

Mme DERVAL.

Plus le moment approche, plus je suis inquiète, préoccupée.

LISE.

Folie. Eh ! tant pis après tout pour monsieur Derval, s'il n'est pas ce qu'il doit être. Une jolie femme a tant de moyens de dissipation !

Mme DERVAL.

Lise !

LISE, se reprenant.

La lecture, la promenade, la musique ; que sais-je, moi !

Mme DERVAL, rêvant.

C'est peu de chose que cela. (*Avec dépit.*) Ces malheureux Bohémiens avaient bien affaire d'arrêter le courrier du ministre de la guerre ; il aurait reçu mon portrait, il me connaîtrait, il ne se serait pas fait une idole.....

LISE, avec impatience.

Qui, à coup sûr, ne vous vaut pas.

Mme DERVAL, d'un ton caressant.

Tu le crois ?

LISE, du même ton.

Vous aimez à vous l'entendre répéter.

Mme DERVAL.

Oh ! ce n'est pas par amour-propre.

LISE.

Ah! sans doute.

Mme DERVAL.

Mais je l'aime tant, ce cher Derval?

LISE.

On assure qu'il est si bien!

Mme DERVAL.

Je ne tiens pas essentiellement à la figure.

LISE.

Hem! un joli homme en vaut bien un autre : on peut bien pardonner à celui-ci d'être grand, bien fait, brave.

Mme DERVAL, avec chaleur.

Et il écrit!... il écrit!...

LISE.

Comme un ange, Madame... (*Finement.*) Il n'aurait aucun de ces avantages, que vous l'aimeriez de même.

Mme DERVAL, hésitant.

Oui... (*Gaîment.*) Mais, comme tu l'observes fort bien, ces agrémens....

LISE.

N'ont jamais déparé personne.

Mme DERVAL.

Enfin, nous allons le voir.

LISE.

Moi, je m'en fais une fête.

Mme DERVAL.

J'étudierai son caractère.

LISE.

Il n'aura pas d'intérêt à vous tromper.

Mme DERVAL.

Je le voudrais franc, délicat, enjoué.

LISE.

Tendre, surtout.

Mme DERVAL.

Tu achèves ma pensée. S'il allait m'aimer!...

LISE.

Sans savoir qui vous êtes.

Mme DERVAL.

M'être infidèle!...

LISE.

Par excès d'amour.

Mme DERVAL.

Cela serait charmant!

LISE.

Divin!

Mme DERVAL.

C'est bien alors que je compterais sur son cœur.

DUPONT.

Par ici, Messieurs, par ici.

DERVAL.

Des chevaux, vite, des chevaux !

DUPONT.

Dans deux heures, j'en aurai trente à votre service.

DERVAL, s'écriant.

Comment ! dans deux heures !

LISE, à part.

Voilà l'uniforme.

DERVAL.

Je ferai plutôt la route à pied.

LISE, à part.

Le joli homme ! si c'était lui !

FORVILLE.

Modère-toi, mon cher d'Héricourt.

LISE, à part.

D'Héricourt ! ah ! quel dommage !

DERVAL.

Eh ! modère-toi toi-même ! Tu en parles bien à ton aise.

DUPONT.

Toutes ces chambres sont prêtes, les clefs

sont aux portes : ces Messieurs n'ont qu'à choisir.

FORVILLE.

Allons, Messieurs, puisqu'il faut attendre, logeons-nous au hasard.

(Les officiers sortent de différens côtés.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES OFFICIERS.

FORVILLE, à Dupont.

Dites un peu, l'ami, fait-on bonne chère chez vous ?

DUPONT.

J'ai un cuisinier de Paris.

DERVAL.

Un cuisinier ? Des chevaux ! des chevaux !

FORVILLE.

Et vous avez sans doute une espèce de chirurgien dans ce village ?

DUPONT.

Très-savant, à ce qu'il dit.

DERVAL.

Je m'en suis tiré avec un coup de baïonnette dans le bras.... et cette aimable enfant (*Mon-*

trant Lise.) vaudra tous les chirurgiens du monde.

(Il lui prend la main.)

DUPONT.

En ce cas, je vous laisse avec elle.

SCÈNE XVI.

FORVILLE, DERVAL, LISE.

LISE.

Finissez donc, Monsieur, je ne me connais point en blessures.

DERVAL.

Eh! vous ne faites que cela.

LISE.

C'est sans le savoir.

DERVAL.

Le mal n'en est pas moins cruel.

LISE, d'un petit air prude.

Je ne me charge pas de le guérir.

DERVAL, à Forville.

Elle est aimable.

LISE.

Vous êtes indulgent.

DERVAL.

Elle est jolie.

LISE.

Ah ! vous êtes connaisseur !

DERVAL.

Embrassons-nous !

LISE.

Quoi ! sans se connaître ?

DERVAL.

C'est le plus court moyen de faire connaissance.

LISE.

Je n'aime pas les liaisons précipitées.

DERVAL.

Ce sont les plus piquantes.

LISE.

Et les moins solides.

DERVAL.

Refuser un baiser à un homme qui arrive de Fontenoy !

LISE.

A ce titre-là, j'en donne deux. (*Elle l'embrasse.*) Et vous les rendrez au maréchal de Saxe.

DERVAL.

Il n'est pas dupe ; il aimera mieux les prendre lui-même.

LISE.

Oh ! bien à son service. J'aime les héros, moi.

DERVAL.

Celui-ci l'est de toutes les manières.

LISE.

L'heureux mortel !

FORVILLE.

Mais, d'Héricourt, tu causes, tu causes, et ces Messieurs se logent. Tu oublies auprès de Mademoiselle, très-intéressante sans doute, que tu as besoin de repos.

DERVAL.

Tu le crois ? moi, je suis sûr du contraire.

FORVILLE, l'emmenant.

Toujours le même. Viens, et cherchons un coin où tu puisses être à ton aise.

DERVAL.

Allons donc, puisque mon Mentor le veut.

(Il va pour sortir.)

LISE.

S'il m'était permis de vous arrêter encore un moment ?

DERVAL, revenant.

Oh ! je vous dois la préférence.

FORVILLE, le suivant.

Encore ?

LISE.

J'ai entendu parler avec éloge d'un officier de votre régiment.

DERVAL.

Son nom ?

LISE.

Derval.

DERVAL, étonné.

Derval !

LISE.

Vous le connaissez ?

DERVAL, souriant.

Beaucoup.

LISE.

On m'a dit qu'il devait arriver aujourd'hui.

DERVAL.

Et qui vous a dit cela ?

LISE.

Une jeune dame que j'ai laissée à Paris....

DERVAL.

Et qui ne le connaît pas plus que vous ?

LISE.

Mais qui brûle de le voir.

DERVAL.

L'empressement de Derval est au moins égal au sien.

LISE.

Vous croyez donc qu'il arrivera aujourd'hui?

DERVAL, souriant.

Oh! je vous en réponds!

LISE, saluant.

Mille remercîmens, Monsieur.

DERVAL, l'arrêtant.

Et c'est là tout ce que vous vouliez?

LISE.

Je n'abuse pas de la complaisance de mes amis.

DERVAL, s'approchant pour l'embrasser.

Et vous les quittez aussi froidement?

LISE.

Pour ne pas l'être moi-même.

DERVAL.

Au nom du maréchal de Saxe!

LISE.

Il ne gagne qu'une bataille en un jour.

DERVAL.

Et vous ne donnez qu'un baiser par victoire ?

LISE, en sortant.

Ils n'ont plus de prix quand ils sont prodigués.

SCÈNE XVII.

FORVILLE, DERVAL.

DERVAL.

Elle est charmante, cette fille-là.

FORVILLE.

Étourdi, que penserait ta femme si elle te voyait ?

DERVAL.

Ma foi, mon ami, toute fille un peu jolie a droit aux hommages d'un officier français ; un baiser pris sans conséquence n'est pas une infidélité, et il n'est pas défendu d'adoucir un peu les tourmens de l'absence.

FORVILLE.

Fripon, je te soupçonne des moyens sûrs de les oublier.

DERVAL, tendrement.

Et cependant j'aime ma femme... je l'aime...

tu le sais... (*Avec dépit.*) Ce maudit homme! n'avoir pas seulement deux chevaux à nous donner!... Tiens, laissons ici nos équipages, et gagnons la première poste en nous promenant.

FORVILLE.

Et ta blessure?

DERVAL.

Ma blessure! c'est bien la peine de penser à cela.

FORVILLE.

Tu as cependant de bonnes raisons de t'en souvenir. Un brevet de lieutenant-colonel, la terre d'Héricourt...

DERVAL.

Oh! sous ce rapport tu as raison. Il est certain que le maréchal m'a servi chaudement.

FORVILLE.

Et madame Derval sait-elle tout cela?

DERVAL.

Elle sait que j'ai pris un drapeau; mais je lui ai caché ma blessure pour ne pas l'inquiéter, et je n'ai rien dit de la terre d'Héricourt, pour avoir le plaisir de lui annoncer moi-même cette nouvelle faveur... Et pas de chevaux! pas de chevaux!... je suis d'une impatience.... Sais-tu que pour peu que ma

femme ait une figure supportable, je serai l'homme du monde le plus heureux : elle ne m'a pas écrit une lettre qui ne mérite les honneurs de l'impression... Et se voir arrêté à six lieues de Paris !... Tu les a lues, ces lettres, et tu crains de marcher un peu pour voir plus tôt celle qui les a écrites ?

FORVILLE.

Je veux qu'en arrivant à Paris tu n'aies que le cœur de malade.

DERVAL.

C'est ton dernier mot ?

FORVILLE.

Absolument.

DERVAL.

Je partirai seul.

FORVILLE.

Je te le défends.

DERVAL, sortant vivement.

Raison de plus.

FORVILLE.

Derval d'Héricourt, reste, je t'en prie ; je le demande au nom de l'amitié.

DERVAL, revenant avec dépit.

Ce maudit homme-là fait de moi ce qu'il veut. (*Appelant.*) Holà ! l'ami.

SCÈNE XVIII.

FORVILLE, DERVAL, DUPONT.

DUPONT.

Que désire Monsieur?

DERVAL.

Une chambre, puisqu'on ne veut pas que je parte.

DUPONT.

Elles sont toutes occupées.

FORVILLE, montrant sa gauche.

Et de ce côté-ci?

DUPONT.

Il n'en reste qu'une.

DERVAL.

Je m'en empare.

DUPONT.

Elle est arrêtée...

DERVAL.

Peu m'importe.

DUPONT.

Pour un officier.

DERVAL

Fût-ce pour un général.

DUPONT.

Mais, Monsieur.

DERVAL.

Paix !

DUPONT.

De grâce...

DERVAL, plus haut.

La clef de cette chambre, à la minute, à la seconde, ou je jette la porte en dedans.

SCÈNE XIX.

FORVILLE, DERVAL, DUPONT, LISE.

LISE.

Quel vacarme fait-on ici ?

DUPONT.

C'est Monsieur, qui d'autorité veut prendre cette chambre.

DERVAL.

Certainement, je la prendrai : voyons, où est-elle cette porte ?

(Forville le retient.)

SCÈNE XX.

FORVILLE, DERVAL, DUPONT, Mme DERVAL, LISE.

DERVAL, à Folville.

Ah! mon ami, la céleste figure!

(Il la regarde pendant toute la scène avec le plus vif intérêt.)

Mme DERVAL, du ton le plus décent.

Je n'aurais pas cru, Messieurs, qu'une femme eût à rappeler des officiers français aux procédés qui les distinguent. Vous vous permettez des éclats...

FORVILLE.

Nous étions loin de penser, Madame, que nous pussions déranger quelqu'un qui a droit à nos égards. Mon ami, léger, inconsidéré même, mais aussi décent qu'aimable quand les circonstances l'exigent....

LISE.

C'est bien flatteur pour moi.

FORVILLE.

S'empressera sans doute de réparer ses torts.

DERVAL.

Peut-être, Madame, m'est-il permis de vous en reprocher un : c'est de ne vous être pas plus tôt montrée ; je n'aurais pas le désagrément de vous avoir déplu.

Mme DERVAL.

C'en est assez, Monsieur. Vos manières, votre langage dissipent jusqu'au souvenir d'une légèreté bien pardonnable à votre âge.

LISE, bas à madame Derval.

N'est-il pas vrai qu'il est bien ?

DERVAL, à part.

Je n'ai jamais vu de femme aussi séduisante. (*A Forville.*) Selon les apparences, nous ne partirons que tard.

FORVILLE, finement.

Tu commences à sentir que j'avais raison tantôt ?

DERVAL.

Oui ; un peu de repos m'est, je crois, nécessaire. Madame est probablement retenue ici comme nous : permettra-t-elle qu'on cherche à la distraire du petit chagrin que ce contre-tems lui fait sans doute éprouver ?

Mme DERVAL, hésitant.

Je ne sais, Monsieur, si je dois accepter.

LISE.

Eh! Madame, où est l'inconvénient? la campagne permet certaines libertés.

DERVAL.

Dont nous sommes incapables d'abuser. (*A Dupont.*) Un dîner aussi joli que le permettra le moment.

SCÈNE XXI.

FORVILLE, DERVAL, Mme DERVAL, LISE.

DERVAL.

Mon ami, je doute qu'on soit fort bien ici; mais le goût supplée à bien des choses, et tu en as tant...

FORVILLE, riant.

Que tu me fais l'honneur de me choisir pour ton maître d'hôtel.

DERVAL.

C'est abuser de ta complaisance.

FORVILLE.

Au contraire, je te dois des remercîmens: tu me procures le plaisir d'être utile à Madame.

(Il salue madame Derval, et sort.)

SCÈNE XXII.

DERVAL, Mme DERVAL, LISE, assise et brodant.

DERVAL.

Il y a un instant, Madame, je me reprochais sincèrement mon étourderie.

Mme DERVAL.

Vous vous en applaudissez peut-être à présent ?

DERVAL.

Je lui dois le bonheur de vous connaître.

Mme DERVAL.

On ne tourne pas mieux un compliment.

DERVAL.

Est-il possible de vous en faire ?

Mme DERVAL.

Monsieur n'est pas complimenteur ? Ah ! il a le goût de la plaisanterie ?

DERVAL.

Quelquefois, Madame.

Mme DERVAL.

Et surtout avec les femmes ?

DERVAL.

Jamais avec celles qui vous ressemblent, s'il est possible d'en trouver.

Mme DERVAL.

J'avoue alors qu'on ne saurait être plus poli.

DERVAL.

Je vous proteste, Madame, que je n'en ai pas l'intention.

Mme DERVAL.

Je me garderais bien, Monsieur, de vous en supposer d'autre.

DERVAL.

Oh! je vous défie, Madame, de rien supposer.

Mme DERVAL.

Mais ce que vous dites-là est très clair.

DERVAL.

Oh! je fais profession de la plus grande franchise.

Mme DERVAL.

Vous m'embarrasseriez étrangement, Monsieur, si je ne savais à quel point un homme aimable abuse quelquefois de son esprit.

DERVAL.

Cet abus-là, parfois, a son utilité.

Mme DERVAL.

Auprès des femmes qui me ressemblent?

DERVAL.

Auprès de celles qui nous laissent assez de sang-froid pour nous servir de nos ressources.

Mme DERVAL.

Par exemple, ceci n'est pas flatteur.

DERVAL

Comment donc?

Mme DERVAL.

C'est que vous avez beaucoup d'esprit en ce moment.

DERVAL.

Parce que je n'ose déraisonner. Si je n'écoutais que mon cœur...

Mme DERVAL.

Oh! ne parlons pas de cela, s'il vous plaît.

DERVAL.

Vous ne me faites pas l'honneur de me croire dangereux?

Mme DERVAL.

Dangereux! non; mais fort aimable.

LISE, à part.

Ahi! ahi!

DERVAL.

Ce défaut-là, vous le portez à l'excès, et je me garde bien de vous en faire des reproches.

Mme DERVAL.

Je conçois qu'il est pardonnable.

DERVAL.

Il justifie ce que j'éprouve, et ce que je me permets de vous dire.

Mme DERVAL, riant.

Lise avait bien raison. Il arrive à la campagne des choses d'une singularité...

DERVAL.

Ce qui m'arrive à moi est inconcevable. Je descends dans cette auberge, je maudis le retard que j'éprouve, je m'emporte, je vous vois, et... (*Il s'arrête.*)

Mme DERVAL.

Et ?...

DERVAL.

Sans compliment, sans politesse, je suis enchanté de n'être pas parti.

Mme DERVAL.

C'est du fatalisme, cela. Monsieur me connaît depuis cinq minutes...

DERVAL, tendrement.

En faut-il tant pour vous juger ?

Mme DERVAL.

Et moi qui ai la bonté de me prêter à de semblables folies ! Réfléchissez, Monsieur, revenez à la raison.

DERVAL.

De la raison auprès de vous ! quelle idée avez-vous donc de vous-même ?

Mme DERVAL.

Ne vous serait-il pas égal, Monsieur, de parler d'autre chose ?

DERVAL.

Égal ? non.

Mme DERVAL.

Possible, au moins ?

DERVAL.

Si décidément vous l'ordonniez ..

Mme DERVAL.

Je vous en prie.

DERVAL.

Je vais tâcher de vous obéir.

Mme DERVAL, d'un air indifférent.

De quoi parlerons-nous ?

DERVAL.

Un seul sujet m'intéressait.

Mme DERVAL, vivement.

Celui-là vous est interdit.

DERVAL.

Les autres me sont tout-à-fait indifférens.

Mme DERVAL.

Votre blessure, Monsieur, ne paraît pas dangereuse ?

DERVAL.

De laquelle parlez-vous, Madame ?

Mme DERVAL.

Monsieur va oublier à Paris les fatigues de la guerre ?

DERVAL.

J'ai déjà tout oublié.

Mme DERVAL, avec timidité.

Monsieur n'est pas marié, sans doute ?

DERVAL.

Il y a un quart-d'heure, je me félicitais encore de l'être.

Mme DERVAL, d'un petit ton piqué.

En vérité, Monsieur, vous n'avez pas la moindre complaisance.

DERVAL, du même ton.

Mais c'est qu'aussi, Madame, on n'est point exigeante à ce point-là.

Mme DERVAL.

Si vous continuez, je ne dis plus un mot.

LISE, à part.

Écouter, c'est répondre.

DERVAL.

Eh bien! Madame, je porterai la réserve aussi loin que vous pourrez le désirer.

Mme DERVAL.

A la bonne heure.

DERVAL.

Je me garderai bien de vous parler d'amour.

LISE, à part.

Je ne vois pas ce qui lui reste à dire.

DERVAL.

Que vous importe, après tout, que je n'aie pu vous voir sans la plus forte émotion, vous entendre sans vous trouver accomplie?

Mme DERVAL.

Encore!

DERVAL.

Quel intérêt peut vous inspirer un homme que vous connaissez à peine, dont le plus

grand tort est de ne savoir pas plaire, mais qui est à vous sans retour, et qui vous quittera désespéré de vous avoir vue ?

Mme DERVAL, peinée.

Tant d'opiniâtreté est au moins déplacée... Elle est indiscrète, offensante. Jusqu'à présent, Monsieur, j'ai partagé un badinage que je pouvais croire innocent; je terminerai cet entretien comme je l'aurais commencé sans doute, si vous aviez éclairé plus tôt mon inexpérience. On m'a imposé des devoirs, je les respecte (*Tristement.*), je les chéris, et je les trahirais en restant plus long-tems avec vous.

(Elle salue et sort.)

SCÈNE XXIII.

DERVAL, LISE.

DERVAL, rêvant sur le devant de la scène.

On lui a imposé des devoirs.

LISE, toujours assise et brodant.

C'est la première fois qu'elle s'en plaint.

DERVAL.

Elle les respecte.

LISE.

C'est bien la moindre chose.

DERVAL.

Cependant, à travers sa dignité, j'ai cru démêler une teinte de sensibilité...

LISE.

Il pourrait bien avoir raison.

DERVAL.

Une femme polie écoute.

LISE.

Et bien souvent à tort.

DERVAL.

Mais on n'écoute pas jusqu'à la fin un homme qui déplaît, et qui s'explique nettement.

LISE.

La conséquence est naturelle.

DERVAL.

Elle est charmante.

LISE.

C'est vrai.

DERVAL.

Je ne suis pas mal.

LISE.

Il est modeste.

DERVAL.

Elle me tourne la tête, elle est disposée à

aimer ; je m'attache à elle, et je ne la quitte plus...

LISE.

Oh ! le petit scélérat !

DERVAL.

Et j'épuiserai tous les moyens de plaire que m'a donnés la nature.

LISE.

Quel plan diabolique !

DERVAL, remontant la scène.

Mademoiselle ?

LISE.

Monsieur ?

DERVAL.

Vous me seconderez, n'est-il pas vrai ?

LISE.

Oh ! bien certainement, non.

DERVAL.

J'y compte cependant.

LISE.

Vous avez très-grand tort.

DERVAL.

Vous rejetez le petit traité que je vous propose ? (*Tirant sa bourse.*) Voilà pourtant les épingles du marché.

LISE, prenant la bourse.

Ah! on ne refuse pas des épingles.

DERVAL.

Mais ce n'est pas tout de les prendre.

LISE.

C'est cependant tout ce que je puis pour vous.

DERVAL.

Me voilà fort avancé. Ah! çà, vous resterez neutre, au moins.

LISE.

C'est ce que je ne peux vous promettre.

DERVAL.

J'ai encore des épingles.

LISE.

Ah! voyons cela.

DERVAL.

Non, je ne m'exposerai pas à perdre deux fois mes arrhes. Répondez-moi franchement, et vous n'aurez pas à vous plaindre. Votre maîtresse va sans doute à Paris?

LISE.

Ma maîtresse va en Flandre.

DERVAL.

Comment! en Flandre?

LISE.

Cela vous paraît extraordinaire ?

DERVAL.

Ridicule. Aller en Flandre lorsque je vais à Paris ! Et que va-t-elle faire en Flandre ?

LISE.

Remplir les devoirs dont elle vous parlait tout à l'heure.

DERVAL.

Elle a un mari flamand ?

LISE.

Ai-je dit un mot de cela ?

DERVAL.

De grâce, finissons. Quel est-il ce mari ? un vieillard, un sot ?

LISE.

Respectez vos généraux, s'il vous plaît.

DERVAL.

Elle est la femme d'un officier général ?

LISE.

Dangereusement blessé à Fontenoy.

DERVAL.

Nous n'avons que le maréchal de camp d'Alleville...

LISE.

C'est son épouse que vous avez eu l'honneur d'entretenir.

DERVAL.

Madame d'Alleville ?

LISE.

Madame d'Alleville.

DERVAL.

Vous êtes bien sûre de cela ?

LISE.

Vous verrez que je ne connais pas ma maîtresse.

DERVAL.

Friponne !

LISE.

Monsieur.

DERVAL.

D'Alleville n'est pas marié.

LISE.

Comment ! il n'est pas marié ?

DERVAL.

Vous rougissez. Il y a de l'intrigue là-dessous.

LISE.

Pour qui nous prenez-vous ?

DERVAL.

Votre maîtresse n'ira point à Tournai : d'Alleville n'a besoin que de son chirurgien. Je me charge de l'épouse prétendue, je serai son consolateur. (*S'asseyant, et lui prenant les mains.*) Et si, par hasard, vous aviez aussi un mari blessé...

LISE.

Finissez donc, Monsieur, vous chiffonnez mon ouvrage.

DERVAL, tournant et retournant la broderie.

Le joli point ! à qui est-il destiné ?

LISE.

Mais vous êtes d'une pétulance...

DERVAL, prenant l'ouvrage.

Comment donc, des vers ! Ah ! vous faites des patrons avec des billets doux !

LISE.

Vous m'impatientez, au moins. Je vais prendre aussi mon ton imposant.

DERVAL, folâtrant.

Oh ! par exemple, vous, vous n'y gagnerez rien.

LISE.

L'impertinent !

DERVAL, lisant.

« Un époux inconnu m'engage ;
» Mon cœur, pressé d'aimer, vole au-devant du sien... »

(*Se levant vivement.*) Ah ! mon Dieu !.... mon Dieu !....

LISE.

Qu'a-t-il donc ?

DERVAL, hors de lui.

Ce n'est pas là votre écriture ?

LISE.

Eh ! non. C'est celle de ma maîtresse.

DERVAL.

Lise, ma chère Lise, je suis l'homme du monde le plus heureux. (*Il met la broderie dans sa poche.*)

LISE, se levant.

Mon ouvrage, Monsieur. Rendez-moi donc mon ouvrage.

DERVAL, descendant la scène.

C'est ma femme, c'est elle .. Derval, dont on me demandait des nouvelles, d'Alleville qui est garçon, ces vers qu'elle a écrits... c'est elle, c'est elle. Oh ! j'en perds la raison.

LISE, stupéfaite et à sa place.

En honneur, je n'y comprends rien.

DERVAL.

Elle est venue au-devant de moi; oh! comme je dois l'aimer! Elle a voulu m'éprouver; oh! comme je vais le lui rendre! (*Appelant, en sortant.*) Mon ami, mon ami!

LISE.

Mon ouvrage, Monsieur, mon ouvrage... Il a quelque chose d'extraordinaire, ce jeune homme-là.

SCÈNE XXIV.

LISE, Mme DERVAL.

Mme DERVAL.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle? Qui peut occasionner ces clameurs?

LISE.

C'est ce M. d'Héricourt qui en conte à toutes les femmes, qui n'est pas trop réservé avec quelques-unes, qui ne l'est pas assez avec d'autres, qui badine, qui folâtre, et qui enlève...

Mme DERVAL.

Qui enlève?

LISE.

Un très-beau point que je ne brodais point pour lui.

Mme DERVAL.

Espiéglerie d'un jeune homme, qui a peut-être moins de tort que vous. Si vous ne vous étiez pas prêtée à ses plaisanteries...

LISE, piquée.

Pas plus que vous, Madame, à tous les contes qu'il vous a débités.

Mme DERVAL.

Des contes! Vous avez des expressions singulières... Cet homme est aimable, il s'amuse; ne fallait-il pas pousser le ridicule jusqu'à s'en fâcher sérieusement? J'ai dû lui imposer silence, je l'ai fait; et je n'attache pas la moindre importance à tout ce qu'il m'a dit.

LISE.

Je vous assure, Madame, que cet espiègle-là n'est pas du tout sans conséquence.

Mme DERVAL.

Point d'apostilles, s'il vous plaît : je sais ce que je dois faire.

LISE.

Madame, je me tais.

Mme DERVAL.

Vous vous taisez!... Ce sont vos réflexions que je vous prie de supprimer; mais je veux savoir ce qui a pu vous alarmer dans cet homme

(*La contrefesant.*) qui ne vous paraît pas sans conséquence.

LISE.

D'abord, Madame, c'est un homme charmant.

Mme DERVAL.

Je l'ai vu; après?

LISE.

Il vous aime.

Mme DERVAL.

Eh! je sais cela.

LISE.

Il a le désir de plaire.

Mme DERVAL.

Eh! qu'importe?

LISE.

Et il se flatte de réussir: il m'a même proposé de le seconder.

Mme DERVAL.

Pure étourderie.

LISE.

A la bonne heure; mais un étourdi aimable....

Mme DERVAL.

N'est pas à craindre pour une femme prudente....

LISE, à part.

Agée de seize ans.

Mme DERVAL.

Enfin, jusqu'où ont été vos observations? Est-ce sur ces riens que sont fondées vos craintes obligeantes?

LISE, à part.

Des riens! il faut déplaire, ou voir comme elle.

Mme DERVAL.

Eh! parlez, parlez donc. M. d'Héricourt s'en est-il tenu à des idées générales? rien de particulier, nulle curiosité, point de questions? qu'a-t'il dit? Répondez. (*Ironiquement.*) J'ai le plus grand intérêt à bien connaître cet homme dangereux.

LISE.

Vous sentez bien, Madame, que lorsqu'on vous a vue, on doit chercher à vous revoir.

Mme DERVAL.

Au fait, par grâce.

LISE.

Et pour cela, il faut au moins savoir votre nom.

Mme DERVAL.

Et vous avez répondu?...

LISE.

Selon vos ordres, madame d'Alleville.

Mme DERVAL, retenant un soupir.

Vous avez bien fait; il vaut mieux, peut-être, qu'il ne me connaisse pas.

LISE.

Cependant, Madame, cette réponse, que vous approuvez, a amené un petit incident qu'il n'était pas possible de prévoir.

Mme DERVAL.

Et lequel, Mademoiselle?

LISE.

Monsieur d'Alleville n'est pas marié.

Mme DERVAL, vivement.

Et d'où savez-vous cela?

LISE.

De M. d'Héricourt.

Mme DERVAL, très-chaudement.

O ciel! M. d'Alleville n'est point marié! M. d'Héricourt le sait!... Et moi qui ne me suis informée de rien avant de prendre ce malheureux nom... Imprudente! A la vérité, je n'avais d'autre intention que d'intriguer un moment mon mari: je ne pensais pas qu'un étranger... Et cet étranger, que doit-il croire à présent? que je suis une femme sans état,

sans caractère, sans délicatesse, une de ces femmes avec qui on peut tout se permettre. Me voilà perdue dans son esprit.

LISE, finement.

Eh! Madame, que vous importe, à la rigueur, l'opinion d'un homme que vous ne reverrez peut-être jamais?

Mme DERVAL.

Je ne le reverrai jamais!... Je ne le dois pas, je n'en ai pas l'intention; mais une femme qui se respecte est jalouse de l'estime...

LISE.

Même de ceux qui lui sont indifférens?

Mme DERVAL.

De tout le monde, Mademoiselle, de tout le monde. Mais ne deviez-vous pas sentir que cette petite ruse ne regardait que M. Derval? Ne deviez-vous pas craindre de me compromettre aussi cruellement? Mais vous ne savez rien prévoir, vous ne savez rien saisir.

LISE.

Eh! Madame, dans tout ceci, je ne vois que M. Derval qui mérite des reproches: lui seul est cause de ce maudit quiproquo. Un jeune homme blessé, un petit héros bien sémillant, bien empressé, bien tendre, mais qu'il n'est pas permis d'aimer, est ici depuis une heure; et un mari, pour qui une femme

charmante veut bien courir les champs, se fait attendre ainsi! C'est abominable. S'il avait de vous voir l'empressement qu'il exprime dans ses lettres, ne serait-il pas arrivé aussitôt que ses deux camarades? Ne l'aurait-on pas logé dans cette chambre? M. d'Héricourt aurait-il trouvé l'occasion de vous entretenir? Vous aurait-il jetée dans tous ces embarras?

Mme DERVAL.

C'est une remarque que j'ai déjà faite.

LISE.

Et qui sait encore quelle figure il aura, ce M. Derval? On le dit bien; mais il ne suffit pas qu'il soit du goût des autres; il faut aussi qu'il vous plaise, à vous. S'il avait quelques rapports avec M. d'Héricourt...

Mme DERVAL, avec complaisance.

Un peu de son amabilité...

LISE.

Même quelques-uns de ses traits, une partie de ses grâces.

Mme DERVAL, avec abandon.

Oui, je n'y perdrais rien.

LISE.

Ni lui non plus. Enfin, on le prendra tel qu'il est.

Mme DERVAL, avec un soupir.

Il le faut bien.

LISE.

C'est un mari. Voilà pourtant où nous réduisent des parens qui font tout à leur tête. Marier des enfans qui ne se connaissent point, qui peuvent ne pas se convenir!

Mme DERVAL.

Au fond, cela n'est pas prudent.

LISE.

Empêcher une jeune personne de disposer elle-même de son cœur!

Mme DERVAL.

Oh! par exemple! ceci est injuste.

LISE.

Injuste, tyrannique, atroce, révoltant. Je suis persuadée que M. d'Héricourt a été marié comme vous; il n'a pas l'air fort épris de sa femme, et si vous étiez libres l'un et l'autre...

Mme DERVAL, d'un ton caressant.

Oh! ne suppose rien, je t'en prie.

LISE.

Supposition bien innocente.

Mme DERVAL.

Mais qui n'est pas sans danger.

LISE, d'un air de compassion.

A la vérité, je sens bien qu'il faut rompre cette liaison.

Mme DERVAL.

Et quitter ce jeune homme avec l'idée défavorable qu'il a dû concevoir de moi!

LISE.

Il serait dur de la lui laisser.

Mme DERVAL.

Je ne peux m'y résoudre. Je veux le détromper; je le dois à ma réputation, à ma tranquillité.

LISE.

A M. d'Héricourt lui-même. Il sera enchanté d'apprendre que vous avez toujours des droits à son respect. (*Elle va pour sortir.*) Je le cherche, je le trouve, je l'amène.

Mme DERVAL.

Oui, va...Non, non, demeure: plus d'entretien particulier; non, Lise, non. Son ami et lui rentreront pour dîner; je m'expliquerai de manière à mettre fin à tout ceci.

LISE.

Voilà ces Messieurs.

SCÈNE XXV.

FORVILLE, DERVAL, Mme DERVAL, LISE.

FORVILLE, dans le fond.

C'est une extravagance.

DERVAL.

Cela se peut, mais tu t'y prêteras.

Mme DERVAL, embarrassée.

Je ne sais, Monsieur, comment m'excuser auprès de vous...

DERVAL.

Vous n'en avez pas besoin.

Mme DERVAL.

Je me suis permis un stratagème...

DERVAL.

Agréable pour tous, s'il vous a amusée.

Mme DERVAL.

Le nom que j'ai pris un moment...

DERVAL.

N'est pas le vôtre, je le sais.

Mme DERVAL.

Mariée très-jeune à un officier de votre corps...

DERVAL.

A Derval ; je le sais encore, Madame.

Mme DERVAL.

Comment ! vous le savez ?

DERVAL.

Mademoiselle brodait sur des vers qu'elle m'a dit être de vous : vers et broderie, j'ai tout saisi, tout emporté. Enchanté du trésor que je possédais, je courais en jouir auprès de mon ami : jugez de ma surprise lorsqu'il a reconnu l'écriture de sa femme.

Mme DERVAL, effrayée et interdite.

Ciel ! Monsieur serait...

DERVAL.

Derval, mon camarade et mon meilleur ami.

Mme DERVAL, bas, avec une profonde tristesse.

Ah ! Lise !

LISE, du même ton.

Ah ! oui, je vous entends.

DERVAL, bas à Forville.

Parle donc.

FORVILLE, passant respectueusement à Mme Derval.

J'étais loin de vous croire ici, Madame ; mais je me félicite d'être auprès de vous quelques instans plus tôt.

Mme DERVAL, à Lise.

Quel ton !

LISE.

Pitoyable, Madame.

DERVAL, bas à Forville.

Plus de vivacité, plus de chaleur.

FORVILLE, bas à Derval.

Et si j'en allais avoir trop ?

DERVAL, de même.

Ne crains rien, je suis là.

FORVILLE, toujours réservé.

Quoi qu'on m'ait dit de vous, Madame, je vois, avec un plaisir inexprimable, combien vous êtes au-dessus des éloges ; il ne me reste plus qu'à mériter mon bonheur.

DERVAL, bas à Forville.

Pas mal.

Mme DERVAL, très-froidement.

Je m'efforcerai, Monsieur, de le rendre durable. (*Forville lui baise la main.*)

DERVAL.

Bien, très-bien, à merveille !

FORVILLE.

Ah ! tu trouves cela de ton goût ? (*Il se présente pour embrasser Mme Derval.*)

DERVAL, bas, en le tirant par l'habit.

Ceci n'est pas nécessaire.

LISE, passant entre Forville et sa maîtresse.

Un moment, Monsieur. Avant que de faire le mari, il serait à propos de prouver que vous l'êtes. (*Derval glisse son portefeuille dans la poche de Forville.*) Il y a une fausse madame d'Alleville, il pourrait aussi se trouver un faux M. Derval, et ce dernier quiproquo finirait par n'être pas plaisant. Allons, Monsieur, vos preuves ?

FORVILLE, tirant le portefeuille.

En faut-il d'autres que ces lettres charmantes, où le sentiment se peint à chaque mot ?

Mme DERVAL, à Lise.

Hélas ! c'est lui.

LISE.

J'en ai peur. (*A Forville.*) Vous avez les lettres, c'est fort bien; mais qui nous répondra que c'est à vous qu'elles ont été adressées ?

FORVILLE.

La supposition est offensante.

LISE.

Ma foi.., Monsieur, dans une telle circonstance, une femme ne saurait avoir trop de circonspection.

FORVILLE, bas à Derval.

Tire-toi de là.

Mme DERVAL, à Forville.

Il me semble en effet, Monsieur, que votre ton très-raisonnable et votre style très-léger ne s'accordent pas infiniment.

LISE, à Forville.

Allons, Monsieur, c'est bien le moment d'avoir de l'imagination. Voilà du papier. Écrivez un dernier billet doux, et nous sommes prêts à vous reconnaître.

FORVILLE, bas à Derval.

Ma foi, je suis à bout.

DERVAL.

Vous me forcez à vous avouer, Madame, une supercherie dont mon ami conviendrait avec peine. Peu exercé dans l'art d'écrire, il a cependant senti votre supériorité; il a craint de perdre dans votre opinion, et il m'a pris pour secrétaire.

Mme DERVAL.

Quoi! Monsieur, ces lettres que j'ai lues avec tant de plaisir...

DERVAL.

Sont de moi, et je le prouve.

(Il s'assied et écrit.)

LISE, à part.

Il ne manquait plus que cela pour achever de nous tourner la tête.

DERVAL, écrivant.

Cependant mon ami a eu tort d'emprunter une main étrangère, et je le prouve encore.

(Il se lève et lit.)

« Pour bien écrire à ce qu'on aime,
» A-t-on besoin de son esprit?
» La plume va, court d'elle-même,
» Quand c'est l'amour qui la conduit. »

(Il présente le papier à madame Derval.)

LISE, à part.

Il a juré de se faire adorer.

DERVAL, bas à Forville.

J'espère que c'est là de la présence d'esprit.

Mme DERVAL, bas à Lise.

Il n'est plus possible de douter.

LISE, bas à madame Derval.

Il faut au moins gagner du tems.

Mme DERVAL, de même.

A quoi bon?

LISE, de même.

Pour se consulter, pour prendre un parti. Allons, du courage, éloignez-moi ce mari-là.

Mme DERVAL.

Ce que vous me dites, Messieurs, ce que je vois, la probité que je vous accorde, tout semble se réunir pour me convaincre; cependant vous me permettrez de ne rien précipiter.

FORVILLE.

Quoi! Madame?

LISE, bas à madame Derval.

Appuyez; ferme!

Mme DERVAL, à Forville.

C'est à Paris, c'est en présence de ma famille que je recevrai, que je reconnaîtrai mon époux. Voilà, Monsieur, ma dernière résolution; et, loin de me blâmer, je me flatte que vous me saurez gré de ma prudence.

FORVILLE, bas à Derval.

Eh bien! où tout cela va-t-il te mener?

DERVAL, bas à Forville.

Tu ne le vois pas?

FORVILLE, de même.

Non.

DERVAL, de même.

Tu ne vois pas sa contrainte, la froideur qu'elle te marque?

FORVILLE, de même.

Qu'en résulte-t-il?

DERVAL, de même.

La certitude d'être aimé pour moi-même. Résisterait-elle aux preuves que nous lui avons données, si elle n'était fortement prévenue en ma faveur? Oh! c'est charmant, délicieux, divin!

LISE.

Messieurs, qui passez le tems à causer entre vous, et qui pourriez mieux l'employer, vous connaissez les intentions de Madame, voulez-vous bien vous y conformer?

DERVAL.

Quoi! nous retirer à l'instant même?

LISE.

Si vous le trouvez bon. On vous a notifié qu'on ne reconnaîtrait personne qu'à Paris, et nous n'avons que le tems nécessaire pour nous remettre de l'épouvante qu'inspire d'abord un mari, à une jeune personne de seize ans.

DERVAL.

Il n'en est pas moins plaisant qu'on se permette de le mettre à la porte.

LISE.

Il serait bien plus extraordinaire que Monsieur n'eût pas le mérite essentiel d'un époux.

FORVILLE.

Et lequel?

LISE.

La docilité.

FORVILLE.

Il n'y a rien à répliquer à cela; pourvu cependant que Mademoiselle ait exprimé le vœu de Madame.

Mme DERVAL.

Vous m'obligerez, Monsieur, en me permettant de me recueillir quelques instans. (*On se salue.*)

DERVAL, à Forville, en sortant.

Ah! mon ami, que je suis heureux! cette femme-là te déteste.

SCÈNE XXVI.

LISE, Mme DERVAL.

LISE.

(Elle fixe sa maîtresse les bras croisés, et après un tems.)

Eh bien! Madame?

Mme DERVAL.

Je suis désespérée.

LISE, vivement.

Du désespoir! fi donc! c'est la ressource des dupes. Osez vous élever contre l'espèce

de violence qu'on vous a faite, et réclamez les droits les plus simples. Quoi! un contrat passé à un âge où on ne dispose de rien, une signature arrachée, lorsque vous ne vous connaissiez pas encore, vous lierait pour la vie! Monsieur Derval n'a que le titre de votre époux : aujourd'hui on fait tout avec de l'argent; vous le prodiguerez pour rompre un nœud mal assorti, et, si vous n'êtes pas à l'homme qui vous est cher, vous ne serez pas du moins à celui que vous ne pouvez supporter.

Mme DERVAL.

Ah! Lise, quelle cruelle extrémité!

LISE.

Point de mots, Madame; ce n'est point avec des exclamations qu'on corrige la fortune. Que le raisonnable, le réfléchi, l'indifférent Derval apprenne le cas que fait une jolie femme d'un sage de vingt ans. Indifférent auprès de vous, c'est étonnant, inconcevable, cela tient du prodige... (*Avec désordre.*) Ah!... ah!... Madame... Madame... quel trait de lumière!...

Mme DERVAL, languissamment.

Aurais-tu quelque chose de consolant à me dire?

LISE, avec la plus grande chaleur.

Mes idées se succèdent avec une rapidité... Ce d'Héricourt, qui a été pendant six ans le

secrétaire de votre époux, qui pendant cette suite d'années ne l'aurait pas quitté un seul instant, qui aurait écrit pour lui dans un tems où Derval ne soupçonnait pas l'avantage de bien écrire, pour Derval dont les parens n'ont jamais méconnu l'écriture ; ce prétendu Derval, qui a, dit-il, reconnu la vôtre, lorsque d'Héricourt, en la voyant, n'a pas été maître de ses transports ; la froideur du premier, qui n'est pas naturelle; la gaîté du second, à qui cette rencontre imprévue devait déplaire, qu'elle devait désoler...

Mme DERVAL.

Je te devine, et je n'ose espérer.

LISE, avec force.

D'Héricourt est votre époux.

Mme DERVAL.

Ah ! que j'ai besoin de te croire !

LISE.

Croyez, et punissez-le d'avoir osé ruser. (*Elle appelle.*) M. Derval ! M. Derval !

Mme DERVAL.

Que vas-tu faire ?

LISE.

Il vous a fait trembler ; qu'il tremble à son tour, qu'il se repente, qu'il s'accuse.

Mme DERVAL, tendrement.

Tu es persuadée que c'est lui, et tu veux l'affliger!

LISE.

Point de pitié! Désoler un mari, c'est venger tout un sexe. M. Derval! M. Derval!

SCÈNE XXVII.

DERVAL, FORVILLE, Mme DERVAL, LISE.

LISE, à Derval.

Moins d'empressement, Monsieur; ce n'est pas vous qu'on demande.

DERVAL.

Je ne quitte jamais mon ami.

LISE.

Pas même auprès de sa femme? Ce serait un peu fort.

DERVAL.

Eh! que lui veut Madame?

LISE.

Eh! quel compte doit-elle à Monsieur?

DERVAL.

Je suis le confident, l'agent, le factotum de Derval.

LISE.

Cela n'empêchera pas Madame, qui a réfléchi à ce qui vient de se passer, d'avoir avec Monsieur une conversation particulière.

DERVAL.

Particulière ?

LISE.

Où je ne serai pas même admise, moi qui suis son conseil privé.

DERVAL.

Et l'entretien aura lieu ?

LISE.

Eh ! parbleu ! dans sa chambre.

DERVAL, s'écriant.

Comment, dans sa chambre !

FORVILLE, bas à Derval.

Tu te décèles.

DERVAL, bas à Forville.

C'est égal. Je ne pousserai pas l'épreuve jusque-là.

FORVILLE, de même.

Mais tu veux que je fasse encore le mari.

DERVAL, de même.

Oui, devant moi.

LISE, bas à madame Derval.

Que vous ai-je dit ?

Mme DERVAL, bas à Lise.

Sa crainte, sa rougeur, son embarras, tout le trahit. Ah ! je respire, je renais au bonheur, et je reviens à la gaîté.

LISE, de même.

Intriguez un peu cet aimable fripon-là.

Mme DERVAL, à Forville.

Je me reproche sincèrement, Monsieur, la manière dont je vous ai reçu tantôt. Une réserve bien naturelle à mon âge m'a empêchée de vous répéter ce que je vous ai si souvent écrit : sortez de l'erreur à laquelle j'ai pu donner lieu. J'ai applaudi, en vous voyant, au choix de mes parens ; et je sens que l'obéissance a quelquefois ses douceurs.

DERVAL.

En voici bien d'une autre !

FORVILLE, finement et bas à Derval

Je plais, mon ami, je plais, et tu ne t'en doutais pas.

Mme DERVAL, à Forville.

Nous avons à parler d'affaires importantes ; vous voudrez bien m'accorder un moment.

DERVAL, bas à Forville.

Demeure, je t'en prie, je l'exige.

LISE, qui a avancé un siége, à Derval.

Asseyez-vous, Monsieur, je vous tiendrai compagnie. Vous me raconterez la bataille de Fontenoy, vous me parlerez du maréchal de Saxe.....

DERVAL.

Point de mauvaise plaisanterie, Mademoiselle, s'il vous plaît. (*Bas à Forville.*) Demeure, te dis-je, ou je me fâche sérieusement.

FORVILLE

Comme tu voudras. Un pareil tête-à-tête ne peut trop s'acheter. (*Présentant la main à madame Derval.*) Je suis à vos ordres, Madame, et je vous prouverai, par les soins les plus tendres, combien je suis flatté de l'honneur d'être à vous.

DERVAL.

Je jette mon masque; ceci devient trop vif. (*Passant entre Forville et sa femme.*) Un moment, Madame. Vous ne savez pas avec qui vous vous retirez.

Mme DERVAL.

Avec un homme fort aimable que vous m'avez présenté en qualité d'époux.

DERVAL.

Mais c'est qu'il ne l'est pas, Madame; il ne l'est pas du tout.

Mme DERVAL.

Ce que vous me dites est-il possible? Ah! j'en serais au désespoir.

DERVAL.

Eh bien! Madame, désespérez-vous tout à votre aise. C'est moi qui suis votre mari.

Mme DERVAL.

Toujours gai, toujours plaisant.

DERVAL.

Je ne plaisante point, et je n'en ai nulle envie.

Mme DERVAL.

Rappelez-vous les preuves positives que vous-même m'avez données. Mon jugement les adopte, et mon cœur les confirme.

DERVAL.

Votre cœur! Vous ne me persuaderez pas qu'un cœur s'anime en cinq minutes.

Mme DERVAL.

Vous m'avez bien juré, vous, que le vôtre s'était enflammé en une seconde!

DERVAL.

Cela fait votre éloge.

Mme DERVAL.

Je fais aussi celui de Monsieur.

DERVAL, après un tems.

Ma chère amie ?

Mme DERVAL.

Il est familier.

DERVAL.

Vous m'avez bien l'air de vous moquer de moi ?

Mme DERVAL.

Oh ! je n'oserais.

DERVAL.

J'ai voulu plaisanter et j'ai eu tort, je le sens. Le plus fin de nous n'est qu'un enfant, même avec la plus ingénue. Mon aimable, ma séduisante amie, vous prétendez me punir; n'est-ce pas vous punir aussi vous-même ? Le temps perdu ne se retrouve jamais. (*A ses genoux.*) Grâce, femme charmante, et pour vous et pour moi !

Mme DERVAL, mollement.

Ah ! je suis trop heureuse pour me défendre plus long-tems. Il est si doux de céder à ce qu'on aime ! (*Elle le relève et l'embrasse.*)

LISE, à part.

Je ne me serais pas rendue ainsi, il eût acheté la victoire.

DERVAL, à sa femme.

Ma bonne amie, j'ai à vous rappeler que nous avons une noce à faire; fesons-la ici.

Mme DERVAL.

Croyez-vous ?

LISE.

Oui, le plus tôt sera le mieux.

DERVAL.

Sans étiquette, loin des importuns. Nous admettrons cependant un tiers.

Mme DERVAL.

L'aimable amour ?

DERVAL.

Celui-là ne te quitte point.

Mme DERVAL.

Puisses-tu penser toujours de même !

DERVAL.

Peut-on changer quand on est bien ?

FORVILLE.

Vous vous êtes éprouvés tous deux, et vous n'avez pas à vous en plaindre : tenez-vous en là, je vous le conseille ; on ne s'éprouve pas toujours aussi heureusement.

FIN DES RIVAUX D'EUX-MÊMES.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

Les Ricochets, comédie en un acte, par M. Picard. 1

Notice sur M. Pigault-Lebrun. 59

L'Amour et la Raison, comédie en un acte, par M. Pigault-Lebrun. 65

Claudine de Florian, comédie en trois actes, par le même. 137

Les Rivaux d'eux-mêmes, comédie en un acte, par le même. 249

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

842.08
R425a
v.54

Suite du Répertoire du

NAME	DATE	NAME

301985

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 304